

INVENTAIRE

A 100041

MAX NORDAU

ÉCRITS
SIONISTES

TEXTES CHOISIS
AVEC INTRODUCTION
BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

PAR

BARUCH HAGANI

01341

A

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

Ouvrages de **MAX NORDAU** actuellement en vente :

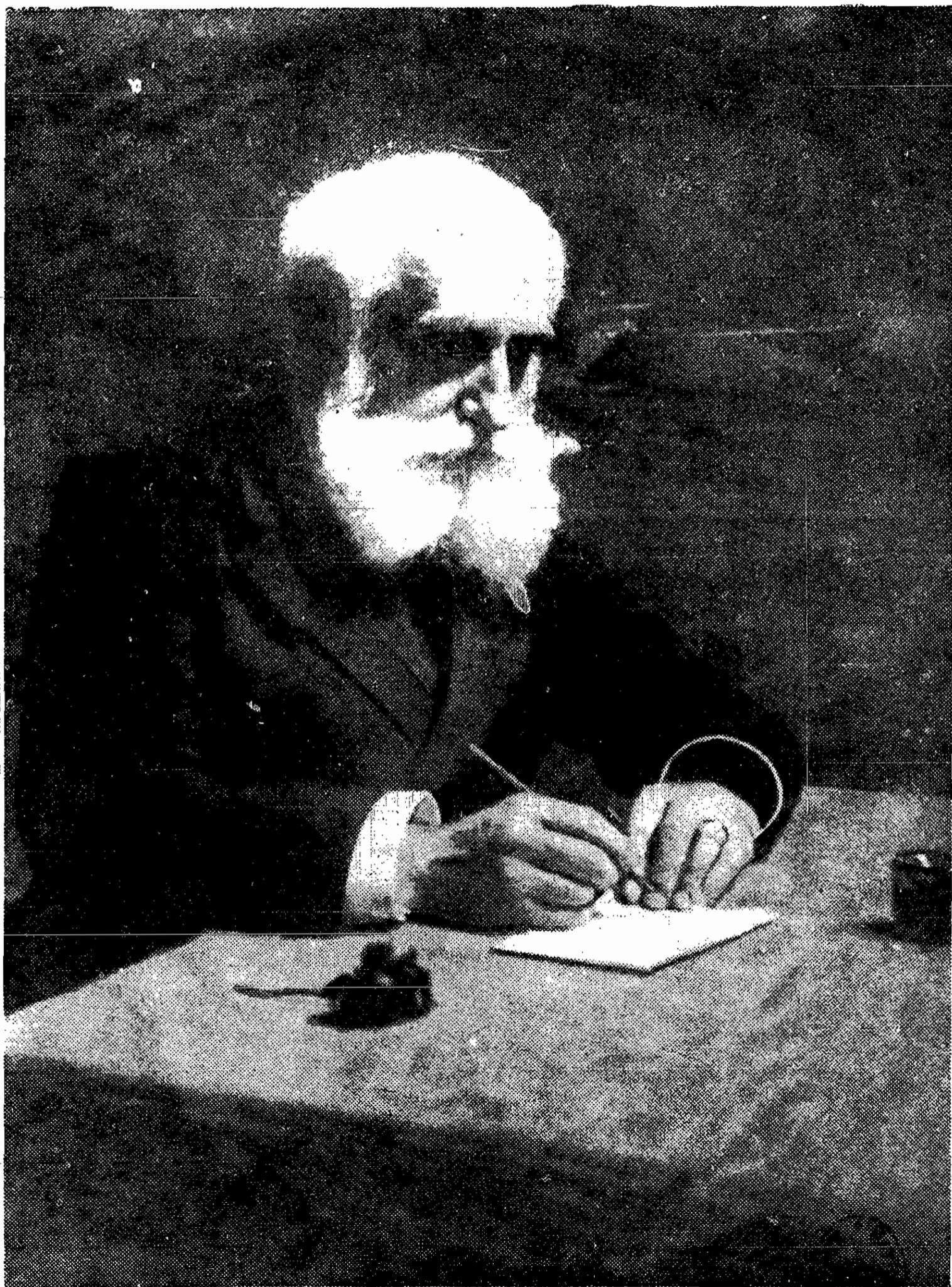
Biologie de l'Éthique. *Librairie Alcan.* Un volume in-8. **20 fr.**

Contes pour Maxa. Ornés de nombreuses illustrations en couleurs par **MAXA NORDAU**, *Librairie Lipschutz.* Un volume in 4°, numéroté sur pur fil.
(Publié à 150 fr.)..... **60 fr.**

En vente à la Librairie Lipschutz :

Théodore HERZL. L'État Juif. Essai d'une solution de la question juive. Edition augmentée d'une introduction par **Baruch Hagani.** Un volume in-16 tiré sur alfa et orné d'un portrait de l'auteur..... **12 fr.**

**IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CENT EXEMPLAIRES DE LUXE, TIRÉS
SUR VELIN PUR FIL LAFUMA, DONT
20 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE I A XX ET 80 EXEM-
PLAIRES NUMÉROTÉS DE 21 A 100.**



MAX NORDAU

ÉCRITS SIONISTES

TEXTES CHOISIS
AVEC INTRODUCTION
BIBLIOGRAPHIE ET NOTES
PAR
BARUCH HAGANI

PARIS
4 - Place de l'Odéon - 4
LIBRAIRIE LIPSCHUTZ
—
1936

INTRODUCTION

Chargé, par la « Société des amis de Nordau et de Marmorek », d'effectuer et de publier en langue française un choix des écrits et discours sionistes de Max Nordau, je me suis acquitté de cette tâche avec l'attention la plus minutieuse et la plus fervente piété.

Je n'avais, pour être appelé à l'honneur qui m'était fait, ni le bonheur d'avoir été admis dans l'intimité domestique du maître défunt, ni l'avantage de pouvoir compter parmi ses collaborateurs de la première heure. Mais j'avais, en qualité de publiciste juif, suivi pendant de longues années et d'assez près, son activité sioniste, eu sous les yeux de nombreux manuscrits et placards corrigés de sa main. J'espère n'avoir pas trop trahi sa manière, ni donné de son œuvre sioniste écrite, une image par trop imparfaite. (1).

*
**

(1) La plupart des morceaux de ce recueil sont détachés de discours prononcés en langue allemande. Double pierre d'achoppement ! La traduction trahit et la sténographie pétrifie. Nordau a lui-même, à propos de l'éloquence de Gambetta, pertinemment expliqué pourquoi le texte imprimé d'un discours diffère si totalement du même discours entendu...

Fils d'un érudit juif d'origine séphardite, (2) Simon Maximilien Sudfeld, qui devait légalement adopter et illustrer le nom de Max Nordau, (3) était né à Budapest le 29 juillet 1849. Il fit ses études médicales et, après avoir obtenu son diplôme de docteur (1872), il voyagea quelques années durant, visitant les contrées les plus intéressantes, les principales capitales de l'Europe. En 1878, il s'établissait à Pest en qualité de médecin. Mais il n'y séjourna pas longtemps. Dès 1880 il se fixait à Paris où, tout en continuant d'exercer son art, il devenait le correspondant de plusieurs grands journaux de langue allemande (4) et élaborait ses grands travaux de

(2) « Il descendait, comme il aimait à le raconter, du fameux Abrabanel, ministre des finances de Ferdinand le Catholique. » VICTOR BASCH, « Max Nordau » *Menorah* II, 11-12 (février 1923). — « ...L'enfant s'intéressa très tôt à l'histoire des Juifs d'Espagne et au grand Abrabanel dont il se savait le rejeton lointain. Sa bravoure en face des Rois catholiques et son dévouement à son peuple, cruellement chassé, transportèrent le petit Max... La description détaillée de la maison patriarcale de Abrabanel s'était si bien ancrée dans son souvenir, d'après de vieux documents pieusement gardés dans la famille, qu'à Ségovie, en 1917, Max Nordau put y aller tout droit en comptant la quatrième maison à partir de la vieille synagogue à laquelle elle était autrefois reliée par un passage souterrain. Au fond d'un café, à l'entrée de la cave, il trouva au-dessus d'une vieille porte les armes qu'il y cherchait. » ANNA MAX NORDAU. *Menorah* VI, 8 (15 avril 1927).

(3) Max Nordau a, dès l'âge le plus tendre, signé de ce nom ses productions littéraires. Il l'a adopté légalement par décret ministériel en date du 11 avril 1874.

(4) Sur l'état d'esprit dans lequel Nordau aborda les choses de France et que l'on peut comparer à celui de

science et de critique (5) qui devaient lui assurer une réputation universelle. (6)

Critique littéraire et critique d'art, journaliste, romancier, conteur, (7) auteur dramati-

Henri Heine arrivant à Paris au lendemain de la Révolution de juillet, il faut lire deux ouvrages qui n'ont jamais, on se demande pourquoi, été traduits en notre langue : *Paris*, Leipzig, 1878 et *Paris unter der dritten Republik*. Leipzig, 1881. C'est du Nordau jeune, enthousiaste, un peu naïf par moments mais infiniment séduisant et si proche de notre cœur de Juifs français de langue et d'éducation.

(5) Vieille tradition juive ! « Les médecins juifs offraient ce caractère particulier, que, malgré l'attachement qu'ils portaient à leur art, malgré le temps qu'ils y consacraient, la qualité de médecin ne les satisfaisait pas s'ils n'y joignaient celle d'écrivain. » ABBÉ A. ROUËT *Etude sur l'école juive de Lunel au moyen-âge*. Montpellier 1878, p. 29.

(6) On réalise assez mal aujourd'hui, particulièrement en France, la sensation soulevée par les premiers écrits de Nordau. *Les Mensonges Conventionnels*, par exemple, furent interdits en Allemagne, en Russie, en Autriche. Dans ce dernier pays des exemplaires de cet ouvrage furent brûlés en place publique. Aux Etats-Unis, trois éditions de ce livre austère furent épuisées en moins de deux années. Il fut traduit, presque dès son apparition, non seulement en anglais et en français, mais aussi en italien, en espagnol, en russe, en hollandais, en suédois, en danois, en roumain, en tchèque, en grec, en hébreu, en turc et jusqu'en chinois et en japonais. Il a eu en allemand une soixantaine d'éditions.

(7) Sur Nordau conteur voir ANDRÉ SPIRE, « Max Nordau et le Merveilleux. » *Palestine*, juin 1930, article écrit à l'occasion de la parution des *Contes pour Maxa* en traduction française. Paris Kra 1929.

que (7 bis) et conférencier, Max Nordau s'est exercé dans tous les genres avec un succès presque égal. D'une érudition vaste et précise en matière de science, de littérature et de philosophie, parlant et écrivant la plupart des langues européennes, Nordau joignait à ces qualités acquises, la rigueur dans le raisonnement, l'originalité dans la pensée, l'animation dans le style, qui firent de lui un de ces esprits à très large culture générale, si rares dans son siècle de spécialisation à outrance.

L'œuvre de Nordau est considérable et l'énumération seule de ses ouvrages occuperait presque l'espace qui nous est réservé ici. Les principaux sont : Les Mensonges Conventionnels de notre civilisation (1883), Les paradoxes (1885), Dégénérescence (1893), Le sens de l'histoire (1909) et la Biologie de l'Ethique (1917).

Ami et disciple convaincu de Lombroso, Nordau s'est efforcé dans Dégénérescence, d'appliquer aux arts et à la littérature, les méthodes rigoureuses de l'analyse scientifique, les procédés de la psycho-physiologie. Inexorable comme le médecin certain de son diagnostic, il a mis le doigt sur la plaie secrète qui ronge la plupart des productions artistiques de son temps. Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur les jugements très péremptoires de Nordau. Qu'il me soit simplement permis de constater qu'à

(7 bis) Sur Nordau, auteur dramatique voir GABRIEL TRARIEUX « Le théâtre de Max Nordau ». *La Revue* du 15 avril 1902.

l'heure actuelle, en France, la critique littéraire d'un Benda, par exemple, ou d'un Seillière, s'inspire de considérations de même nature que celle de Max Nordau (8).

Nordau dénonçait dans le mysticisme des écrivains de la fin du XIX^e siècle leur impuissance intellectuelle, dans l'égotisme, leur étroitesse de cœur, dans le réalisme, leur manque de goût. Il apportait la même hardiesse de vue, la même ardeur au combat, la même soif de sincérité et d'harmonie à l'examen des problèmes sociaux. Nordau souffre de l'abîme qu'il constate entre les affirmations de notre conscience et la forme de nos institutions. Pas plus dans la vie privée, que dans la vie publique, en religion, qu'en politique, nos actions ne sont d'accord avec nos convictions.

« L'organisation de la société, dit-il, n'est conforme ni à la saine raison, ni aux données fournies par les sciences expérimentales ». (9)

(8) La comparaison attentive de *Belphegor* et de *Dégénérescence* donnerait lieu, je crois, à de curieux rapprochements. Quant à M. Ernest Seillière, ne répondait-il pas à Frédéric Lefèvre qui lui demandait « où allaient présentement ses sympathies » : « Mais aux intellectuelistes, naturellement. A Julien Benda... » Voir F. LEFÈVRE. « Une heure avec M. Ernest Seillière. » *Nouvelles littéraires* du 27 septembre 1924. — Nordau fut d'ailleurs l'un des premiers à saluer dans la presse allemande la jeune gloire de Benda. Il avait été fortement frappé par *l'Ordination* et consacra au *Bergsonisme* un article élogieux. (Voir la *Vossische Zeitung* du 9 août 1912).

(9) *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation*, trad. française. A. Dietrich, Paris Alcan 1888, p. VII.

Malgré le pessimisme de ce jugement porté sur le monde moderne, Nordau a pleine confiance dans le triomphe final de la vérité scientifique : « Les faibles, les dégénérés périront, les forts s'adapteront aux conquêtes de la civilisation. » (10) Le pessimisme n'est pas de mise, car le pessimisme est encore une des manifestations du mal du siècle, à la fois symptôme et facteur de dégénérescence. Mais la dégénérescence elle-même est un processus vital, un mécanisme d'épuration. Le fond de la philosophie de Nordau est optimiste, car la vie qui est au fond de tout, la vie qui est un recommencement sans fin, porte en elle-même le remède à ses maux, la vie est optimiste : « La nature, par toutes les cloches de ses fleurs et par tous les gosiers de ses oiseaux carillonne et proclame l'optimisme. » (11)

Ces prémisses devaient, vers la fin de sa vie, lui permettre d'édifier une biologie de l'éthique qui, loin de pencher vers l'hédonisme, comme on aurait pu le penser, est au contraire fortement teintée de ce stoïcisme dont les Pères de la synagogue — Nordau lui-même en avait depuis longtemps fait la remarque (12) — ont, dès l'origine, admis la parenté avec le judaïsme et

(10) *Dégénérescence*, trad. française. A. Dietrich. Paris Alcan 1894, t. II p. 547.

(11) *Paradoxes psychologiques*, trad. française. A. Dietrich. Paris, Alcan 1896, p. 89.

(12) Voir *Vus du dehors*, trad. française. A. Dietrich. Paris, Alcan 1903, p. 39.

qu'il avait vu pratiquer autour de lui dans son enfance, avec la plus touchante simplicité.



Nordau, en effet, était aussi grand par le cœur et le caractère que par l'intelligence. Il avait pu, aux jours « alcyoniens » de l'assimilation, s'éloigner, comme tant d'autres, de ses frères d'origine (13). Il s'en rapprocha aussitôt (14) que retentirent les premiers grondements

(13) Nordau, à en croire les récits de sa femme, perdit de bonne heure sa foi religieuse pour avoir fixé durant un office, sans qu'il lui arrivât rien de fâcheux, l'arche sainte, au moment de l'ouverture du tabernacle. Dans une des lettres qu'il lui adressa lors du premier Congrès sioniste, il exprime l'extrême surprise que lui causa, dans la synagogue de Bâle, l'apparition d'un Herzl, drapé dans les longs plis d'un *talet*. Mme Nordau note à ce sujet que l'auteur des *Mensonges conventionnels*, devait, vingt ans plus tard, s'envelopper lui-même du traditionnel châle de prières et prononcer une allocution édifiante à l'inauguration du premier oratoire juif de Madrid. Mais il ne se réconcilia jamais avec les pratiques cérémonielles domestiques. (Voir les souvenirs de Madame Nordau, p. 13-14, 183, 271, 284 de l'édition allemande et cf. avec *Menorah* III, 7 (15 avril 1924) et III, 11 (15 juin 1924).

(14) Dès les premières pages des *Mensonges conventionnels*, il dévoilait les basses passions qui se dissimulent sous le masque de l'antisémitisme. En 1890, il s'intéressa vivement aux projets du Dr Loewenthal, son ami, qui devaient aboutir aux fondations du baron Hirsch, en Argentine (voir sur ce point mon étude sur la « Jewish Colonization Association » parue dans *Eretz Israël* de juin 1921), et fut profondément affecté par la mort du

de la tempête antijuive et qu'il se rendit compte que, désormais, il ne s'agissait plus pour eux de comprendre et de pardonner, mais de lutter et de souffrir. Lorsque Herzl lança son appel, Nordau fut le premier à lui répondre et il semble aujourd'hui que si ses succès de publiciste avaient rendu son nom familier à ce nombre somme toute restreint de personnes qui forme l'élite intellectuelle de l'Europe contemporaine, son adhésion au sionisme aurait dû lui valoir la véritable popularité, l'enthousiasme reconnaissant des masses juives. Hélas ! c'est le sort des prophètes en Israël comme parmi les Gentils, que d'être méconnus et tandis que son sionisme ne rencontrait tout d'abord que scepticisme et incompréhension auprès de la plupart de ses coreligionnaires, le public qui s'était amusé, sans peut-être les prendre tout à fait au sérieux, aux « paradoxes » étincelants de Nordau et n'avait vu en lui que le destructeur, s'étonnait avec quelque irritation de le voir brusquement se rattacher à une tradition et, comble d'horreur ! à la tradition juive...

Mais la défaveur pas plus que la faveur du

Dr Loewenthal survenue en 1894. En octobre 1896, enfin, il publiait dans *l'Allgemeine Israelitische Wochenschrift*, de Berlin (v. 40, 20 octobre 1896) un article qui contenait déjà presque tous les postulats du sionisme, y compris le retour à la terre. Mais chose étrange, quoique à cette époque Nordau ait eu déjà connaissance des projets de Herzl depuis plus d'un an et que *l'Etat Juif* fût paru depuis huit mois, il n'est pas encore question dans cet article de l'exode en Palestine, ni même d'émigration en général. Cet article n'a été, à ma connaissance, signalé

public n'était faite pour détourner de sa voie un homme de la trempe de Nordau. S'il ressentit un peu d'amertume au spectacle de ceux qui naguère l'avaient encensé et qui désormais ne le nommaient plus que pour l'attaquer, seuls ses amis les plus proches purent s'en apercevoir. La faveur publique ! Si Nordau l'avait recherchée, il aurait fait comme tant d'autres que nous ne nommerons pas, il aurait dépouillé le vieil homme, il aurait endossé l'habit à la mode du jour. Il avait assez d'esprit certes, et assez de prestance, pour devenir l'un des rois du boulevard. Il ne le voulut pas. Il ne voulut pas comme tant d'autres, faire figure de « Français de papier timbré » (15) et lorsque la guerre éclata, elle chassa Nordau, qui depuis longtemps avait dénoncé et condamné les menées criminelles des pangermanistes, de cette France, à laquelle il s'était attaché par les fibres les plus secrètes de son cœur (16). Alors les ennemis de Nordau pu-

par aucun des historiens du sionisme. Il ne figure pas dans les *Zionitische Schriften*. Nordau y fait allusion dans un discours fait à Berlin le 26 avril 1898 (*Zionitische Schriften*, 2^e édition, p. 241). Il dit : « Im Oktober 1896 als ich dies schrieb, war ich noch nicht Zionist. Ich wusste nichts von der Sache und könnte nicht einmal das Wort. »

(15) Selon l'expression de M. Albert Monniot, collaborateurs de la défunte *Libre Parole*.

(16) Cf. dans les Souvenirs de Madame Nordau, p. 259 de l'édition allemande, la scène où Max Nordau, expulsé, passe en voiture devant Notre-Dame et ne peut retenir ses larmes à la vue de ce coin du vieux Paris où il avait fait une partie de ses études médicales, où, plus tard, il était revenu élire son premier domicile de praticien.

rent s'en donner à cœur joie; alors commença la « danse du scalp » autour de son effigie traîtreusement déformée. Calomniez, Calomniez ! il en restera toujours quelque chose et Dame Censure est là pour couper la parole à ceux qui sont en état de rétablir la vérité (17).

L'exil et la calomnie assombrèrent les dernières années de Nordau et contribuèrent à abrèger son existence (18). Mais sa réputation était de celles qui avaient le temps d'attendre. L'avenir, nous en sommes convaincus, lui rendra justice. Il dira qu'à égale distance de l'obscurantisme des uns et de l'anarchisme des autres, Nordau marcha sa vie durant, sans se départir un seul ins-

(17) Voir sur ce point les lettres de Nordau à Baruch Hagani publiées par la *Terre retrouvée* du 25 novembre 1929.

(18) Sur la vie de Nordau lire le très beau livre de Madame MAX NORDAU. *Erinnerungen*. Leipzig - Wien Renaissance Verlag s. d. dont il a paru également une version hébraïque et une version yidish et dont nous attendons avec impatience la version française. (Quelques chapitres de cette dernière ont paru dans *Menorah* VI (1927) 8, 9, 10, 11, 14-15, 18, dans le *Réveil Juif* de Tunis v, 177 (27 janvier 1928) et dans la *Revue littéraire juive* II, 2, 6 (février, juin 1928). Nous connaissons et admirions le Nordau impassible des Congrès et des réunions sionistes. Mme Nordau nous dévoile et nous fait aimer un Nordau intime, moins serein, mais plus émouvant. Je remercie ici Mme Nordau, si dévouée à la mémoire de son mari, du concours précieux qu'elle a bien voulu apporter à l'élaboration du livre présent, non seulement en m'aidant dans mes recherches mais en traduisant elle-même de l'anglais quelques uns des morceaux dont il se compose.

tant de sa « superbe confiance dans la raison humaine. » (19)

Je me suis efforcé, pour la commodité du lecteur, de grouper ces textes choisis dans les écrits sionistes de Nordau dans un ensemble assez systématique. Mais s'il cherchait dans les pages qui suivent un exposé didactique, objectif du sionisme, il se trouverait déçu tout d'abord. Soudainement précipité en pleine bataille sioniste, il ne tardera pas cependant, saisi par la magnificence du spectacle, à se départir, je crois, de ce qu'il pouvait y avoir de détaché dans sa curiosité.

*Toute l'œuvre de Nordau est une œuvre polémique. Il philosophait à coups de marteau, comme eût dit Nietzsche. Mais jamais un champ d'action plus propice à l'épanouissement de ses merveilleuses qualités de lutteur ne s'était présenté à lui, que celui que lui offrit le sionisme à ses débuts. Le ton qui dans les gros traités tels que *Dégénérescence* ou *la Biologie de l'Ethique*, peut surprendre le lecteur habitué à l'impassibilité scientifique, était bien celui qui convenait à l'élaboration d'une nouvelle doctrine politique qui eut l'heur de soulever, dès l'origine, contre*

(19) Expression de M. Ed. de Morsier dans une excellente étude d'ensemble sur les idées de Nordau (*Etudes allemandes*. Paris 1908.) Notons aussi ici, par scrupule de bibliographe l'étude de M. R. LAUNAY, dans ses *Figures juives*, Paris 1921, d'une incompréhension totale comme toutes celles qui composent ce pamphlet et celle de M. M. MURET dans *L'Esprit juif*. Paris 1901, plus intelligente mais non moins malveillante.

elle, tous les préjugés, toutes les routines, toutes les pusillanimités.

Cependant traversant cette éloquence impérieuse et la dominant de plus en plus, une nouvelle note vient désormais s'ajouter à la fougue de Nordau, c'est celle de la tendresse, de l'admiration, du respect.

Et cette tendresse, cette admiration, ce respect, ne s'adressent pas seulement à une doctrine abstraite, si élevée qu'elle soit, à un idéal quelle que soit sa beauté, mais aussi à un homme qui incarnait en lui toute l'élévation et toute la beauté de la doctrine qu'il faisait sienne et qu'il sacra en se sacrifiant pour elle.

*Théodore Herzl était de dix ans plus jeune que Max Nordau. Sa situation littéraire était incomparablement inférieure à celle de ce dernier. Mais le jour où, ayant achevé de lui lire le manuscrit de son *État Juif*, Herzl, posa sur Nordau le doux rayon de son regard interrogatif, Nordau mit la main dans celle de son jeune émule et lui dit ces simples mots : « Je suis votre homme ! » (20). Dès lors il apparut comme le Jonathan de ce David, le Rabbi Akiba de ce Barkochba, et rien n'est plus touchant dans l'histoire du sionisme, que l'amitié de ces deux hommes, dont l'étroite union fit la force et constitua l'orgueil du mouvement naissant.*

(20) Alex. MARMOREK « Nordau le Juif » *Hatikwah* XVI, 4 (16 février 1923) Madame Nordau raconte la chose un peu différemment : « C'est en juillet 1895 que Théodore Herzl vint lui parler de son livre *l'État Juif*.

Le sionisme, aux yeux de Nordau comme aux yeux de Herzl, est avant tout une politique, une diplomatie. Il ne méconnaît pas l'importance de ses facteurs profonds, des racines souterraines qui alimentent la doctrine et lui infusent la vie : renaissance de l'hébreu, culture des valeurs morales et sociales juives, travaux d'aménagement en Palestine, mais il n'admet pas que ces facteurs usurpent la première place dans l'esprit des dirigeants du mouvement et fassent dévier de son programme l'organisation créée par Herzl. (20 bis)

C'est sur les ennemis juifs du sionisme que Nordau déverse tout d'abord l'ironie, le sarcasme, l'invective dont débordent ses lèvres, généreusement soulevées par le dégoût de leurs agissements : sur les tartufes du patriotisme, les lèche-bottes de l'assimilation, les matamores qui se targuaient de pourfendre l'antisémitisme.

Puis, spectacle plus poignant encore, au fur et à mesure que le sionisme gagne en profondeur et en ampleur (21), sur ceux d'entre les sionistes

« Schiff dit que je suis fou. » Trois jours de suite il revint. A la fin Max Nordau se leva et ouvrant ses bras à son ami défaillant : « Si vous êtes fou, nous sommes deux fous. Je suis avec vous. Vous pouvez compter sur moi ! » (*Le Réveil juif*. v. 177 (27 janvier 1928) *Erinnerungen*. p. 177.) On ne trouve nulle trace de cette entrevue dans les *Tagebücher* de Herzl.

(20 bis) Sur le sionisme de Nordau, voir l'article que lui consacra l'un de ses fidèles disciples, ALFRED VALENSI, dans *Menorah* V, 10-11 (1^{er} juin 1926).

(21) Sur les divergences de vue qui, à partir du cinquième Congrès, mirent aux prises Herzl et Nordau avec

eux-mêmes qui, à son sens, trahissent la tradition herzélienne : un Achad-Haam qui, dès avant Herzl cependant, avait tant contribué à jeter les bases spirituelles de la doctrine, sur les Weizmann et les Sokolov qui ont eu la responsabilité du pouvoir au moment où la déclaration Balfour en posait les bases juridiques.

Et certes les disciples les plus convaincus du maître ne le suivent pas obligatoirement dans toutes ses démarches et dans toutes ses accusations intellectuelles. Mais il est nécessaire, il est indispensable dans un mouvement comme le sionisme qu'à côté d'hommes sachant se plier aux demi-mesures transitoires, aux prosaïques réalités, il y en ait d'autres pour leur rappeler les grands principes, et le but suprême, pour faire retentir aux oreilles opportunistes le sursum corda de l'idéal.

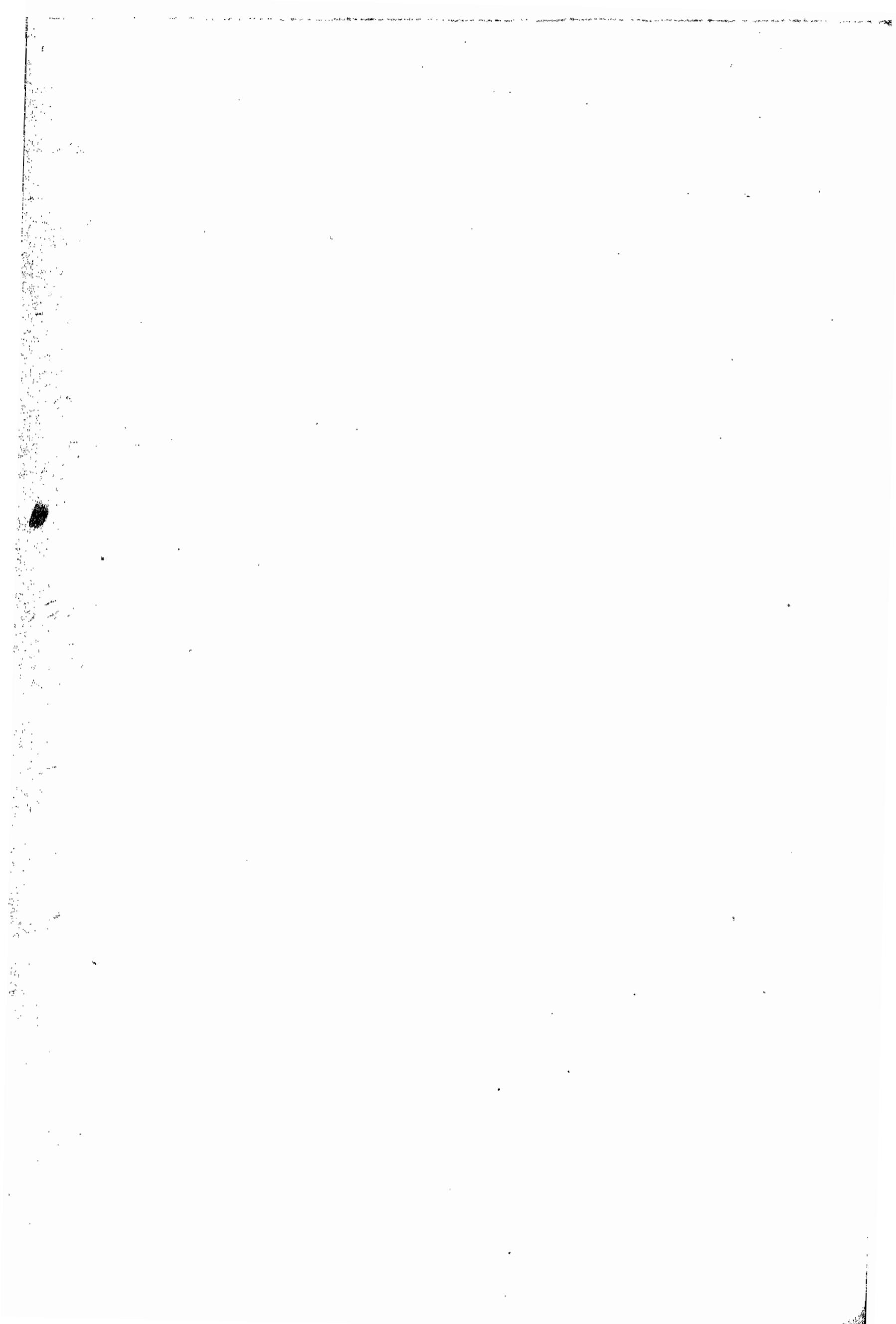
Max Nordau s'était voué à ce rôle ingrat avec le désintéressement le plus complet et il lui est resté fidèle jusqu'à son dernier souffle.

Par là, la signification historique de son message rejoint celle du message de Herzl. Au moment le plus décisif et le plus sombre de l'histoire contemporaine, Herzl et Nordau ont surpris

les représentants de la génération sioniste montante voir le livre fondamental malgré la modestie de son titre, d'Adolf BOEHME, *Die Zionistische Bewegung. Eine kurze Darstellung von ihrer Entwicklung.* Welt-Verlag Berlin 1920 et 1921 ou, à défaut de ce gros ouvrage la brochure fort bien faite du Dr. A. SCHLESINGER *Einführung in den Zionismus.* Kauffmann-Verlag Frankfurt a. M. 1921.

la torpeur, dénoncé la veulerie qui s'emparaient de leur peuple. Ils ont clamé si haut leur crainte et leur indignation, qu'ils ont réussi à le réveiller de sa léthargie, à stimuler ses énergies. Quel que soit le sort qui sera réservé à leurs idées particulières sur le problème juif, la postérité confondra leurs deux noms dans une même admiration et une même reconnaissance. Etroitement unis dans la vie terrestre, ils passeront de conserve à l'immortalité.

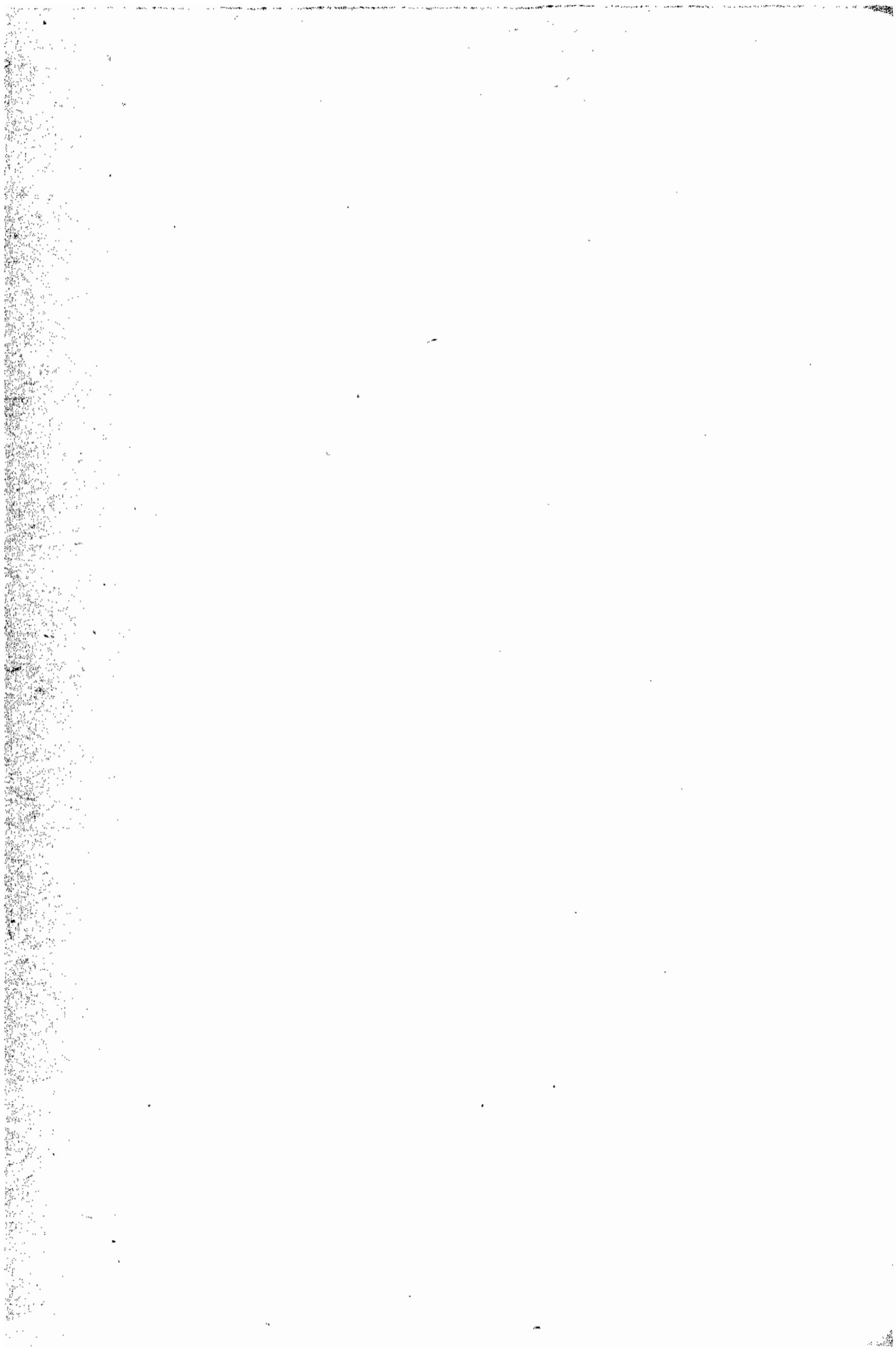
BARUCH HAGANI.



Introduction au Sionisme

PAR

Max NORDAU



INTRODUCTION AU SIONISME

I

Le mot sionisme est la désignation nouvelle d'une chose très ancienne, en tant qu'il signifie seulement le désir qu'a le peuple juif de revoir Sion. Depuis la destruction du second Temple par Titus, depuis la dispersion du peuple juif dans tous les pays, celui-ci n'a cessé de souhaiter ardemment, d'espérer fermement son retour au pays de ses pères autrefois perdu par lui. Ce désir de Sion, cet espoir des Juifs en lui, a été la forme concrète, je dirais l'aspect géographique de leur croyance dans le Messie, croyance qui a constitué la partie essentielle de leur religion.

En fait, messianisme et sionisme furent deux mille ans durant des conceptions identiques, et il ne sera pas facile, à moins de finasser et de chicaner, de séparer dans la liturgie juive, les prières concernant la venue du Messie promis, d'avec celles ayant trait au retour, non moins promis, dans la patrie historique. Pendant deux mille ans ces prières furent interprétées à la lettre par tous les Juifs, comme elles le sont encore aujourd'hui par les Juifs de croyance

naïve. Ils ne savaient rien d'autre que ceci : qu'ils étaient un peuple ayant perdu sa patrie en punition de ses péchés, condamné à vivre étranger dans des contrées étrangères, dont les souffrances ne prendraient fin que lorsqu'il serait rassemblé à nouveau sur le sol consacré de la Terre des ancêtres.

Ce n'est que vers le milieu du XVIII^e siècle, lorsque la libre-pensée commença à pénétrer dans le judaïsme, principalement par l'effet des travaux du philosophe populaire Moïse Mendelssohn, que ceci changea.

La foi des Juifs tiédit, les gens instruits, s'ils ne préférèrent pas simplement se convertir au Christianisme, commencèrent à interpréter d'une façon rationaliste les doctrines de leur religion : pour eux, la dispersion du peuple juif était un fait immuable et définitif ; ils vidèrent les conceptions messianiques et sionistes de tout contenu concret, s'arrangeant à leur usage une doctrine étrange suivant laquelle il fallait n'interpréter la promesse du retour à Sion qu'au point de vue spirituel, comme l'établissement du monothéisme juif dans le monde entier, ce qui réaliserait le triomphe futur de l'éthique juive sur les principes moraux moins élevés, moins nobles des autres nations.

La doctrine de Mendelssohn se développa logiquement durant la première moitié du XIX^e siècle en *Réforme* qui rompit délibérément avec le sionisme. Pour le Juif réformé, le terme Sion a aussi peu de sens que le mot dispersion. Il

n'estime pas être dans la *Diaspora*. Il nie l'existence d'un peuple juif, il ne croit pas appartenir à ce peuple, ne voulant faire partie que du peuple au milieu duquel il vit. Pour lui, le judaïsme est une simple conception religieuse, n'ayant rien de commun avec une nationalité. Le pays où il est né est sa patrie ; il n'en veut point connaître d'autre. L'hypothèse du retour en Palestine le révolte ou le fait rire. Il répète à cet égard la plaisanterie stupide et bien connue : « Si l'Etat juif devait être reconstitué, je demanderais à être son ambassadeur à Paris. »

Avec le temps, il ne pouvait, pourtant, échapper aux Juifs qui pensent, que la réforme du Judaïsme n'est qu'une demi-mesure qui, comme toute demi-mesure, porte en elle le germe de sa ruine, puisqu'elle ne résiste pas un instant à une critique logique. A qui donc le Judaïsme donnera-t-il satisfaction ? Au Juif croyant ? — Il le repousse avec le plus profond dégoût. Au non-croyant ? Il le méprise comme une hypocrisie et comme un vain caquetage. Au Juif qui veut réellement rompre avec le passé de son peuple et se confondre avec son entourage chrétien ? A ce Juif là, le Judaïsme réformé ne suffit point, car il va plus loin, il franchit le pas qui le conduit aux fonts baptismaux. Il convient encore moins au Juif qui voudrait préserver de la destruction, maintenir comme individualité ethnique le Judaïsme. Pour lui, en effet, le renoncement formel à toute espérance nationale est synonyme de la condamnation, prononcée par lui-même, à la

mort lente peut-être, mais certaine du peuple juif.

Le Judaïsme réformé sans le sionisme, c'est-à-dire sans le désir et l'espoir d'une nouvelle unification du peuple juif, n'a pas d'avenir. On peut tout au plus le considérer comme un chemin quelque peu détourné conduisant au Christianisme. A celui qui veut atteindre ce but, des chemins plus directs et plus courts s'offrent aujourd'hui.

II

Aux générations qui étaient sous l'influence de la phraséologie et du rationalisme de Mendelssohn, de la Réforme et de l'assimilation, a succédé une autre durant le dernier cinquième du XIX^e siècle qui cherche à prendre vis-à-vis de la question sioniste une attitude différente de la traditionnelle. Ces nouveaux Juifs haussent les épaules en présence du bavardage rabbinico-littéraire à la mode depuis cent ans, qui a trait à une « mission du Judaïsme », mission qui consisterait en ce que les Juifs doivent vivre dispersés pour toujours parmi les peuples, afin de leur servir de professeurs, de modèles moraux, de les amener graduellement au rationalisme pur, à la fraternité universelle des hommes, à un cosmopolitisme idéal. Ils considèrent cette mission-fantaisie, comme une insolence ou une stupidité. Plus modestement, avec plus de réalisme, ils demandent seulement le droit, pour le peuple

juif, de vivre et de se développer, conformément à ses dispositions naturelles, jusqu'aux limites naturelles de son type. Ils en sont venus à reconnaître que cela était impossible aux Juifs dispersés, puisque, dans les conditions actuelles, préjugés, haine et mépris les poursuivent, les oppriment, paralysent leur développement ou les obligent à un mimétisme ethnique qui fera d'eux, au lieu d'originaux ayant leur raison d'être, les copies médiocres ou mauvaises de modèles étrangers. C'est pourquoi ces Juifs nouveaux travaillent méthodiquement à faire à nouveau du peuple juif un peuple normal, vivant sur son sol à lui, remplissant toutes les fonctions économiques, intellectuelles, morales et politiques d'une nation civilisée.

On n'atteindra pas ce but immédiatement. Sa réalisation est dans un avenir plus ou moins lointain. C'est un idéal, un désir, une espérance comme le sionisme messianique l'était et l'est encore. Seulement, le nouveau sionisme, que l'on nomme sionisme politique se distingue de l'ancien, du sionisme religieux, messianique, en ce qu'il désavoue tout mysticisme, qu'il ne s'identifie plus avec le messianisme, qu'il n'attend pas d'un miracle mais veut préparer par des efforts personnels le retour en Palestine.

Le nouveau sionisme ne résulte que partiellement des impulsions spontanées du peuple juif, de l'enthousiasme des Juifs modernes instruits de leur histoire, leur martyrologe, de la conscience éveillée en eux de la valeur des qualités

de leur race, de l'ambition qu'ils ont de sauver, pour un avenir sans fin, le tronc antique ; en partie le sionisme est le résultat de deux impulsions venues du dehors : premièrement le sentiment de nationalité qui, durant un demi-siècle, a dominé les pensées, les sentiments européens et déterminé la politique mondiale ; secondement l'antisémitisme dont les Juifs de tous les pays ont eu plus ou moins à souffrir.

Le sentiment de nationalité a donné à tous les peuples conscience d'eux mêmes, leur a enseigné à considérer comme des qualités leurs particularités, leur a donné le désir passionné de l'indépendance. Ce sentiment ne pouvait pas glisser sur des Juifs instruits sans laisser de traces. Il les força à réfléchir sur eux-mêmes, à se considérer à nouveau, — ce qu'ils avaient désappris, — comme un peuple particulier, et à réclamer pour eux une vie normale. L'attitude des nations qui, les considérant comme un élément étranger, se séparaient d'eux et mettaient en relief, sans politesse ni modération, les contrastes réels ou imaginés ou seulement les dissemblances qui les séparaient des Juifs, contribua à rendre plus facile le travail douloureux de la reconstruction de leur individualité nationale.

Exagéré, le sentiment de nationalité a dégénéré. Il s'est égaré dans le chauvinisme, s'est dégradé à une haine niaise de l'étranger, et s'est abêti à une auto-divinisation grotesque. Le nationalisme juif est à l'abri de cette caricature. Le nationaliste juif n'est pas sujet à la manie des gran-

deurs ; il sent au contraire qu'il doit faire des efforts incessants pour rendre le nom de Juif un titre d'honneur. Il reconnaît modestement les qualités des autres peuples et cherche avec zèle à se les approprier autant qu'elles s'harmonisent avec ses dispositions naturelles. Il sait les ravages terribles qu'un esclavage, une séculaire mise hors la loi ont causé dans son caractère, à l'origine fier et droit, et cherche à se guérir par une discipline rigoureuse. Or, si le nationalisme se garde des aberrations, il ne constitue plus qu'une phase de l'évolution qui, partant de l'individualisme barbare et égoïste, aboutit à la libre humanité et à l'altruisme, phase dont celui-là seul peut nier la légitimité et la nécessité qui n'entend rien aux lois de l'évolution organique et n'a aucun sens historique.

L'antisémitisme a aussi fait trouver à nombre de Juifs instruits le chemin de retour vers leur peuple. Il a eu l'effet d'une épreuve sévère que les faibles ne peuvent soutenir, mais dont les forts sortent plus puissants ou du moins plus conscients de leur force.

Il n'est pas exact de dire que le sionisme est un geste de truculence ou une réaction désespérée contre l'antisémitisme. Sans doute, maint Juif instruit n'a été conduit à se rattacher au Judaïsme que par l'antisémitisme, et il s'en détacherait à nouveau si ses compatriotes chrétiens l'accueillaient de nouveau amicalement.

Mais chez la plupart des sionistes, l'antisémitisme n'a été que la contrainte qui les obligea à

réfléchir à leurs relations avec les peuples, et leur réflexion les a conduits à des résultats qui resteront durablement acquis à leur esprit et à leurs sentiments, quand bien même l'antisémitisme disparaîtrait entièrement du monde.

Il est bien entendu que le sionisme tel que nous l'avons défini jusqu'ici est celui des Juifs instruits et libres, de l'élite juive. La masse ignorante, attachée à d'antiques traditions, est sioniste sans beaucoup y réfléchir, par sentiment, par instinct, par la souffrance et les désirs.

Elle a une idée très claire du but à atteindre, la nouvelle union nationale, mais non des voies à suivre pour y parvenir. Cependant elle a déjà saisi la nécessité d'efforts personnels, et il existe une différence considérable entre ses dispositions à une organisation active, son esprit de sacrifice, et la passivité cherchant le salut uniquement dans la prière, des messianistes purement religieux.

III

Le nouveau sionisme, ou sionisme politique, a eu des précurseurs isolés dont les premiers efforts remontent à la première moitié du XIX^e siècle. Vers l'année 1840, un Juif allemand qui n'eut pas même le courage de placer son nom sous le titre de son livre, proposa d'acquérir la Palestine et de la coloniser. Quelques protestations indignées publiées dans les journaux juifs de l'époque, tous rangés sous la bannière des

idées de réforme et d'assimilation, furent le seul résultat de cet ouvrage (1).

On accorda plus d'attention à *Rome et Jérusalem* de Mosès Hess : son livre prophétique publié en 1862 (2), annonçait le nationalisme juif au milieu de l'ivresse des idées d'émancipation et de fraternité ; cette œuvre déchaîna parmi les Juifs allemands enchantés de l'égalité des droits qui venait de leur être accordée, autant qu'ils condescendirent à le lire, une véritable tempête d'indignation. Quel est donc le prophète d'Israël qui n'a pas soulevé l'indignation de son peuple ?...

Vers 1880, il se produisit dans l'Europe orientale certains incidents qui tirèrent brutalement

(1) Nous ne savons exactement à quel ouvrage Nordau fait allusion ici. Deux écrits anonymes sur la question ont vu le jour en Allemagne en 1840. Le premier intitulé *Neujudäa*, parut chez Haim, à Berlin, mais loin de préconiser l'acquisition de la Palestine, l'auteur de cet ouvrage proposait la fondation d'un État Juif en Amérique. (M. Heinrich Löwe a donné à la *Jüdische Rundschau*, en 1903 une nouvelle édition de *Neujudäa*). L'autre écrit préconise bien la colonisation juive en Palestine, mais il a paru non pas en volume, mais sous forme d'appel dans la revue *Orient*, année 1840, n° 26 (17 juin) pp. 200-201. — Voir sur ces deux écrits. N.M. GELBER. *Vorgeschichte des Zionismus*. Phaidon Verlag Wien 1927.

(2) Moses HESS, *Rom und Jerusalem, die letzte Nationalitätsfrage*. Leipzig, E. Wangler. in-12. 1862. — Quelques chapitres de ce livre, traduits en français par Marguerite Lièvre ont paru dans la *Revue littéraire juive* I, 2, 4, 6, 7, 9. (avril, juin, septembre et décembre 1927.)

les Juifs de leurs illusions datant d'un siècle et les rappelèrent à la conscience de la réalité.

Un Juif russe, le D^r Pinsker, écrivit alors une brochure, *Autoémancipation* (3), qui préluait au sionisme politique moderne, et indiquait tous ses motifs, sans cependant les développer encore symphoniquement. Néanmoins cette brochure contenait déjà les principes essentiels du sionisme : les Juifs ne sont pas seulement un groupement religieux, mais constituent une nation. Ils veulent, rassemblés à nouveau en nation, vivre dans leur propre pays. Leur rajeunissement doit être à la fois économique, physique, intellectuel et moral.

La jeunesse russe des lycées et universités fut empoignée par les idées de Pinsker. Elle commença à fonder des sociétés nationales juives. Quelques étudiants qui fréquentaient les universités étrangères, se firent dans leur nouveau milieu les apôtres des idées de Pinsker et trouvèrent par ci, par là, surtout à Vienne, de la sympathie parmi leurs jeunes compatriotes. D'autres, préférant les actes à la parole, l'exemple aux prédications, abandonnèrent leurs études, émigrèrent en Palestine pour y devenir des paysans : des paysans juifs sur le sol historique juif. Saisis par cet idéalisme d'une élite plus particulièrement susceptible d'enthousiasme, des

(3) LÉON PINSKER, *Autoemancipation*. Mahnruf an seine Stammesgenossen von einem russischen Jude. Berlin. W. Issleib in-8 1882.

Juifs allemands et russes, moins enflammés se groupèrent en sociétés ayant pour but de venir en aide de loin à la colonisation des pionniers juifs de Palestine. Ceci fut fait sans plan uniforme ni définition claire des buts et des voies à suivre. Ces sociétés n'étaient pas conscientes du fait qu'elles sentaient et agissaient à la façon de sionistes. Elles ne voyaient point la connexité existant entre la colonisation de la Palestine par des Juifs et l'avenir du peuple juif entier. Chez elles il s'agissait plutôt d'émotion instinctive où entraient toutes sortes de sentiments obscurs ; piété, sentimentalisme archéologico-historique, charité, fierté généalogique. Néanmoins, les esprits étaient préparés, des sentiments planaient dans les airs, le Judaïsme était mûr pour une transformation.

C'est alors, comme cela arrive toujours dans des moments historiques semblables, qu'apparut l'homme auquel il était donné de concevoir clairement les pensées obscurément pressenties par beaucoup, de prononcer à haute voix le mot attendu par tant de gens. Cet homme fut le Dr Théodor Herzl. A l'automne de 1896, il publia un livre concis : *l'Etat juif* (4), où il proclamait

(4) Nordau commet ici une légère erreur. *Der Judenstaat, Versuch einer modernen Lösung der jüdischen Frage* parut exactement le 14 février 1896, chez Breitenstein à Vienne.

— Des versions anglaise et française parurent presque simultanément à Paris et à Londres. La version française parut d'abord dans la *Nouvelle revue française internationale* (numéros de décembre 1896 et de janvier 1897) que dirigeait Mme Lœtitia de Rute. Il en

avec une passion inconnue jusqu'alors, ce fait que les Juifs sont un peuple réclamant pour soi tous les droits d'un peuple, voulant s'établir dans un pays où ils pourraient mener une vie politique libre et complète.

L'Etat juif est devenu le point de départ réel du sionisme politique. Le point de départ et non le programme. Le livre de Herzl est encore l'œuvre subjective d'un isolé, qui parle en son propre nom. Beaucoup de détails n'en sont que de la littérature. Il n'est d'ailleurs point facile d'établir partout avec exactitude la limite stricte entre le sérieux scientifique du sociologue et la fantaisie du poète prophétique. Le programme sioniste devait être un travail collectif, basé il est vrai sur le livre de Herzl, inspiré de ses visions, mais ayant éliminé tous les détails fantaisistes, construit d'éléments pris uniquement dans le monde réel.

Le livre de Herzl fut salué par des dizaines de milliers de Juifs, principalement par la jeunesse, comme un acte de délivrance. Il ne devait pas rester à l'état de papier noirci, mais transformé en créations pratiques. Partout surgirent des sociétés nouvelles n'ayant plus pour but le médiocre établissement en Palestine de petits groupes de Juifs qui s'y introduiraient en cachette, mais la préparation de l'immigration en

a été fait un tirage à part avec pagination spéciale. Deux autres éditions de cette version française ont paru depuis, l'une en 1923, Salonique, Pro Israël in 12, et l'autre en 1926, avec une introduction de Baruch Haganî Paris Lipschutz, in 12.

grand des Juifs en Terre Sainte, basée sur un traité en règle avec le gouvernement turc, garanti par les grandes puissances, qui reconnaîtrait aux colons le droit de s'administrer eux-mêmes.

Les prémisses du sionisme politique sont naturellement l'existence d'un peuple juif.

C'est là justement ce que nient les Juifs assimilés et les rabbins payés par eux, bavards onctueux dépourvus d'intelligence. Le D^r Herzl reconnut que le premier devoir qu'il avait à remplir était d'organiser une manifestation qui établirait devant le monde et le peuple juif lui-même, le fait de son existence nationale. Il convoqua un Congrès sioniste qui, malgré les résistances les plus furieuses, les actes les plus dénués de scrupules, se réunit pour la première fois à Bâle à la fin d'août 1897. Ce congrès fut composé de 204 délégués choisis par les Juifs sionistes des deux mondes.

A la face du monde qui l'écoutait, le premier Congrès sioniste proclama solennellement que les Juifs sont un peuple, qu'ils n'ont pas le désir de disparaître parmi les autres nations. Il prit l'engagement de travailler à la libération de la partie du peuple juif qui languit, dépourvue de tous droits, dans une misère imméritée, de lui préparer un avenir plus heureux. Le Congrès résuma ses efforts dans le programme suivant, adopté à l'unanimité avec le plus grand enthousiasme :

« Le sionisme a pour but la création en Pales-

tine pour le peuple juif d'une patrie garantie par le droit public.

Le Congrès se propose d'atteindre ce but par les moyens suivants :

I. En favorisant de manière efficace l'établissement en Palestine de cultivateurs, d'artisans et d'industriels juifs.

II. En organisant les Juifs en sociétés locales et en fédérations générales dans la mesure permise par les lois en vigueur dans les pays où ces organismes sont appelés à fonctionner.

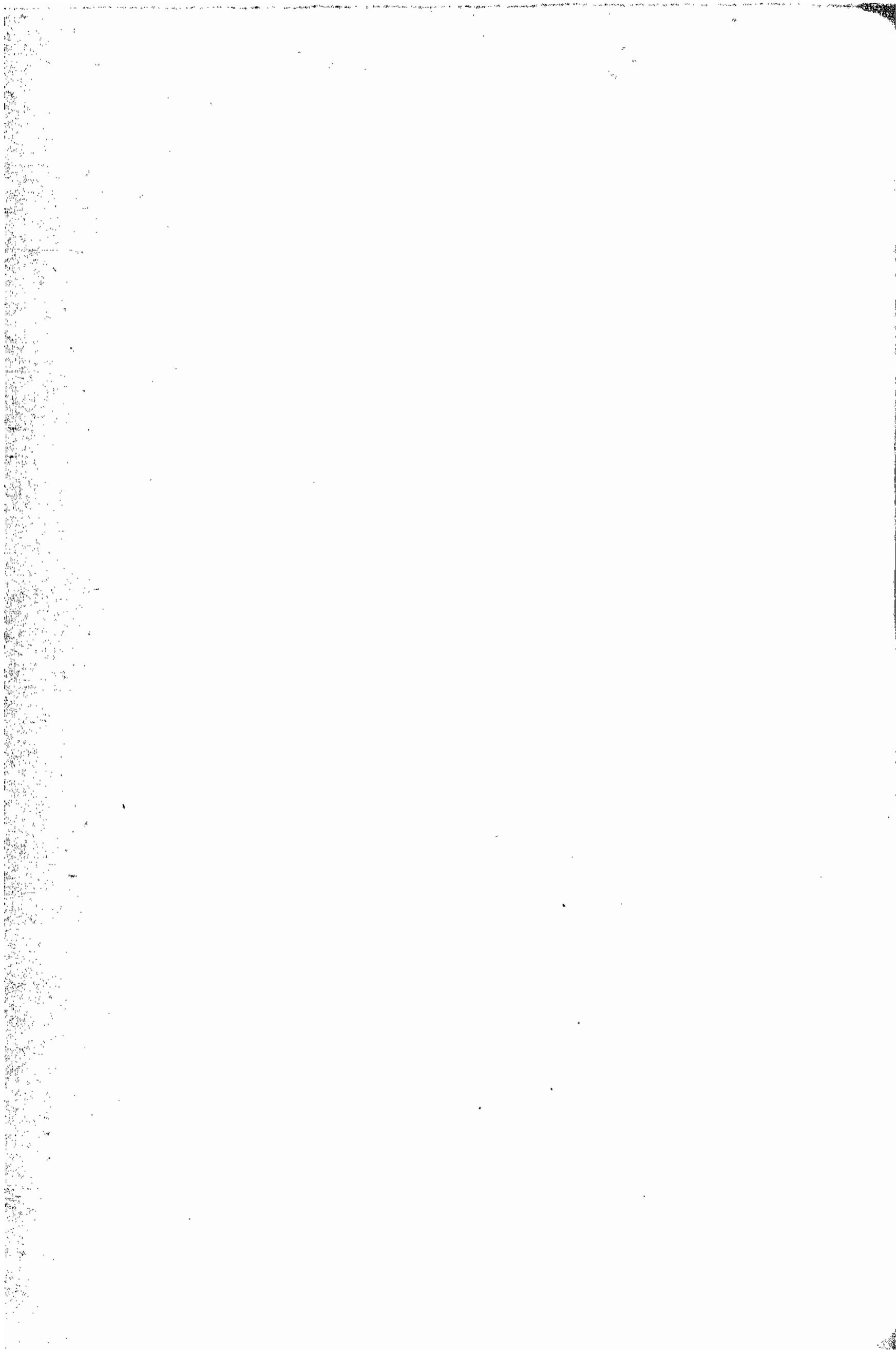
III. En raffermissant au sein du peuple juif le sentiment de la dignité personnelle et la conscience nationale.

IV. En faisant les démarches préparatoires nécessaires afin d'obtenir des gouvernements leur consentement à la réalisation du sionisme. (XI) *

* Les renvois en chiffres romains répondent à la bibliographie qui se trouve à la fin du volume.

PREMIERE PARTIE

Situation du Peuple Juif



PREMIERE PARTIE

SITUATION DU PEUPLE JUIF

CHAPITRE I

L'émancipation et l'assimilation

I

MA VIE

Je suis né à Pesth — Bude et Pesth n'étaient pas encore alors réunies en une seule ville — le 19 juillet 1849, en ces jours troublés où la Liberté vaincue se débattait en Hongrie dans les spasmes de l'agonie.

Trois mois avant ma naissance, mes parents durent quitter leur maison de Pesth pour se réfugier dans une sorte de cabane de paysans. Ils fuyaient les bombes dont la forteresse d'Ofen écrasait la ville de Pesth. Ils passèrent, sans abri, dans un bois voisin, deux nuits pleines de

terreur. Ma mère faillit accoucher de façon prématurée.

Ainsi, il s'en fallut de peu que je devinsse la victime des événements politiques. Cependant le destin en décida autrement et ne voulut pas m'épargner les épreuves et les responsabilités de l'existence.

Ma mère, que je perdis le 2 janvier 1900, dans sa quatre-vingt-huitième année, et qui repose à Paris au cimetière Montparnasse, s'appelait Nelkin de son nom de jeune fille et était issue d'une famille de Riga. Mon père, Moré morénou (6) harav rabbi Gabriel ben Oser ben Simcha ben Mosche ben Josse Sudfeld — je porte légalement le nom de Nordau depuis le 11 avril 1874 — naquit à Krotoschin dans le grand-duché de Posen et mourut en 1872 à Budapesth.

Il était rabbin, ayant reçu son diplôme des mains des grands rabbins « Chawath-Daath » (7) et Rabbi Akiba Eger. Mais il n'exerça jamais le rabbinat. Il préféra, pour subvenir à ses besoins,

(6) Moré morénou, en hébreu, maître, Notre Maître, titre donné aux rabbins munis de tous leurs grades. C'est une sorte d'ordination instaurée en Allemagne, vers la fin du XIV^e siècle, pour obvier à certains abus auxquels donnait lieu l'absence de réglementation dans les études rabbiniques. (voir M. GUEDEMAN *Geschichte des Erziehungswesens und der Kultur der Juden in Frankreich und Deutschland*. Wien. 1880. p. p. 241-242).

(7) Chavath Daath. Titre d'un ouvrage paru en 1799 et dû à la plume du rabbin Jacob, président du tribunal rabbinique de la ville de Lissa. C'est une touchante coutume, dans les milieux lettrés juifs, que de désigner ainsi par le nom de leur chef-d'œuvre les auteurs d'ouvrages rabbiniques.

s'adonner à l'enseignement. C'est ainsi qu'il devint précepteur dans la maison du rabbin de Prague, R. Rappaport, puis dans celle du rabbin de Presbourg, Rabbi Mosché Sofer, d'où il passa dans celle de la famille Fischhof, à Alt-Ofen.

Le Dr Adof Fischhof, l'homme politique autrichien connu, fut son élève pendant six ans.

Mon père était d'une piété sévère et ses écrits, prose et vers, en hébreu, attestent l'étendue de ses connaissances bibliques et talmudiques. Il me donna lui-même les premières leçons d'hébreu; je n'avais pas neuf ans qu'il achevait avec moi l'étude du Pentateuque.

On m'appelait, à la maison, Simcha; le prénom Max ne m'était donné qu'en présence des étrangers. Mon père était un « maskil » (8) typique, encore tout saturé du « Choulhan-Aroukh » (9) mais déjà avec un certain vernis de modernisme et plein d'enthousiasme pour la fameuse « mission du Judaïsme » qui, au début du dix-neuvième siècle, commençait à prendre dans la cons-

(8) Maskil, littéralement en hébreu « celui qui aspire à la connaissance », l'intellectuel, l'humaniste juif, par opposition au Juif orthodoxe. Voir sur le mouvement maskilite, N. SLOUSCHZ, *La Renaissance de la littérature hébraïque*, Paris Bellais, 1903 et M. PINÈS, *Histoire de la littérature judéo-allemande*. Paris Jouve 1911.

(9) Choulhan Aroukh (« La table préparée »), codification du Talmud due à Joseph Karo (XVI^e siècle) Le Choulhan Aroukh « revu par Isserlès, imprimé pour la première fois en 1571, a été jusqu'au début du XIX^e siècle, le véritable code civil et religieux de la dispersion juive. » (Ed. FLEG. *Anthologie juive* Paris Crès 1923. t. II. p. 404.)

science populaire, la place désertée par l'esprit traditionnel. Le résultat fut que ses élèves, malgré l'enseignement de la langue hébraïque qu'il leur dispensa, restèrent étrangers au sentiment national juif. Plusieurs des Fischhof se signalèrent comme des assimilateurs convaincus; d'autres se convertirent. Moi-même je passai par une phase d'assimilation dont je ne me suis arraché qu'à grand-peine et au prix de douloureux efforts intellectuels.

A Pesth, j'allai d'abord à l'école primaire juive, ensuite au lycée catholique, puis, à partir de la classe de cinquième, au lycée calviniste où je passai mon baccalauréat.

Plusieurs de mes professeurs dans les deux lycées étaient des Juifs convertis. Je me rappelle encore quel dégoût ces renégats m'inspiraient par leur outrecuidance, leur chauvinisme hongrois, et leur antisémitisme. Dans l'intervalle de mes heures de classe, au lycée, je recevais les leçons de Talmud d'un savant d'une modestie touchante, M. Freudenberg, tandis que M. Mannheimer nous administrait un enseignement religieux « israélite » à tendance foncièrement assimilatrice et qui se réduisait à nous faire apprendre par cœur le « catéchisme de la religion mosaïque » approuvé par le consistoire grand-ducal de Bade. La leçon de religion était pour mes camarades et moi une heure de malaise et de dérision; elle donnait occasion à toutes sortes de railleries et de quolibets et cependant nous respections et es-

timions à sa juste valeur la personne de M. Mannheim.

Inscrit à l'Université pour y faire mes études de médecine, je dus en même temps gagner ma vie et celle des miens. J'y parvins en collaborant à de petites feuilles locales, et déjà, à partir de ma dix-huitième année au « Pester Lloyd ». Au printemps de l'année 1873, je quittai Budapesth.

Pendant de longues années, j'ai vécu à Paris, mon lieu de résidence actuel, sans aucun contact avec le Judaïsme. Le seul lien qui m'attachait encore à mes proches était, à part ma mère, très pieuse, le « ichout », la noblesse de ma famille, dont j'étais et dont, je l'avoue, je continue à être très fier.

Seul le développement brusque de l'antisémitisme éveilla en moi la conscience de mes obligations envers mon peuple. L'initiative en revient à mon cher ami Herzl avec lequel j'avais noué à Paris des liens très étroits. Ce fut lui qui, par son exemple, me dicta la conduite à tenir désormais à l'égard de mes frères en Israël.

J'espère de toute mon âme que le sionisme apportera la rédemption au peuple juif. Pour moi, il a déjà procuré à mon existence un but et un aliment dont je n'avais pas conscience auparavant. Par ces temps de veulerie et d'anarchie morale, c'est un bien assez précieux pour récompenser de tous les efforts que l'on accomplit et consoler de toutes les bassesses commises par des adversaires sans scrupules. (LV)

II

LA TRAGÉDIE DES ILOTES.

Permettez-moi de vous raconter un souvenir de ma prime jeunesse.

Du jour où j'appris à connaître l'histoire des Grecs, les Ilores de Lacédémonie m'attirèrent étrangement. Nous ne savons pas grand'chose de ce peuple obscur, malheureux; rien de certain sur ses origines, rien du tout de sa vie intellectuelle et sentimentale. Nos rares renseignements sur les Ilores proviennent de leurs oppresseurs et contempteurs, les Spartiates. Quant à eux ils sont muets. De leur vivant, il leur était interdit de s'exprimer dans les formes altières du langage historique, par l'airain et le marbre des monuments, dans les vers éternellement sonores du poète. Lorsque les Ilores s'évanouirent, on les enfouit dans la fosse commune des anonymes de l'histoire. Et pourtant... croyez-vous qu'ils n'ont pas eu, eux aussi, comme toute créature souffrante, leurs gémissements et leurs cris, leurs légendes et leurs contes consolateurs où les maîtres, c'étaient eux, et les Spartiates leurs serviteurs; des proverbes et des fables où ils se vengeaient de leurs bourreaux par des sarcasmes pour les douleurs subies; des mélodies où leur désespoir se soulageait en des sanglots ? Toute-

fois ces tressaillements de l'âme populaire ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Peut-être ne s'épanchèrent-ils qu'en cachette, dans des caves ou des arrière-cours, aux heures crépusculaires, à l'abri de tout espion spartiate. Les Ilotes sont des accusés dont on juge le procès par défaut. Ils ne peuvent donc se défendre. Peut-être est-ce cela qui me les rendait sympathiques. Que j'aurais donc voulu être l'avocat d'office de ces accusés sans défenseur ! Je ne songeais pas à établir une similitude entre leur sort et celui de ma propre race ; du moins je n'y pensais pas consciemment. Mes années de collège tombent entre 1860 et 1868. Il n'existait pas alors d'antisémitisme avéré ; au contraire, partout se préparait l'émancipation des Juifs et jamais il ne me serait venu à l'esprit de me prendre pour un Ilote et de considérer mon sort comme une destinée d'Ilote.

D'autres collégiens rêvent de tragédies romaines. Pour moi, le premier éveil de mes impulsions littéraires, fut le rêve d'une tragédie ilote. Je me transportais, d'imagination, dans la condition de ces infortunés jusqu'à en oublier la vie réelle. J'avais pris en grippe ces *mothaques*, fils arrogants de mères ilotes et de pères lacédémoniens, qui ne voulaient rien savoir de leur ascendance maternelle ; j'éprouvais un mépris intense pour les *néodamodes*, ces Ilotes assimilés aux Spartiates, imbus de leur supériorité sur leurs frères de race, à qui ils avaient tourné le dos ; ce furent des larmes de rage impuissante

que je versai sur la *cryptée*, l'annuelle chasse aux Ilotes, mêlée d'un peu de destruction, de tortures et de meurtres, instituée par l'Etat pour remémorer sans cesse aux Spartiates et aux Ilotes la nature de leurs rapports réciproques; je mourais de honte en pensant à l'ignominie de l'ivresse bestiale où l'on plongeait ces malheureux pour inculquer aux Spartiates, par leur exemple, le dégoût de l'ébriété. Mais en vivant ces divers états d'âme, je tombai un jour sur une idée tellement sinistre que j'en fus moi-même effrayé.

Qui sait — me dis-je — peut-être y eut-il des Ilotes finalement et parfaitement accommodés de leur sort, qui y découvraient même des joies; de ces Ilotes aimant le vin, considérant et accueillant les occasions de ribotte gratuite, telle une bonne aubaine. Lorsque la grande représentation pédagogique était organisée où les Ilotes étaient ravalés au niveau de bêtes immondes, afin que leur abjection apportât aux jeunes Lacédémoniens la conscience de leur propre noblesse, peut-être se bousculaient-ils pour être élus comme sujets de la leçon de choses. Ils lampaient peut-être avec volupté et en faisant claquer la langue, ce vin qu'on leur versait, ils tendaient leur coupe en ricanant pour la faire remplir à nouveau. Leur dernière pensée, avant que la saoulerie n'éteignit leur esprit, était peut-être celle-ci : « Idiots de Spartiates que vous êtes ! N'est-ce pas moi qui bois le bon vin « à l'œil » et je m'en régale ». Cette faculté d'accueil-

lir le pire déshonneur comme un avantage personnel, de découvrir un côté agréable à la suprême abjection, me parut le plus effroyable abîme de la tragédie des Ilotes.

Je ne l'ai jamais écrite, cette tragédie. Je grandis; d'autres projets reléguèrent au loin ce premier dessein jusqu'à le réduire en un pâle souvenir de rêve d'adolescent. Je pris part aux luttes intellectuelles de mon temps, sans beaucoup penser à mes origines, conscient de ma dignité humaine, fier de la culture nationale allemande dont j'étais pénétré, saturé.

Voilà qu'un jour, les cris de guerre de l'antisémitisme pénétrèrent jusqu'en mon cabinet de travail. Des injures infâmes contre les Juifs me frappèrent l'oreille. Je sursautai. Je me précipitai au dehors, comptant sûrement trouver ma race ainsi vilipendée réunie en armes à ses points de rassemblement, prête et décidée à des exploits d'hommes mortellement outragés. Mais combien différent était le spectacle qui s'offrait à moi ! Quelques lutteurs isolés se défendaient avec une belle témérité. Mais la foule se faufilait le long des murs, se recroquevillait, avait dans les regards des craintes et des supplications. Alors, tout d'un coup, toute la tragédie ilote de mes années de collège surgit à mes yeux en une réalité saisissante. Je voyais la *cryptée*, la chasse aux Juifs d'un bout de l'Europe à l'autre; je voyais les *mothagues*, les demi-sangs juifs voulant poser pour des pur-sangs aryens; je voyais les *néodamodes*, parvenus de l'assimilation,

poussant celle-ci jusqu'à l'antisémitisme le plus venimeux, le plus ignoble; et je voyais même — ô honte impossible à supporter ! — les Ilotes juifs qui clignent malicieusement des yeux et sourient lorsqu'on les pousse à coups de fouet à la beuverie édifiante. Parfaitement ! j'ai eu le spectacle de Juifs qui tapent sur leurs poches en disant : « Les Aryens s'imaginent nous être supérieurs et nous refusent la dignité humaine. Que nous en chaut ? Ne sommes-nous pas plus intelligents qu'eux, nous qui gagnons de l'argent au milieu d'eux ? » L'ignominie au gagne-petit, l'avilissement d'où l'on peut encore lancer des affaires et devenir millionnaire, leur paraît un sort acceptable et même une plaisanterie cachée du destin.

Je n'aurais jamais pu me résigner à être le compain de ces Ilotes occupés à se faire des rentes. Heureusement que le sionisme se levait alors à mon horizon et me cachait leur aspect. Grâce à mon cher ami notre chef Herzl, en la personne de qui l'idée sioniste m'abordait tout incarnée, je fis la connaissance avec un autre Judaïsme, d'où je puisai la réconciliation avec moi-même et avec ma race.

Et ce soir, que vois-je autour de moi ? une élite qui me fait oublier complètement, définitivement, ma tragédie des Ilotes.

Non, non ! mes chers camarades, vous n'êtes pas des Ilotes. Ce sont des Spartiates que je vois ici. « Avec le bouclier au dessus ! » Le voilà bien le cri des Juifs d'aujourd'hui, comme il était le cri des Spartiates. En nous, vit l'altière convic-

tion que c'est un grand honneur d'être Juif, puisque cela implique de grands devoirs et que la mesure de la valeur morale de l'homme est fournie par la grandeur du devoir qu'il assume... Ce sont les destinées du peuple juif au xx^e siècle que je vois matériellement devant moi. Je les vois dans l'émotion de vos jeunes visages, dans vos yeux brillant d'enthousiasme. Elles sont consolantes ces destinées et ce siècle nouveau s'annonce glorieux. Vous me survivrez de toute la durée d'une génération. Mais cette période, je la vis maintenant d'avance au-delà de ma vie physique, et les jours que je vis ainsi en esprit sont autrement beaux que ceux qui sont mesurés à la matérialité de ma chair. Je lève mon verre à la jeunesse juive, à l'avenir juif. *Vivat ! Crescat ! Floréat !* (II)

III

L'ÉMANCIPATION DES JUIFS.

...Je dois prononcer le mot douloureux : les peuples qui émancipèrent les Juifs se sont fait illusion sur leurs propres sentiments. Pour produire son effet l'émancipation aurait dû s'accomplir dans les cœurs avant que de se traduire dans la loi ! Mais tel ne fut pas le cas. L'histoire de l'émancipation des Juifs constitue l'un des chapitres les plus curieux de l'histoire de la pensée

européenne. L'émancipation des Juifs n'est pas la conséquence de ce fait que les non-Juifs prirent conscience qu'ils s'étaient conduits durement envers une race étrangère, qu'ils avaient commis vis-à-vis d'elle des atrocités et qu'il était temps de réparer cette injustice millénaire; elle est seulement la conséquence de la manière de penser en ligne droite, géométrique du rationalisme français du XVIII^e siècle. Ce rationalisme édifie sur la logique abstraite, sans tenir compte du sentiment vivant, des maximes ayant la précision d'un axiome mathématique et prétend introduire ces créations de la raison pure dans le commerce du monde réel. « Que périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » selon la fameuse exclamation qui montre bien comment la méthode rationaliste trouve son application en politique. L'émancipation des Juifs constitue une autre application, tout aussi automatique de cette méthode. La philosophie de Rousseau et des Encyclopédistes avait conduit à la déclaration des droits de l'homme. De la Déclaration des droits de l'homme la logique inflexible des hommes de la Grande Révolution déduisit l'émancipation des Juifs. Ils posèrent une équation absolument conforme aux règles du raisonnement : Chaque homme possède des droits naturels; or les Juifs sont des hommes, donc les Juifs possèdent ces droits. Ainsi fut proclamée en France l'isonomie des Juifs, non parce que l'on nourrissait à leur égard des sentiments fraternels, mais parce que la logique l'exigeait. Le sentiment populaire, se

rebella, il est vrai, contre cette conclusion, mais la philosophie de la Révolution eut soin de mettre les principes au dessus des sentiments. Que l'on me permette cette expression qui n'implique de ma part aucune ingratitude : les hommes de 92 nous émancipèrent par chevalerie de principe.

Les autres Etats de l'Europe occidentale suivirent l'exemple de la France, de nouveau, non pas sous l'impulsion du sentiment, mais parce que les peuples civilisés éprouvèrent une sorte de besoin moral de s'approprier les conquêtes de la Grande Révolution. De même que la France de la Révolution donna au monde le système métrique et l'unification des poids et mesures, elle créa aussi une sorte de mètre spirituel que les autres pays, de gré ou de force, adoptèrent afin de pouvoir mesurer leur étiage moral. Un pays qui émettait la prétention de se hisser au sommet de la civilisation devait nécessairement posséder certaines institutions, créées, adoptées par la Grande Révolution ou développées par elle, par exemple la représentation populaire, la liberté de la presse, le jury, la séparation des pouvoirs etc. Eh bien, l'émancipation des Juifs fut une des pièces indispensables à l'aménagement d'un Etat hautement civilisé, tout comme le salon d'un particulier qui se respecte ne doit manquer de piano quand même aucun membre de la famille ne saurait jouer de cet instrument. Les Juifs de l'Europe occidentale furent émancipés non par suite d'un besoin intérieur mais

par esprit d'imitation, sous l'influence d'une mode politique non parce que les peuples voulurent spontanément tendre aux Juifs une main fraternelle, mais parce que les classes dirigeantes de ces peuples s'étaient ralliées à un certain idéal européen qui exigeait que cette émancipation fût inscrite dans le code... (« Discours au premier Congrès sioniste. » (10)

IV

RÉFORME ET MISSION

...Par la porte de la législation de la Révolution française, le Juif entrait dans la communauté européenne. Il devenait citoyen de son pays de naissance : pour la première fois il obtenait une place au soleil, un sol certain sous ses pieds. Il cessait d'être un être errant, un vagabond sans feu ni lieu, ou tout au plus un locataire à bail avec clause résolutoire. Il en concevait une joie délirante, il était ravi de se trouver ainsi greffé à un peuple, à un organisme national, et il jugeait que c'était un changement merveilleux pour lui que d'être ainsi radicalement séparé de sa racine qui plongeait dans les profondeurs des siècles, et de vivre désormais, bran-

(10) *Zionistische Schriften*, 2^e édition Berlin Jüdischer Verlag 1923. pp. 45-46. Nous désignerons désormais ce livre sous les initiales Z. S.

che nouvellement ajoutée, sur le tronc d'une autre nation.

Les intellectuels ne voulaient pas s'avouer ce changement. Ils avaient le sentiment sincère d'être devenus complètement Français, de n'avoir plus aucun idéal qui ne coïncidât avec les destinées politiques de l'Etat français. Et pourtant ils continuaient à prier dans les synagogues pour la venue du Messie, de ce Messie, dont l'avènement aurait signifié le retour en Palestine où nécessairement ils auraient cessé d'être Français, ou bien où ils seraient devenus tout au plus des Français coloniaux.

Quant à la masse du peuple, qui chez nous comme partout ailleurs est de pensée lente et obscure, elle continuait de vivre trop heureuse de se sentir enfin enracinée après quinze siècles d'une vie errante où son existence a ressemblé à un voyage sur un vaisseau fantôme ballotté par toutes les tempêtes. Toute à la joie du moment, peu soucieuse de logique, elle n'en continuait pas moins à fêter les fêtes rituelles du Judaïsme, qui toutes ont une signification purement historique et nationale, qui toutes rappellent des moments de la vie palestinienne; et elle continuait à prier dans une langue qui n'était pas le français pour la venue du Messie.

Il faut dire que cela ne pouvait pas gêner beaucoup les Juifs : Le peuple célébrait les fêtes beaucoup plus pour les repas exceptionnels que pour des méditations sur leur signification; quant à la synagogue, elle était fréquentée de

moins en moins, et lorsqu'il priait, la contradiction entre la prière et sa nouvelle condition ne pouvait guère frapper le Juif émancipé car il était de plus en plus dans une heureuse ignorance de la langue hébraïque dans laquelle sont rédigées les prières.

Mais une minorité de Juifs très cultivés ne pouvait passer avec tant de facilité et de frivolité sur cette angoissante difficulté morale. Des Juifs de haute instruction et de sensibilité morale affinée tenaient à l'unité de leur pensée et de leur vie, à la sincérité vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres, à une philosophie qui satisfît et leur cœur et leur raison, et qui leur évitât des conflits douloureux d'idéaux. Ceux-là cherchaient des solutions de la grosse difficulté dont l'importance éthique leur apparaissait pleine et entière.

Les plus frivoles, les plus vulgaires trouvaient la solution la plus commode : ils se faisaient baptiser ; en renonçant au Messie, ils renonçaient en même temps au Judaïsme, en devenant des citoyens de leur pays, ils adoptaient en même temps la religion de la majorité. Des dizaines, peut-être des centaines de milliers de Juifs et parmi eux quelques uns des esprits les plus éminents de notre peuple, ont suivi dans le courant du XIX^e siècle, dans les pays d'émancipation, ce chemin que n'ont pas voulu prendre leurs ancêtres, que leurs ancêtres ont évité au prix d'un martyre constamment renouvelé sur les bûchers de tous les pays.

D'autres répudiaient le baptême comme une nouvelle insincérité vis-à-vis d'eux-mêmes et de leur entourage chrétien, car ils n'avaient pas la foi qui seule aurait pu justifier devant leur conscience une conversion. Mais ils tombaient dans un indifférentisme où les scrupules métaphysiques n'avaient plus accès. Evidemment ceux-là aussi étaient perdus pour le Judaïsme, même lorsqu'ils ne se déclaraient pas sans confession. Ils étaient beaucoup plus nombreux que les baptisés, si nombreux que des ironistes ont pu dire avec quelque apparence de raison : « Le Judaïsme de nos jours est une communauté religieuse composée d'athées. » Leur espoir était que la libre pensée deviendrait tellement générale dans un temps très rapproché qu'ils se confondraient dans la grande masse des libres-penseurs et qu'on ne leur demanderait plus de quel coin de l'horizon confessionnel ils venaient.

Un autre groupe ne voulait ni du baptême ni de l'indifférentisme, mais pratiquait un opportunisme qui n'était ni très héroïque, ni très beau. Pour mettre fin à l'antinomie existant entre leur renonciation à l'idée du Messie et leur Judaïsme ils réformaient le Judaïsme en lui faisant revêtir à la place de son vénérable costume oriental un complet à la dernière mode du High Life Tailor ou de la Belle Jardinière; ils transformaient la synagogue en une église sans croix, et l'appelaient « temple » ; ils expulsaient de leurs livres de prières toute allusion à Jérusalem, à l'aspiration vers la réunion nouvelle des dispersés sur la ter-

re des ancêtres, et au Messie. Ils allaient plus loin : ils chassaient l'hébreu du livre de prières et remplaçaient cette langue par la langue du pays. Pour les fêtes, s'ils ne les supprimaient pas, ils les dépouillaient de leur clair sens historique, et les subtilisaient en un symbolisme aussi fade qu'incompréhensible. Théoriquement le Judaïsme réformé est l'effort vers l'adaptation intégrale et définitive du Juif à sa nouvelle situation politico-légale dans sa patrie; pratiquement c'est la préparation sans bruit à la conversion finale au Christianisme.

A côté des Juifs baptisés, des Juifs indifférents et des Juifs réformés, il y a encore un quatrième courant; celui-là est représenté par les rabbins qui ont inventé la fameuse « mission » du Judaïsme. Quand je dis « inventé » c'est trop dire, car en réalité, ils n'ont rien inventé du tout. Cette idée de la mission juive, c'est tout simplement l'adoption pure et simple de la doctrine enseignée par l'Eglise, mais avec une tentative audacieuse de transmutation des valeurs. En effet, qu'est-ce que l'Eglise a toujours enseigné ? Voici sa doctrine. « Le peuple juif est condamné à la dispersion; il doit vivre humilié dans tous les pays du monde pour être en tous lieux le témoin vivant des vérités de l'Évangile et des prophéties. Cette peine ne sera expiée qu'à la fin des siècles, lorsque le Christ reviendra sur la terre comme Paraclet, lorsque les derniers récalcitrants seront convertis à sa doctrine, et lorsqu'il n'y aura qu'un berger et qu'un troupeau. »

Et qu'est-ce qu'enseignent les rabbins de la mission juive ? : « Le peuple juif est désigné, parmi tous les autres peuples, à vivre dans la dispersion, à vivre dans l'humilité, afin d'être en tous lieux les témoins vivants de la vérité de la Bible et des prophéties; et cette dispersion ne prendra fin, cette mission ne sera achevée que lorsque les derniers récalcitrants seront convertis à la foi en un Dieu unique et en la fraternité universelle, et qu'il n'y aura qu'un berger et qu'un troupeau. »

Vous voyez que c'est exactement la même chose, sauf que les mots impliquant un jugement de valeur sont changés. Là où l'Eglise dit « le peuple juif est condamné », le rabbin à mission dit : « le peuple juif est désigné ». Là où l'Eglise dit : « Cette peine sera expiée », le rabbin à mission dit : « Cette mission sera achevée ». Mais dans le fond il n'y a aucune différence.

Une plaisante légende orientale raconte qu'un shah de Perse, en s'éveillant un matin, était de très mauvaise humeur : il fit appeler son interprète des songes et lui dit : « J'ai fait un mauvais rêve; j'ai rêvé que je voyais tomber toutes mes dents. Qu'est-ce que cela signifie ? » L'onécropole, tremblant de peur, répondit : « Seigneur, j'ai une très mauvaise nouvelle à t'apprendre : le rêve implique que tu auras le malheur de voir mourir tous tes parents. » « Enmenez-le, et donnez-lui 50 coups de bâton sur la plante des pieds ! Appelez-moi, au lieu de

cet âne, mon autre interprète des songes ! » Aussitôt dit, aussitôt fait : le second interprète des songes arrive : le shah lui expose son rêve et lui en demande l'explication. L'autre, rusé compère, lève les deux bras au ciel, et d'un ton joyeux s'écrie : « Rêve admirable, rêve merveilleux ! Il t'annonce mon Seigneur, que tu auras le bonheur rarement donné aux humains de survivre à tous tes parents » « Voilà comme il faut parler, dit le shah, donnez lui 30 tomans d'or ! »

C'est le système des rabbins inventeurs de la mission juive : on prend exactement les arguments de l'ennemi séculaire et irréconciliable du peuple juif, on change non pas une idée mais simplement le ton et avec cela on cherche à enlever au peuple juif jusqu'au dernier espoir d'une continuation de ses destinées historiques.

Le messianisme n'est pas le noyau métaphysique du Judaïsme, mais c'en est certainement le noyau historique. En vidant le Judaïsme de ce contenu, il reste une enveloppe flasque que, selon votre conception du monde, selon votre philosophie, votre tempérament, vous pouvez remplir soit d'un vague déisme sans dogme, soit d'un spiritualisme quelque peu compliqué de mysticisme, mais ce n'est plus le Judaïsme.

Ainsi donc on renonçait à cette idée centrale qui avait maintenu le Judaïsme pendant des siècles de misère, on renonçait à tout idéal futur, à tout espoir de réunion après la dispersion. Mais en échange de ce sacrifice on espérait au

moins obtenir que la société chrétienne abandonnerait définitivement tous ses vieux préjugés contre les Juifs et les recevrait sans arrière-pensée, sans réserve, comme de vrais compatriotes, comme de vrais frères. Eh bien ! pendant quelques années cet idéal a semblé réalisé : il y a eu une très courte époque alcyonnienne qu'on peut placer entre 1860-1875, et où il n'existait pas de problème juif dans les pays de l'Occident. Si tout de même ça et là le vieux levain de haine de Juif se faisait sentir, cela faisait aux Juifs mêmes un effet presque humoristique; cela leur apparaissait comme une survivance d'une vieille superstition médiévale, rappelant la croyance aux sorcières, dont on ne se formalisait pas, mais dont on haussait les épaules, avec pitié et avec mépris... (XXV)

V

LE JEUNE JUIF

...Remontons seulement de quatre ou cinq générations le cours de l'histoire, plaçons-nous en France vers l'époque du commencement du règne de Louis XVI, il y a un peu plus de 120 ans. C'est à peu près le moment où vivaient vos bis ou trisaïeux. Lorsque ces bis ou trisaïeux s'éveillèrent à la vie, lorsqu'ils jetèrent au seuil de l'existence un regard en avant, sous

quel aspect aperçurent-ils la vie et le monde et quelles furent leurs perspectives ? Comment durent-ils envisager leur sort probable et la façon dont s'accomplirait leur destinée ?

Le jeune Juif qui vivait vers 1780 et se trouvait placé devant le choix d'une carrière, devant un chemin à prendre, devant des projets à formuler n'avait pas beaucoup à hésiter, ni beaucoup à choisir. Il savait qu'il n'avait qu'à suivre la carrière de ses parents, car de père en fils depuis des temps immémoriaux le Juif n'avait qu'un seul terrain où il pouvait s'employer et où il pouvait glaner quelques fruits de la vie. C'était le commerce. Quand il était riche, il entreprenait le grand négoce; quand il vivait dans des conditions médiocres, il était petit marchand, voire colporteur. Le premier avait pignon sur rue, un magasin sinon beau, presque toujours obscur, mais spacieux et rempli de marchandises, souvent de provenance lointaine; l'autre portait son baluchon sur ses pauvres épaules, partait de chez-lui le dimanche matin, faisait le tour des villages et des hameaux et revenait le vendredi soir, avec un gain toujours maigre, quelquefois misérable, pour vivre 36 heures d'une vie intime qui devait le dédommager des avanies et des peines qui l'attendaient dans ses migrations de trafiquant.

Telle était la vie du Juif à ce moment, telle était aussi la vie que devait se promettre le jeune Juif. Les carrières supérieures, officielles n'existaient pas pour lui. Les carrières libérales

mêmes lui étaient fermées et sauf à des rares exceptions, il ne pouvait prétendre à une fonction pour laquelle le mandat émanait de la collectivité. La vie politique d'ailleurs n'existait pour personne à cette époque, à plus forte raison pour les Juifs.

Des ghettos, il n'y en avait plus dans vos pays, ni dans le mien, c'est-à-dire dans les pays civilisés de l'Europe centrale et occidentale, mais s'il n'y avait plus d'endroits assignés au Juif comme lieu d'habitation obligatoire et exclusif, il existait pourtant ce que j'appellerai le ghetto négatif, c'est-à-dire des endroits où le Juif n'avait pas le droit de vivre, ce qui revient au même moralement et presque matériellement.

En France il y avait trois groupes de communautés juives, trois tronçons du corps ethnique : Les Juifs d'Alsace, les Juifs du Comtat-Venais-sin qui, à cette époque d'ailleurs, n'était pas encore français et les Juifs hispano-portugais qui formaient une colonie à Bordeaux, à Bayonne et dans quelques autres villes du Midi.

Les Juifs du Comtat-Venais-sin vivaient sous la loi papale, une loi humiliante quoique à peu près supportable au point de vue matériel. Les Juifs de Bordeaux et du Midi avaient des privilèges et des libertés qui les assimilaient aux autres Français, mais ils étaient en petit nombre.

Le gros de la famille juive était en Alsace et en Lorraine qui, celle-ci depuis une génération, celle-là depuis un siècle faisaient partie de la patrie française. Ces Juifs connaissaient toutes

les restrictions qui dataient du temps où ces pays avaient fait partie du Saint-Empire romain. Des impôts spéciaux, humiliants, les assimilaient au bétail et aux choses. Il leur était défendu de passer la nuit dans certaines villes comme Strasbourg et par conséquent ils ne pouvaient pas habiter ces villes. Ils supportaient des péages doubles pour les ponts et chaussées, enfin mille petites vexations leur rappelaient qu'ils étaient considérés comme des étrangers malfaisants, haïs et méprisés, et dont la présence était tolérée avec impatience.

Tout cela pourtant ne gênait pas le jeune Juif dans ses sentiments intimes, car il avait pour appui sa propre communauté et il lui suffisait de savoir qu'il faisait partie d'un peuple vivant, il est vrai, au milieu d'autres peuples, mais aussi glorieux qu'eux, plus glorieux qu'eux, quoique pour un temps malheureux de par la colère de Dieu. L'important pour lui, c'était la solidarité avec ceux de sa race et de sa foi et il ne voyait dans la vie ni d'autre attache qu'avec son peuple, ni d'autres possibilités d'un élargissement, d'un approfondissement de son existence, que par suite d'un rôle éminent qu'il pouvait espérer jouer dans la communauté juive. Il ne recherchait pas beaucoup le contact des non-Juifs, sauf pour son commerce, sachant qu'il n'avait rien de bon, ni de réconfortant à attendre de ce côté. Il ne croyait pas devoir beaucoup d'affection ni de reconnaissance à ceux de qui il tirait sa vie matérielle, car il avait la conscien-

ce qu'il leur donnait autant qu'il en recevait. Il se savait une fonction économique et sociale plus ou moins appréciée par ceux qui en tiraient bénéfice et il considérait cette fonction comme assez importante pour lui laisser un sentiment de valeur et dignité personnelles même vis-à-vis de ceux qui avaient la prétention de le mépriser.

A cette époque le Juif avait donc son chemin tout tracé devant lui, et en fait de châteaux en Espagne et de rêves ambitieux il ne pouvait faire que celui de la sécurité de sa personne et de ses biens. Il n'avait que le désir de n'être pas frappé par une de ces mesures arbitraires des autorités qui, à des intervalles douloureusement rapprochés, forçaient des familles à peine installées dans un endroit à se remettre en marche et qui transformaient des gens qui se croyaient sous un abri permanent et bien enracinés en vagabonds errants d'un lieu qui les repoussait à un autre qui ne les accueillait pas. S'il pouvait espérer n'être pas atteint par un de ces coups aussi impossibles à prévoir qu'à détourner, s'il pouvait être sûr de n'être pas la victime de quelque-une de ces échauffourées qui accompagnaient presque régulièrement une disette, une guerre, un trouble quelconque dans la population, il se considérait comme bien partagé et ne demandait pas autre chose. Quant à la vie qui s'ouvrait devant lui, il la connaissait.

Au point de vue intellectuel le Juif français, le Juif alsacien d'il y a quatre générations avait

déjà atteint un assez haut degré de culture générale. Il possédait d'abord sa culture propre car les études bibliques et talmudiques fleurissaient, l'Alsace produisait de grands savants comme Sinzheim dont le nom est resté glorieux dans les annales du peuple juif. Même dans de petits villages perdus, il y avait des lettrés juifs, des talmudistes de premier ordre, des rabbins vénérables dont la renommée et l'autorité rayonnaient au loin et qu'on venait consulter de l'Allemagne du Sud et jusque du Hanovre. Car la vie intellectuelle juive était encore intense à cette époque dans l'Europe occidentale. Beaucoup d'entre eux, en outre, avaient déjà été touchés par le grand courant de la pensée du siècle pour savoir qu'il se préparait quelque chose de nouveau et pour pouvoir suivre de leurs vœux, de leurs aspirations nouvelles la marche pénétrante des lumières qu'à la suite du mouvement encyclopédiste le monde recevait de la France.

Au point de vue moral, le Juif était encore pieux et la religion se mêlait à tous les actes de sa vie. Presque chaque mouvement donnait lieu à quelque bénédiction. Le Juif d'alors vivait en Dieu et avec Dieu, soit consciemment soit inconsciemment. Chacun d'eux était véritablement membre de ce peuple qui est défini dans les Ecritures comme un peuple de prêtres. En même temps sa religion avait pour lui un goût de terroir tout à fait national et il ne connaissait pas encore la distinction existant entre le côté national et le côté religieux du Judaïsme. Ces

deux points de vue s'identifiaient, ils se pénétraient l'un l'autre. Le jeune Juif voyait célébrer dans sa famille les fêtes avec autant de zèle que de pieuse émotion. Il demandait à son père ce que signifiait la fête de Pessah et celui-ci ne lui développait pas je ne sais quel vague symbolisme religieux, mais lui disait seulement que c'était le souvenir de la délivrance de l'esclavage d'Égypte. Cette fête était une fête nationale, comme un 14 juillet d'avant la lettre. C'était un grand jour de souvenir historique et national. Pour la fête de Schebouoth on lui expliquait que c'était la fête par laquelle on célébrait le commencement de la récolte en Palestine et de nouveau le souvenir de la patrie lointaine lui apparaissait. Il ne pouvait pas oublier la patrie absente, A chaque tournant des saisons, il ne pouvait s'empêcher de dire : « Voici la fête qui me rappelle les aventures égyptiennes des ancêtres, voici celle qui se rapporte à leurs occupations agricoles et à leur joie le jour de la récolte. » Et ainsi de suite à travers toutes les fêtes dont je ne veux pas, pour ne pas vous ennuyer, vous détailler la signification historique et nationale.

D'un bout de l'année à l'autre, le Juif vivait dans le souvenir national, ressentant des émotions nationales et ne songeait qu'à faire partie d'une ancienne nation sacrée, ayant eu des malheurs, mais ayant gardé à travers ses malheurs tous ses espoirs.

Maintenant passons rapidement deux ou trois

générations. Arrivons 50, 60 ou 70 ans plus tard, vers le milieu du XIX^e siècle à l'époque où nos pères ou grands-pères étaient jeunes. De nouveau, envisageons le jeune Juif vers la fin de la seconde République, au moment où, à la suite du coup d'Etat, la destinée politique de la France changea. Considérons le jeune Juif de cette époque et demandons-nous sous quel aspect il voyait la vie et comment l'avenir lui apparaissait.

Le jeune Juif de 1850 ne se distinguait en rien, ni dans sa conscience, ni dans la conscience de ceux qui l'entouraient de tout autre jeune Français, protestant, catholique ou libre-penseur de l'époque. C'était un jeune citoyen jouissant de tous les droits, de tous les privilèges, de toutes les nobles libertés du pays de la Grande Révolution, libertés d'ailleurs quelque peu restreintes à ce moment, dont il s'enorgueillissait comme n'importe quel autre Français.

Lorsqu'il se demandait quelle serait sa carrière, il se répondait ce que tout autre jeune homme de la même classe sociale et de la même situation de fortune aurait pu se répondre. Était-il de parents aisés, il se destinait aux carrières libérales et il ne doutait nullement que dans ces carrières libérales il ne remportât tous les prix auxquels ses capacités, son zèle, son talent lui donnaient droit. Jamais l'idée ne se présentait à son esprit que le judaïsme qu'il professait pouvait constituer pour lui un obstacle dans la vie professionnelle ou sociale. Il ne pensait

plus qu'il était Juif et il était justifié par les circonstances de n'y pas penser. Car il vivait au moment précis où le Judaïsme connut des jours « alcyoniens ».

Pour la première fois depuis 1000 ans et plus le soleil brillait pour lui dans un ciel pur, dans l'air calme une douce chaleur le caressait, on pouvait croire qu'il n'existait plus de question juive, que le mot de « dispersion » avait perdu toute signification, que le Juif n'était plus qu'un homme parmi les hommes, et rien ne présageait qu'un si heureux état des choses changerait jamais.

C'était très beau à un certain point de vue, mais la médaille, comme il sied à toute médaille qui se respecte, avait son revers. C'est que le jeune Juif, de bonne foi, ne se sentait plus aucun besoin d'une solidarité plus intime, plus étroite, je dirai plus familiale avec les autres Juifs, ayant autour de lui la magnifique solidarité du peuple français. Il était sorti de sa communauté étroite mais chaude pour entrer dans une collectivité plus large, plus glorieuse, héritière d'une des plus belles histoires nationales du monde. Il était convaincu d'avoir sa part dans cet héritage et il lisait avec la même émotion les récits des guerres gauloises de Jules César, les gestes de Charlemagne et des preux de la Table Ronde et les épopées glorieuses des Croisades que son père ou son grand père avaient lu l'histoire de l'exode d'Égypte et les hauts faits consignés dans les « meguiloth ».

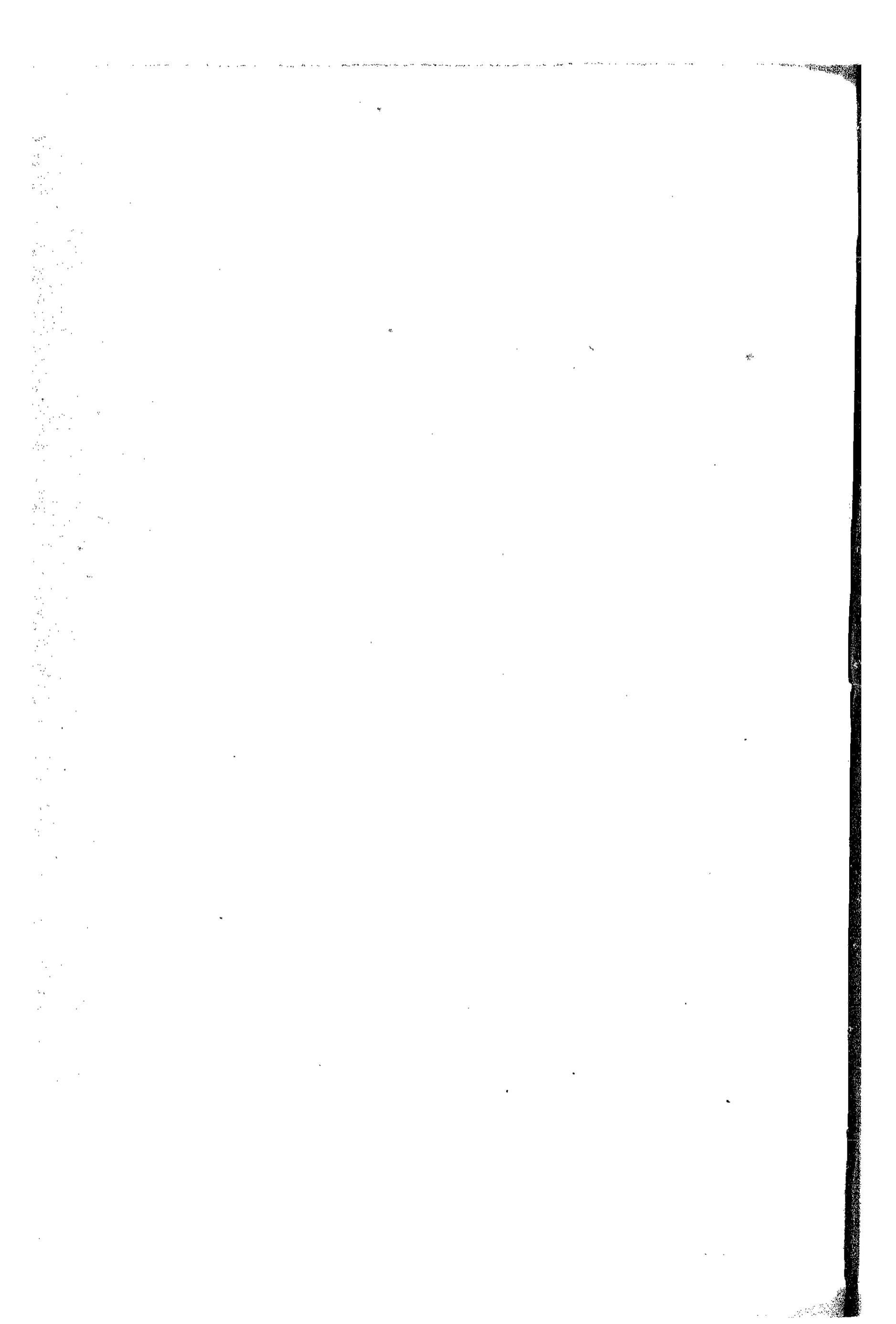
Il vivait de la vie française et il comptait avec assurance y trouver toutes les satisfactions matérielles et morales d'ambition et de sentiments qu'il était en droit d'attendre de l'existence.

Une classe inférieure juive, un prolétariat juif n'existaient pour ainsi dire plus grâce à l'apaisement, à l'oubli des vieilles haines; le commerce juif n'était plus gêné et il se fondait dans le commerce universel, prenait même la tête de ce commerce par les qualités innées de sobriété, d'honnêteté, de zèle laborieux, d'habileté professionnelle du commerçant juif. Les Juifs étaient arrivés facilement à améliorer leur position et au bout de 2 ou 3 générations l'ancienne misère héréditaire du ghetto avait disparu. Il n'y avait presque plus de petits artisans juifs. Il n'y avait qu'une classe moyenne formée de commerçants et d'industriels, une classe supérieure constituée par les grands financiers, les grands banquiers et entrepreneurs qui contribuaient puissamment à la prospérité économique du pays par leurs affaires et leurs travaux, et une élite qui entrait dans les carrières libérales et qui fournissait rapidement de grands administrateurs jusques et y compris des ministres, des hauts magistrats, des présidents de Chambre à la Cour de cassation, des écrivains qui devenaient presque des académiciens et qui en tout cas étaient académisables, de grands médecins, de grands artistes, des officiers qui dans l'armée arrivaient jusqu'aux étoiles de général et faisaient honneur par leurs brillants

états de service à leur nom individuel comme à la race d'où ils étaient issus. Le Juif français pouvait donc se dire heureux.

Malheureusement cela n'a guère duré que l'espace d'un matin... (11) (XV)

(11) On retrouve ici des idées que Nordau avait pour la première fois développées dans son discours au premier Congrès sioniste, à la suite du passage que nous avons reproduit pages 43-46 de ce volume. Nous avons préféré reproduire la version de la conférence à l'*Union scolaire* parce qu'elle constitue un texte directement prononcé en français et adapté au public français.



CHAPITRE II

L'Antisémitisme

I

L'AFFAIRE DREYFUS.

...Nous l'avons entendu, nous aussi, le joyeux cri de *Mort aux Juifs !* dans les pays de liberté et de civilisation suprêmes, où la douce et philosophique tolérance a triomphé de la haine religieuse, où la fraternité a vaincu les préjugés de race !

La France !... cette France de la grande Révolution et de la Déclaration des Droits de l'Homme, ce pays qui, le premier, a donné à l'Europe l'exemple de l'émancipation légale des Juifs, aujourd'hui, c'est elle qui marche à la tête du mouvement antisémitique. Certes, elle n'en est pas encore aux actes et aux discours officiels. Gardons-nous d'être injustes, mais, pour n'être pas avérée, son évolution en est-elle moins effective ?

L'œuvre d'éviction des Juifs de tous les postes honorifiques et des fonctions supérieures qui, par exemple, a fourni en Allemagne de si beaux

résultats — cette œuvre lente mais sûre autant qu'irrésistible, — elle est en pleine vogue. Avec quel entrain ne voit-on pas les antisémites se livrer au refoulement du Juif dans l'isolement, à la réédification des murs de ghetto invisibles, quoique très réels, autour de ces membres retranchés de la communauté nationale !... Voilà ce qu'il y a à dire de la France continentale.

En Algérie, la persécution des Juifs est en avance notable sur la France. On ne s'est guère contenté, là-bas, de voies de fait sur des Juifs isolés, ou de manifestations bruyantes dans les rues, aux cris de : *Mort aux Juifs !* voire de bris de devantures comme à Paris, Nancy, Nantes ou ailleurs. Là-bas, on a radicalement pillé et même un tantinet assassiné. De plusieurs côtés, on réclame l'abrogation du décret Crémieux, qui confère aux Juifs d'Algérie les droits de citoyens français.

D'autre part, les dénonciations de la presse odieuse, signalent à la fureur de la plèbe antisémite, par le nom, le domicile, toute personne occupant des ouvriers ou se fournissant dans des magasins juifs, ces dénonciations ont privé de leur pain des milliers de prolétaires et des centaines de petits commerçants juifs..

Quant au prétexte de l'explosion de la haine anti-juive en France, vous le connaissez tous, c'est l'affaire Dreyfus.

Ce congrès qui représente l'ensemble du peuple juif, n'a aucun motif de s'occuper de la question en elle-même. Ce n'est pas l'affaire du

peuple juif, c'est celle du peuple français. Seules les questions connexes à cette affaire touchent aux intérêts de notre peuple. Et ce n'est qu'à ces « à côté » que je m'attacherai un instant si vous voulez bien me le permettre.

Les antijuifs français ont inventé la stupide légende du soi-disant syndicat juif, dépensant des sommes illimitées pour ourdir je ne sais quel diabolique complot contre la France.

L'ineptie d'une accusation n'est pas, hélas ! pour elle, une raison suffisante de discrédit. La majorité des Français croit, en effet, à la légende du syndicat. Il n'est donc pas superflu de la désigner expressément par le terme qui lui convient : une invention aussi sottise que méchante. C'est le digne pendant de la légende du meurtre rituel.

On n'engage pas de polémique avec les menteurs de l'antisémitisme. Lorsqu'ils nous sont numériquement supérieurs, il leur est parfois possible de nous assassiner. Quant à vaincre notre mépris, c'est autre chose.

Mais aux Français de sens droit qui ne sont que crédules, égarés, nous dirons : « Soyez sûrs qu'il n'est pas un Juif au monde ayant le moindre motif de vous vouloir du mal ou de vous en faire. Les Juifs de presque tous les pays n'éprouvent pour vous que reconnaissance et amour. Et, même les Juifs allemands, qui ne sauraient oublier vos sentiments hostiles envers leur patrie, dont ils sont les fils dévoués et les citoyens fidèles, — même les Juifs allemands

n'ont garde d'oublier que dans des périodes glorieuses de votre histoire vous fûtes le flambeau de l'humanité, l'initiateur de tous les progrès. Et, c'est de tout cœur, qu'ils vous souhaitent bonheur et prospérité — tant que vous resterez en paix avec leur pays ».

Lorsque l'on demande aux Français qui croient à la légende du syndicat, comment ils sont arrivés à se figurer les Juifs formant une association financière pour défendre Dreyfus, ils vous répondent : « Ne connaît-on pas les sentiments de solidarité qui unissent tous les Juifs ? Ce ne sont pas des gens à permettre qu'on touche un cheveu à un des leurs ! »

A notre tour un peu, de placer un mot, à propos de ce fameux sentiment de solidarité. A-t-on jamais vu les Juifs, dans leur ensemble ou même en nombre restreint, prendre fait et cause pour un criminel juif ? Mais il n'est tels que les Juifs pour juger sévèrement les fautes de leurs coreligionnaires. Il n'est pas de troupeau comme le troupeau juif pour expulser aussi impitoyablement les brebis galeuses que nous ne le faisons. Atténuons-nous jamais le forfait de l'un des nôtres ?

Ce n'est qu'au moment où nos perfides ennemis généralisent systématiquement chaque faute d'un Juif en une faute personnelle à tous les autres Juifs, ce n'est qu'à ce moment que nous nous révoltons. Même dans l'affaire Dreyfus, il n'est venu à l'idée d'aucun Juif du monde de prendre parti pour cet homme accusé du plus in-

fâme des crimes, par le seul motif qu'il était Juif.

Les Juifs n'ont commencé à dresser l'oreille que lorsqu'ils ont remarqué que l'affaire décelait une physionomie différente de celle propre aux autres procès de trahison — malheureusement trop fréquents.

C'est la presse antisémite qui, la première, fut choisie pour publier les détails de l'affaire. Bien avant d'avoir le jugement sous les yeux, elle en avait tiré les déductions les plus étendues. Elle disait : « Tant pis pour la France d'avoir été trahie par un officier juif. Ignore-t-on que le Juif est un traître de nature. C'était à nous de ne pas lui conférer le grade d'officier, où il pouvait s'abandonner à ses instincts de trahison avec les résultats que l'on sait ! »

Les antisémites ont donc manifesté, dès le début, la ferme intention de transformer cette affaire en une machine de guerre contre le Judaïsme entier, afin de pouvoir, grâce à cette arme, expulser les officiers juifs des cadres de l'armée.

Les intéressés auraient dû, tout au moins, puiser dans cette menace l'indication d'une attitude virile. Attaqué dans son ensemble, le Judaïsme eût dû se défendre collectivement. Puisqu'il s'agissait d'arracher aux Juifs français un droit aux honneurs, heureusement acquis, ils auraient dû se lever, comme un seul homme, pour la défense de leur bien. Or, il n'en fut rien ! Et je le dis avec plus de stupeur encore que d'affliction, de honte et d'indignation. Le Judaïsme en-

tier s'est laissé dire que tous les Juifs étaient des traîtres de nature — il n'a pas trouvé un mot de réponse. Oui ! le Judaïsme français s'est entendu dire : « Voilà ce que c'est, de laisser parvenir les Juifs aux grades d'officiers. » Et le Judaïsme français est resté coi : Il voyait bien que le procès n'était pas fait à Dreyfus tout seul mais au Judaïsme tout entier, et sa bouche ne s'ouvrit pas pour revendiquer ne fût-ce que le droit qu'a tout accusé de se défendre. Mieux que cela. Alors même que la preuve était déjà absolument faite que dans l'affaire Dreyfus les garanties les plus élémentaires de la justice avaient été méconnues, que l'accusé avait été condamné sans avoir eu connaissance de tous les griefs articulés contre lui, eh bien ! même à ce moment, nulle voix juive ne s'éleva pour clamer contre l'iniquité et demander justice.

Ce furent des chrétiens qui accomplirent ce devoir d'honneur. C'est à des chrétiens que revient la gloire d'avoir assumé la défense du droit.

Quant à nous Juifs, nous restons écrasés sous l'opprobre d'être demeurés les veules spectateurs de ceux qui risquaient leur peau dans le combat pour l'un des biens les plus sacrés de l'homme, que dis-je ? le plus sacré de tous, — la justice !

Sans doute, quelques rares Juifs, je ne l'ignore pas, ont fait leur devoir. J'ai le bonheur de le constater pour soulager notre conscience. Bernard Lazare, un bon, celui-là, un fort. Jacques Bahar, notre vaillant compagnon de lutte ; Joseph Reinach qui a virilement pris sa place au

premier rang, — ceux-là sauvent, en quelque sorte, l'honneur du Judaïsme. Mais combien sont-ils, ces preux ? Une poignée, un groupe minuscule dans l'ensemble du Judaïsme, même dans celui du Judaïsme français. Le rouge vous en monte à la figure de n'avoir à mettre en ligne que ces rares intrépides en face de la longue théorie de héros chrétiens qui exposèrent leur fortune, leur liberté, leur honneur civique, leur vie même, dans la lutte pour ce droit qui n'était le leur que par extension.

Emile Zola, Picquart, Scheurer-Kestner, Trarieux, Georges Clemenceau, Yves Guyot, Jean Jaurès, Labori, Bjørnson, Conybeare : voilà quelques-uns de ceux qui, dans cette affaire tragique, se sont acquis un nom immortel. Ce sont des noms chrétiens, des noms aryens. Mais il est des noms juifs, en revanche, auxquels je ne laisserai pas franchir mes lèvres, bien qu'ils me brûlent la langue, ainsi qu'un corrosif, ainsi que du fiel. Oui ! ce sont des noms juifs que nous trouvons en nombre effroyable parmi ces bandits de la plume qui assaillirent Zola et ses frères d'armes, et c'est un Juif, celui qui a prononcé cette monstrueuse parole : « Que Dreyfus soit innocent ou coupable; nous ne voulons pas entendre parler de lui et nous nous opposerons à la révision. »

Le voilà bien, le sentiment de solidarité juive ! Ce peuple qui, le premier dans l'humanité, a lancé le cri de Justice ! dont l'impérissable gloire dans l'histoire sera d'avoir, le premier, conçu et

glorifié son Dieu comme un Dieu de justice et comme un juge équitable, — eh bien ! ce peuple s'est tenu à l'écart d'une lutte pour le droit, uniquement parce que la victime de la violation du droit était un Juif. J'ai une foi suffisamment robuste en ma race pour être sûr que des dizaines, des centaines de mille Juifs, enflammés d'une sainte colère, auraient eu recours à la plume, à la parole, au bulletin de vote et à l'action, qu'ils auraient sacrifié leur sang autant que leur fortune si ce qui est arrivé à un Juif fût advenu à un Bohémien, un Lapon ou un Botocudos. Mais comme c'est à un Juif que l'affront fut infligé, les Juifs se contentèrent de pousser quelques soupirs, de dodeliner de la tête et de s'en rapporter aux chrétiens pour cueillir les lauriers de Voltaire.

Sans l'avouer, les antisémites ont de nous une opinion supérieure à notre mérite. Ils ne s'étaient pas attendus un seul instant, à ce que nous restions les bras croisés en présence de la lutte pour le droit. Et, ne rencontrant tout juste, parmi ses champions, que deux ou trois noms juifs, ils se mirent à supposer que la participation des Juifs à cette lutte devait être occulte, partant d'autant plus efficace. C'est ce qui explique que tant de chrétiens d'absolue bonne foi — non seulement en France mais encore à l'étranger — demeurent convaincus de l'existence du fameux syndicat. Cette légende, si adroitement forgée par les calomniateurs antisémites, satisfait leur besoin de croire en la passion des Juifs pour la patrie,

en l'énergie et l'habileté, et surtout en la solidarité juives. L'invention de nos ennemis témoigne ainsi des vertus qu'ils nous supposaient eux-mêmes. Eh bien, nous autres, nous sommes restés très en deçà de l'attente de nos pires détracteurs, de nos contempteurs les plus avérés. Et c'est ainsi que cette tragique affaire Dreyfus a servi à déterminer, jusqu'à l'horreur, le degré exact atteint par notre faiblesse, notre irrésolution, notre apathie et particulièrement notre aversion réciproque.

Après ce que je viens d'exposer, il me sera permis d'espérer que nul ne rééditera plus ce mensonge que l'antisémitisme a éclaté en France à cause de l'intervention des Juifs en faveur de Dreyfus.

La vérité est que ce sont précisément les Juifs qui ont refusé de prendre sa défense, que ce sont justement des chrétiens qui s'y sont voués, que les Juifs, sauf deux ou trois valeureux champions n'ont pas remué le doigt pour leur propre défense, quoique cette affaire ait servi d'arme meurtrière contre leur propre honneur. L'antisémitisme français n'est pas une conséquence de l'affaire Dreyfus, il en est bien plutôt la cause.

Si l'antisémitisme n'avait pas été préexistant, le soupçon de trahison ne serait probablement jamais tombé sur Dreyfus; et, en tout cas, jamais le forfait qu'on lui imputa n'eût été généralisé en crime spécifique à tous les Juifs, jamais les efforts tendant à la révision n'eussent

exaspéré les passions populaires au degré d'acharnement où nous les voyons.

L'affaire Dreyfus a été la révélation d'un état d'esprit insoupçonné jusqu'ici. Elle se dresse comme un avertissement et une leçon en face de cette catégorie de Juifs qui persistent à croire à leur communauté nationale, tout au moins dans les Etats les plus avancés de l'Occident. C'est par ce côté, qu'elle acquiert sa signification propre dans l'histoire du Judaïsme, par où elle atteint la valeur éducatrice d'un cri d'alarme, d'une démonstration, d'un châtement, au point que nous pourrions nous écrier, en notre impénitent optimisme juif : « Gam zou létobah ». Cela aussi c'est pour le bien (III).

II

LES CAUSES DE L'ANTISEMITISME.

M. Momigliano, (12) en rectifiant les remarques de M. Loria (13) sur « les bases économiques de l'antisémitisme » commence par s'incliner devant « l'indiscutable autorité » de cet

(12) Momigliano, professeur de philosophie, était alors le directeur de la *Vita internazionale*, revue dans laquelle parut l'article qui suit.

(13) Loria, Achille, professeur d'économie politique à l'Université de Padoue. Voir, en français, sa réponse à *l'Enquête sur l'Antisémitisme* de HENRY DAGAN. Paris Stock 1899 pp. 15-17.

économiste distingué. Eh bien ! je regrette, moi, d'avoir à discuter parfaitement cette autorité, et même à la nier absolument, en ce qui concerne l'antisémitisme.

En prétendant que c'est la jalousie du capital « baptisé » contre le capital « circoncis » qui a suscité la persécution des Juifs au moyen-âge et de nos jours, il prouve qu'il ne connaît pas le premier mot de la question. Je soupçonne même M. Loria d'être, comme la plupart des Juifs complètement « assimilés » dans une ignorance totale du Judaïsme, de sa situation actuelle et de ses conditions d'existence. On se figure que parce qu'un homme est de race juive, il doit connaître la question juive ou du moins quelques uns de ses aspects et l'on s'adresse à lui pour avoir des renseignements sûrs sur cette question. Or, les Juifs « assimilés » ont perdu tout contact avec leur race, ne savent rien de ce qui la concerne et mettent même souvent une certaine affectation à étaler cette ignorance. Ils étudient les Fuégiens et s'informent sur les Lapons; ils lisent tout ce qui se publie sur les Botocudos et s'intéressent vivement aux Papous. La seule portion de l'humanité qui ne leur semble digne d'aucune attention, ce sont les Juifs. Ils se figurent, les braves cœurs, qu'à cette condition seule les Chrétiens croiront leur « assimilation » bien authentique et de bon teint.

Je ne reproche pas à ces cousins qui ont honte de nous et répudient leur famille, de nous tourner le dos. Mais je leur demande de rester dans

la logique de leur attitude. Ils devraient, si on leur demande des renseignements sur nous, refuser d'en donner, en dissipant les illusions qu'on peut avoir sur leurs rapports avec nous, et en déclarant loyalement leur incompétence.

M. Loria voit dans la richesse juive la cause de l'antisémitisme. C'est là une illusion qui ne s'explique que d'une façon : c'est que M. Loria puise ses informations sur les Juifs exclusivement dans des sources antisémites. La « richesse juive » n'existe pas. Elle est une invention haineuse des antisémites. Loin de pouvoir être la cause de la haine contre les Juifs, cette richesse est une fable construite après coup pour donner un semblant d'explication aux sentiments que ceux qui propagent cette fable professent envers nous.

La vérité est que le peuple juif, pris dans sa totalité, est de beaucoup le plus pauvre de tous les peuples civilisés. Peut-être y a-t-il des tribus sauvages plus misérables encore, mais ces dernières ne sentent pas leur misère, alors que les Juifs la sentent amèrement. Ils ont tous les besoins des hommes civilisés, notamment un besoin irrépressible de s'instruire et de travailler, et ils n'ont aucun moyen de satisfaire ces besoins. Veut-on des chiffres. J'en donnerai volontiers. Quatre-vingts pour cent de tous les Juifs du monde sont condamnés à l'inanition chronique. Leur niveau économique est de beaucoup au-dessous de celui tous les prolétariats du monde, car le prolétaire chrétien a au moins le droit

d'aller chercher du travail là où il y en a, alors que les Juifs, en Russie, et en Roumanie où ils vivent au nombre de 6.250.000, sont condamnés au « domicilio coatto » dans quelques villes où il n'y a pas de travail pour eux et où ils ont tout juste le choix entre deux partis : ou de mendier en mourant lentement de faim, ou de mourir rapidement en s'abstenant de mendier. Dix-sept pour cent des Juifs gagnent péniblement leur vie, en fournissant un effort double de celui que fournissent, pour le même résultat, leurs concurrents chrétiens, tant est grande l'hostilité qui les entoure. Trois pour cent, au grand maximum sont à leur aise, sinon riches. Dans ce nombre se trouvent, quatre ou cinq familles — pas plus ! — dont les noms, colportés par la haine sont connus de tout le monde. Aucune de ces familles, ni les Rothschild, ni les Hirsch, ni les Bleichröder, ni les Poliakoff, ne figure dans la liste des milliardaires qui incarnent le capitalisme moderne : les Astor, les Rockefeller, les Gould, les Vanderbilt, etc. Leur fortune est monstrueusement exagérée par la formidable réclame que leur fait l'antisémitisme dans le but que j'ai indiqué !

Il est donc absurde et odieux de parler de la « richesse juive » ; il faudrait au contraire toujours et partout dénoncer l'atroce misère de l'immense majorité des Juifs, misère qui est une honte pour leurs persécuteurs et une accusation infamante contre les gouvernements parce qu'elle est exclusivement due aux lois restrictives qui

défendent aux Juifs de gagner leur vie en employant leurs forces et leurs capacités. Ainsi, la « richesse juive » n'existant pas, elle ne peut pas être la cause de l'antisémitisme.

On peut d'ailleurs prouver par une autre méthode la fausseté absolue de l'explication de M. Loria. Où sont les grands foyers de l'antisémitisme ? Où, celui-ci prend-il les formes les plus barbares, les plus meurtrières ? En Russie, en Roumanie, en Galicie. Or, c'est justement dans ces pays que les Juifs fortunés constituent l'exception. Ils n'ont ni châteaux, ni maisons, ni voitures, ni maîtresses; ils n'ont ni banques, ni usines, ni chemins de fer; même à la Bourse, ils sont noyés, dans ces pays, au milieu d'une grande majorité de chrétiens. Ils ne peuvent pas gêner le capital « baptisé » étant une quantité négligeable à côté de celui-ci. Alors, que reste-il de l'argument de M. Loria ? Là où il y a quelques millionnaires juifs, en Angleterre, en Amérique, en Hollande, l'antisémitisme est précisément nul ou bien moindre que dans les pays où les Juifs sont des mendiants. En France, il y a des Juifs riches et il y règne, depuis quelques années, un antisémitisme furieux. Mais cet antisémitisme se tourne, non pas contre leur richesse, mais contre leur prétendu manque de patriotisme, contre leur « internationalisme ». En Allemagne, il est vrai les Juifs sont prépondérants à la Bourse et occupent une grande place dans la banque et l'industrie. Mais que voyons-nous ? Justement les Juifs riches sont comblés d'hon-

neurs officiels et sociaux et la persécution choisit ses victimes uniquement parmi ceux qui n'ont rien ou peu de chose et qui cherchent l'emploi de leurs dons ailleurs qu'à la Bourse et dans la Banque. Où voyez-vous un millionnaire juif persécuté et souffrant à cause de sa race et de sa religion ? Quels sont les Juifs affublés de titres de comte et de baron ? Est-ce que ce sont des savants, des écrivains, des artistes ? Nullement. Ce sont tous, sans exception, des manieurs d'argent, ou des descendants de ceux-ci. En Roumanie, les seuls Juifs qui ont obtenu à la suite du Congrès de Berlin de 1878 les droits civiques, sont des banquiers. En Russie, les seuls Juifs qui peuvent résider dans tout l'Empire sont en dehors des diplômés des Universités, où d'ailleurs les Juifs ne sont admis qu'en nombre infime, les marchands de « première guilde » c'est-à-dire ceux qui payent un impôt énorme, ce qui suppose de la richesse ou une grande situation dans les affaires. En France, les Rothschild sont membres du Jockey-Club et les Heine marient leur fille à un prince régnant. (14)

Donc il n'est pas vrai qu'on hait les Juifs à cause de leur argent, d'abord parce que les Juifs ayant de l'argent constituent la grande excep-

(14) Le Prince de Monaco. La princesse Alice de Monaco, née Heine, était une petite nièce du poète. Par suite d'un premier mariage, elle était la mère du duc de Richelieu et de la comtesse Gabriel de la Rochefoucauld. Elle a, dit M. C. MAUCLAIR (*La Vie humiliée de Henri Heine*) « laissé un beau renom de haute générosité ».

tion et ensuite parce que ces derniers sont précisément ceux qui ne souffrent en rien de la haine antijuive, ne sont nulle part persécutés et se trouvent, même dans les pays où l'antisémitisme sévit le plus furieusement, être l'objet de tous les égards des gouvernements, de la société et de leurs concurrents chrétiens, obtiennent des titres nobiliaires, des distinctions officielles et des décorations, jouissent de tous les droits et même de la plupart des privilèges des aristocraties les plus favorisées.

M. Momigliano se rapproche bien plus de la vérité en montrant que ce sont les classes dominantes qui, en favorisant par tous les moyens l'antisémitisme, spéculent sur l'ignorance et les préjugés des masses et cherchent à détourner sur les Juifs les révoltes des mécontents contre le capitalisme et contre tous les méfaits des gouvernements. Seulement, c'est là une pure constatation de faits, ce n'est pas une explication. D'où viennent les préjugés des masses ? D'où vient la haine préexistante contre les Juifs, haine que les classes dominantes ne font qu'attiser, qu'entretenir, que canaliser à leur profit ?

M. Momigliano ne répond pas à cette question. J'essaierai de le faire à sa place.

La haine contre les Juifs a sa racine dans une des particularités les plus primitives, les plus générales du penser humain, et même animal. Tout être conscient sent comme un ennemi tout ce qui diffère de lui dans sa manière d'être, son essence, ses habitudes, à l'exception des cas ra-

rés où l'être différent est entouré d'un prestige qui en fait un objet d'admiration. En règle générale, il suffit que quelqu'un soit autrement que nous, pour qu'il nous inspire de l'antipathie. C'est là une des formes du misonéisme, ce moyen de défense de l'organisme contre l'effort de l'adaptation, qui a été si admirablement analysé et dénommé par mon maître, le grand Césaire Lombroso. (15) Lorsque ceux qui diffèrent de nous sont une petite et faible minorité, nous ne sentons aucune obligation de lutter contre cette aversion ou de la cacher et l'insolence avec laquelle elle ose se manifester favorise son développement.

C'est là la cause générale, universelle, de la haine de toute majorité contre toute minorité vivant au milieu d'elle et se distinguant de son entourage par certains traits particuliers. Dans notre cas à nous autres Juifs, se mêlent encore à ces causes générales le vieux fanatisme toujours vivant contre les « déicides » rehaussé encore par les lointains échos des fables supersti-

(15) Lombroso, partageait d'ailleurs sur l'antisémitisme les idées de Loria et voyait surtout dans ce mouvement une rivalité d'intérêts. (Voir sa réponse à l'enquête de DAGAN *l. c.* p. 47.) Le grand criminaliste avait consacré à cette question un opuscule spécial qui a été traduit en français, *L'Antisémitisme*, traduit de la 2^e édition italienne par les docteurs A. Marie et M. Hamel. Paris. Giard et Brière, 1899 et qui est imbu de l'esprit assimilationniste alors régnant dans les hautes sphères juives. Mais il ne tarda pas, sans doute sous l'influence de Nordau, à se rallier au sionisme. (Voir la *Welt*, II, 30, *l'Echo sioniste* II, 24 et *Hatikwah* V, 11.)

tieuses du moyen-âge chargeant les Juifs de toutes sortes de crimes comme le meurtre rituel, les vols d'hosties etc.

L'animosité contre une minorité différenciée fait de celle-ci, avec la nécessité d'une loi psychologique, l'éternel bouc émissaire de toutes les fautes et de tous les malheurs de la majorité. Lorsque, dans l'antiquité, des peuples de même origine et de même croyance se voyaient frappés par un malheur public, pour lequel ils ne trouvaient ni d'ailleurs ne cherchaient une explication plausible dans leurs propres fautes, ils supposaient que leurs dieux étaient irrités contre eux. Dans tous les cas où ces peuples accusaient de leur misère leurs dieux, les peuples modernes et éclairés en chargent les Juifs qui vivent parmi eux. C'est exactement la même superstition sous un déguisement qui la rend acceptable aux esprits modernes.

Et justement parce que l'antisémitisme est une particularité psychologique des hommes, je ne crois pas du tout, contrairement à M. Momi-gliano, qu'il soit un phénomène passager et qui ne tardera pas à disparaître. Il ne cessera que lorsque les Juifs auront cessé de trancher sur les autres hommes, c'est-à-dire lorsqu'ils auront perdu leur religion, leurs traditions ethniques, leurs mœurs spéciales et même leur type anthropologique. Et comme cette assimilation complète me paraît assez difficile pour que j'ose la qualifier de presque impossible, je tiens l'antisémitisme pour un phénomène éternel qui accompa-

gnera la vie des Juifs tant qu'ils vivront en faible minorité parmi les autres nations.

Je ne vois qu'un seul remède sérieux à l'antisémitisme et c'est le retour des masses juives en Palestine où elles ne constitueraient plus une minorité mais une majorité et où elles éviteraient ainsi l'effet de la loi psychologique que je viens de définir. (*La vita internationale*, Z. S. 405-412).

III

LA SITUATION

Voilà donc la situation :

Dans les pays de l'est de l'Europe tout frais émoulus de la barbarie ou en cours d'affranchissement, on abhorre et l'on persécute les Juifs sans fausse honte. En Occident, où l'on se pique d'être à la tête de la civilisation, la haine et la persécution du Juif se fardent d'hypocrites prétextes; mais que ce soit à l'est ou à l'ouest, le Juif n'en demeure pas moins honni et tourmenté.

Afin de ne pas être taxé d'ingratitude nous allons passer en revue, un par un, les rares pays d'Europe dont les Juifs n'aient pas à se plaindre. En Hollande, en Belgique, en Italie, dans les Etats scandinaves, dans la libre Helvétie dont l'air délicieux nous dilate la poitrine en ce jour, en cette Suisse dont les fils virils, comme vient de

le rappeler notre président le Dr Herzl, nous ont honorés avant-hier soir de leurs fraternelles acclamations qui nous émurent jusqu'au fond de l'âme (16), — dans ces pays, dis-je, les Juifs sont traités, sans restriction, en hommes et en citoyens. Seul, peut-être, quelque cri discordant, venu d'une bouche peu courtoise de galopin rappelle, de ci, de là, que l'on n'a pas entièrement renoncé, même dans ces pays à considérer les Juifs comme un groupe à part dans la population.

Mais ces nations, îles bienheureuses de la concorde emmi l'océan de l'antisémitisme, sont encore loin, ma foi, d'abriter un total de 200.000 Juifs.

Je ne voudrais pas paraître injuste; qu'on me permette toutefois la supposition anxieuse que, même leur sentiment de justice à l'égard des Juifs serait soumis à une rude épreuve, si nos frères persécutés ailleurs, s'en venaient déferler sur leur sol en plus grand nombre, en très grand nombre.

Les adversaires juifs du sionisme à qui nous soumettons ce tableau de la situation universel-

(16) « Avant-hier, anniversaire de Saint-Jacques, les groupes rentraient de la fête, vers le soir... Ils défilaient devant l'établissement où nous siégeons... Alors quelques-unes de nos dames les saluèrent, agitant leurs mouchoirs, — ce fut le signal d'une manifestation que nous n'oublierons certainement jamais. Les pelotons rendirent successivement au passage, les saluts de nos amis qui les acclamaient.. et de la rue nous vint un cri tout nouveau, inattendu : Vivent les Juifs ! » Discours prononcé par Herzl à l'ouverture du II^e Congrès sioniste.

le du judaïsme, ne sauraient nier son exactitude. Mais, dès l'abord, on les voit hocher la tête et balancer les mains, de ce geste modérateur que vous connaissez, et ils vous susurrent onctueusement : « Peuh ! il ne faudrait tout de même pas généraliser des phénomènes isolés, aussi attristants soient-ils. L'antisémitisme n'est qu'une vilaine mode éphémère. Cela passera.. cela passera... ! »

Quoi, vous voyez l'épidémie de l'antijudaïsme, parti de ses foyers traditionnels, envahir graduellement des contrées nouvelles, embraser et ravager des régions où, depuis des dizaines et même des centaines d'années, on la croyait éteinte, gagner même l'Amérique du Nord où jamais on ne l'avait connue, et vous venez nous parler de phénomènes isolés ?

Comment ! Vous avez l'audace de prophétiser la prompte disparition de l'antisémitisme, alors que l'histoire juive, et les lamentations, les gémissements de soixante-dix générations de Juifs clament à vos oreilles que vos prédictions sont mensonges ? Faut-il enfin vous le dire ? Eh bien ! vos pronostics ne sont point autre chose qu'une forme de banqueroute frauduleuse.

C'est parce que vous récalcitrez à acquitter vos dettes dans le présent, que vous nous délivrez sur l'avenir ce bon billet constellé de si beaux chiffres ; il vous en coûte d'autant moins que vous êtes plus sûrs de n'avoir jamais à le solder.

Allons donc ! Soyez francs ! Ayez au moins le courage de votre froideur de cœur ! Ne mâchez

donc pas au peuple juif ce que vous avez au bout de la langue !

Dites-lui : « Oui ! nous avons de quoi tenir coup ! Nous n'avons pas trop à nous plaindre. Nous ne sommes pas plus friands de changement que cela. Quant à vous autres, persécutés, humiliés, martyrisés, — nous n'avons de vous nulle cure ! »

Ah ! si vous aviez au moins la pudeur relative de confesser les véritables mobiles de votre attitude, nous serions presque tentés de vous la pardonner. Il ne resterait plus au peuple juif qu'à vous rayer de ses contrôles qui n'en seraient, désormais, que plus clairs, plus exacts, plus rassurants.

Vous auriez fini d'égarer les pauvres ignorants parmi nous et de fournir aux hésitants une excuse toute prête pour esquiver les efforts nécessaires. Le Judaïsme finirait par savoir qui sont les hommes réellement appliqués à l'œuvre de guérison ou, tout au moins, d'adoucissement de ses souffrances vingt fois séculaires. Il saurait, ce Judaïsme, que vous n'êtes, vous autres, que de pseudo-docteurs traîtres à leurs devoirs, qui se bornent à administrer des narcotiques au malade, afin que ses hurlements de douleur cessent de troubler leur repos nocturne.

Ce genre de traitement peut, à la rigueur, se justifier envers des agonisants condamnés de toute manière et dont on veut, pour le moins, calmer les affres suprêmes.. Eh bien ! nous autres, nous nous refusons de toute notre énergie à condamner le Judaïsme.

Nous persistons à croire en sa force vitale, et nous espérons bien le retrouver en florissante santé. Or, avec un pareil malade, la thérapeutique par les stupéfiants accélérateurs du dénouement, — savez-vous le nom que cela porte ? Eh bien ! cela s'appelle un crime ! (III).

IV

LA « CAVALERIE DE ST-GEORGES ».

...Toute notre défense (jusqu'ici) s'est bornée à quelques escarmouches de la cavalerie de Saint-Georges. — Vous savez assurément à quelle partie de l'armée est dévolue cette appellation en Angleterre. — C'est la vaillante troupe des *souverains* dorés, sur lesquels est frappé le portrait de Saint-Georges. Sortir de l'argent des coffres, c'était là toute la politique juive.

Lorsque dernièrement il s'est agi de donner la réponse du Judaïsme à une grave offense (16 bis), nous avons vu, dans toutes les parties du monde où des Juifs habitent, rassembler de l'argent. En peu de semaines, deux millions de francs ont été réunis, et cette somme prouve que nos richards ont mis la main à la poche. Mais là s'est borné leur effort. On a envoyé de l'argent là où il en était besoin, en disant aux malheureux : « Voilà de l'or. Restez où vous êtes, et tenez-vous tran-

(16 bis) Les massacres de Kischineff.

quilles. » Nos riches se sont adressés aux meurtriers en armes et leur ont dit : « Ah ! vous tuez, vous violez, vous pillez ? Voilà de l'argent pour l'entretien des veuves et des orphelins, pour guérir les estropiés et les infirmes, pour remplacer les maisons détruites et les biens volés. Dans quelque temps, vous anéantirez à nouveau les meubles neufs, les marchandises récemment achetées, sèmerez de nouveaux cadavres dans les rues, ferez de nouveaux infirmes, priverez de leurs chefs qui les nourrissent, de nouvelles familles ! Eh bien ! nous enverrons encore de l'argent. Nous voulons savoir qui se fatiguera le premier : vous de tuer, nous de donner. »

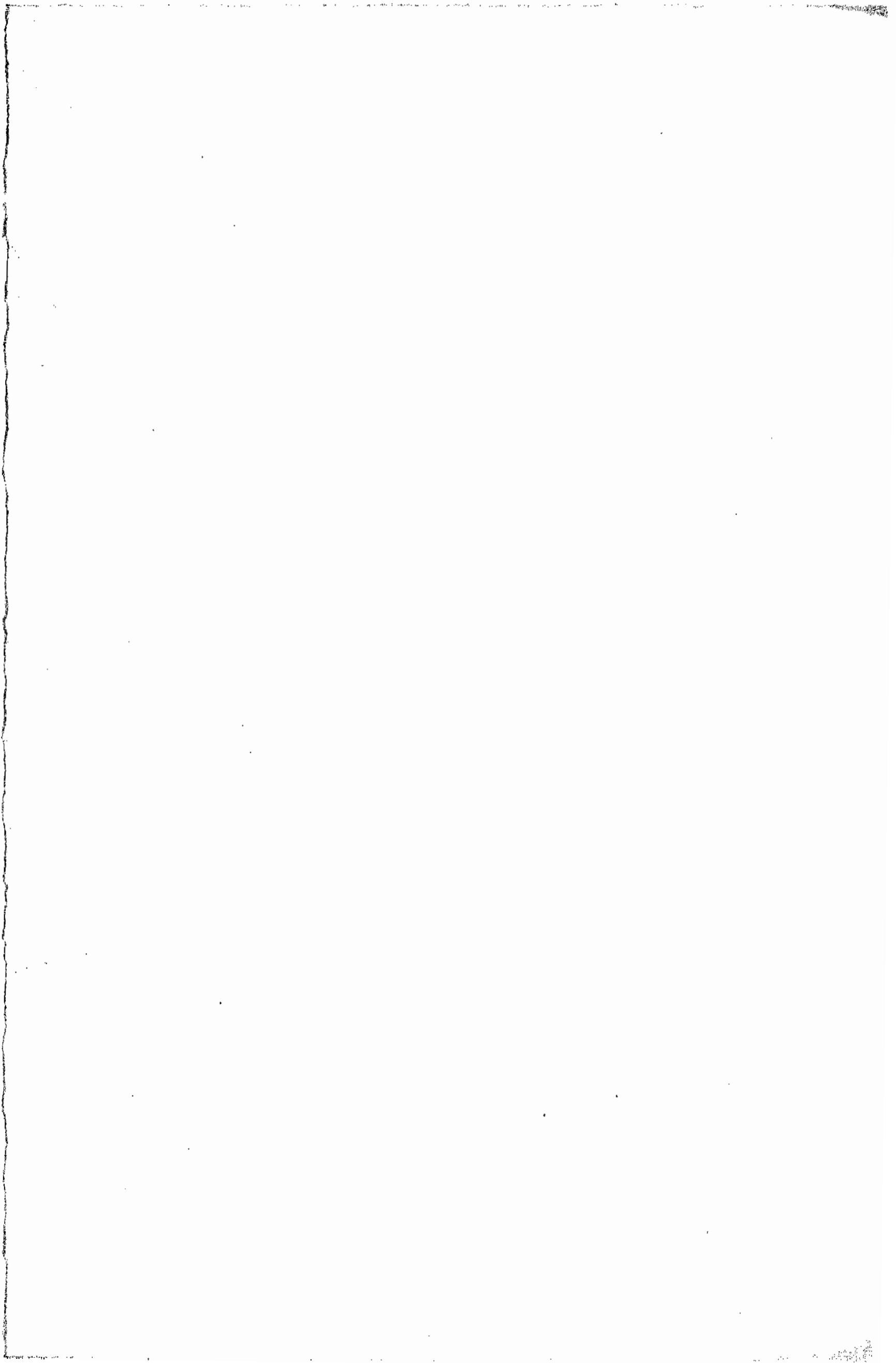
Ce n'est point de ma faute, Messieurs, si la plus terrible des tragédies tourne ainsi à la farce.

Toutefois qu'on n'aille pas se méprendre sur mes paroles. Loin de moi l'intention de déprécier la bienfaisance juive. Je serais bien coupable envers ma race si je ne respectais et n'admirais sa vertu la plus belle et la plus touchante. Les Juifs qui, sans un instant d'hésitation, ont envoyé de l'argent quand la misère criait sont de braves gens. Mais ce contre quoi je m'élève, c'est contre cette conception qui domine dans les cercles officiels juifs, qu'avec la bienfaisance, tout est dit. Jamais nous ne pourrons trop répéter ni crier assez haut ce que votre président disait hier : « Non, avec la seule bienfaisance, rien, rien n'est fait ! » Ne sentez-vous pas d'amertume à l'idée que ces millions, refusés par les Juifs

riches à notre Banque coloniale, notre Banque libératrice, aient immédiatement été offerts, alors qu'il s'agissait seulement de les ensevelir à jamais dans un abîme où ils ne sauraient fructifier ?

Chaque année, on consacre des millions à l'entretien d'écoles d'agriculture pour des Juifs qui ne doivent point cultiver, à l'entretien d'écoles commerciales juives dont les élèves ne pourront exercer leur métier que dans des endroits où ils seront assurés de mourir lentement de faim ! C'est là ce que nous voulons modifier.

Procurer à la jeunesse des carrières qu'elle ne peut exercer, quêter partout après chaque massacre, cette politique-là ne doit point continuer à être la nôtre. La nouvelle politique, celle que je vous prie d'adopter et de proclamer a nom : Organisation. (XVII).



CHAPITRE III.

La situation économique

I

LE « LUFTMENSCH »

...Quiconque, a des sentiments humains doit sentir son cœur se serrer, lorsqu'il considère dans son ensemble la situation économique du peuple juif. Dans les pays de l'Europe orientale qu'habite la masse principale de nos frères, le peuple juif est un peuple de sans-métiers. Durant les dernières générations, nous avons fait des efforts désespérés pour introduire çà et là, un changement, une amélioration. Nous avons maintenant un grand nombre d'artisans et d'ouvriers juifs, mais le type qui se trouve le plus souvent en Orient, est celui de « Luftmensch » (17), es-

(17) Littéralement en allemand : « homme en l'air ». Les lignes qui suivent expliquent suffisamment cette expression.

pèce spécifiquement juive d'hommes adultes à peu près sains qui passent le temps comme ils peuvent dans la journée, et, parvenus au soir, semblent considérer comme un miracle le fait d'avoir trouvé une bouchée de pain pour eux et les leurs. J'insiste là-dessus, le « Luftmensch » est un type spécifiquement juif. La capitale anglaise connaît les fainéants, les paresseux qui se pressent aux coins des rues et aux portes des restaurants et se fient au hasard pour se procurer un penny, honnêtement ou non. Naples a connu le lazzarone, qui pêchait un peu, mendiait un peu et paraissait beaucoup. Mais le « Luftmensch » juif se distingue de ces autres types qui côtoient la limite de la mendicité et du crime, en ce qu'il est parfaitement honnête, capable et désireux de travailler, et que cependant il est artificieusement banni de tout travail quelque peu productif.

Beaucoup d'« hommes en l'air » forment un peuple en l'air. En vérité le peuple juif est un peuple en l'air. Il l'est littéralement, car il n'a pas un pouce de sol qui lui appartienne, et vit en l'air; il l'est au figuré, car il n'a pas de base économique solide sous les pieds et vit comme l'homme en l'air au jour le jour, de miracles et de hasard fabuleux, non d'un travail régulier et sûr.

II

LE COMMERÇANT.

On dit que nous autres Juifs, nous sommes un peuple de commerçants. Si l'on nous considère superficiellement, cela paraît vrai. Mais nous ne le sommes pas en réalité. Notre peuple prend une très petite part au grand commerce qui achète des denrées utiles là où elles sont en excès, pour les transporter où elles manquent et sont demandées. Notre peuple exerce plus particulièrement le commerce de détail. Il y a des cités, et de petites villes juives où chaque Juif offre quelque chose à son voisin qui lui rend ce service amical. Il en découle pratiquement ceci, que chaque boutique n'a qu'un seul client : son propriétaire. Là même où les affaires sont un peu plus favorables, elles sont quand même difficiles et peu sûres. En effet, le commerçant juif commence en général son commerce sans aucun capital. Il travaille grâce au crédit qu'on lui accorde facilement, parce que l'on connaît son honnêteté, son ardeur au travail, sa sobriété. Dans les crises économiques qui se produisent périodiquement, on lui retire brusquement ce crédit, ou on le restreint; alors soudain, et souvent après un labeur de longues années, il est non seulement plus pauvre que lorsqu'il a commencé, mais encore son honneur de commerçant est souvent endommagé. La statistique des accidents com-

merciaux nous montre la fréquence proportionnelle des faillites chez les commerçants juifs.

Nos ennemis invoquent ceci comme une preuve de notre manque de probité commerciale. Nos défenseurs font valoir que les Juifs n'occupent une si large place dans la statistique des faillites que parce qu'ils sont proportionnellement plus nombreux dans le commerce que les autres éléments de la nation et que, d'ailleurs, ils paient à leurs créanciers un dividende plus élevé que les débiteurs non juifs. Ils devraient surtout s'attacher à ceci que les Juifs font du commerce sans capitaux, et sont par là bien plus sensibles aux refus de crédit, que des marchands non juifs, qui d'habitude disposent de quelques capitaux, lorsqu'ils fondent une maison de commerce.

III

L'ARTISAN

Nos artisans souffrent d'un autre mal. Dans leurs métiers, ils restent au dessous, non seulement du travail de qualité supérieure, mais même du travail ordinaire de leurs confrères non juifs. Cela ne tient ni à des capacités insuffisantes, ni à un manque de bonne volonté, mais à une éducation professionnelle absolument insuffisante. Comment, dans les circonstances actuelles, un Juif peut-il devenir un bon artisan ? Il n'a pas de tradition industrielle propre. Dans le

ghetto, on n'exerçait que les métiers les plus archaïques et les plus simples. Les métiers supérieurs étaient aux mains des corporations, qui n'admettaient pas de Juifs. Même lorsque l'exercice des métiers fut devenu libre, il était à peu près impossible de décider les patrons chrétiens à prendre des apprentis juifs. Où le Juif aurait-il appris quelque chose de sérieux ? où trouver l'accès des traditions techniques qui sont le dépôt formé par deux mille ans d'activité, de zèle, d'amour du travail, des classes ouvrières du monde entier ? L'ouvrier juif, aussitôt que son travail n'est pas un métier qui ne nécessite pour ainsi dire pas d'apprentissage est un autodidacte. Celui-ci, pour n'être pas écrasé irrémédiablement, dans sa partie, par le premier concurrent venu qui a joui d'un enseignement méthodique, doit être quasiment un génie. Cela frise le miracle que les Juifs aient pu devenir des orfèvres et des joailliers, et parfois aussi des serruriers d'art et des mécaniciens de précision, car ils ont dû le devenir comme par intuition et sans instruction aucune. Les rares métiers dans lesquels les Juifs reçoivent une instruction suffisante, sont immédiatement monopolisés par eux. Je ne rappellerai que la taille du diamant. Dans ces parties, alors, aucune concurrence n'est plus possible avec eux. Mais la majorité des Juifs s'embourbe parmi les tailleurs, les cordonniers, les casquettiers, métiers qui ne nécessitent pas de grandes forces corporelles, ni d'habileté manuelle, et même, dans ces métiers, ils s'en tiennent à

la fabrication des objets les plus grossiers, et par conséquent les plus mal payés, qui ne nécessitent ni grande tension d'esprit, ni originalité, ni goût personnel, enfin aucune de ces qualités intellectuelles supérieures qui sont créées et développées par de sérieuses études, par l'exemple d'un maître, et de bons modèles.

IV

LE PROLÉTAIRE INTELLECTUEL

L'aspect le plus sombre, est celui que le Juif offre dans les carrières libérales. Chez tous les peuples on est persuadé que les études nécessitent de l'argent, et qu'elles sont un privilège de ceux qui en ont. Parfois à la vérité, on y admet aussi un pauvre garçon, quand doué de façon extraordinaire, il éveille chez des personnes compétentes la conviction qu'il a des titres exceptionnels à une éducation supérieure. Pour ce cas particulier on trouve des bourses fournies, soit par des fondations privées, soit par des ressources publiques, de sorte que, durant ses études, l'étudiant sans fortune est libre de soucis et peut vivre et travailler, comme s'il possédait de la fortune. Seul le peuple juif se nourrit de l'illusion que l'on peut étudier sans ressources. C'est chez nous seulement que l'on voit le phénomène effrayant d'une ruée, vers les établissements d'instruction secondaire et supérieure de jeunes

gens, qui s'imaginent pouvoir travailler de tête sans se remplir l'estomac, sans couvrir leur nudité, sans payer le tribut nécessaire en argent et en temps. Nous avons le triste privilège, d'avoir produit après le type de l'homme en l'air, celui de l'étudiant indigent. C'est tout à fait exceptionnellement que ce type se produit chez d'autres peuples, bien plus rarement, en tout cas chez les peuples avancés que chez les arriérés, mais, en général, l'étudiant indigent est encore un type spécifique juif.

Il n'est pas difficile de s'imaginer de quelle façon se font les études de l'étudiant pauvre. Il est bien rare qu'il obtienne des bourses de l'Etat, d'une communauté ou de corporations. Le nombre des fondations communales et privées, pour l'entretien des étudiants juifs, est très minime, et ce n'est pas exagérer que d'admettre que pour une bourse d'études on compte environ cinquante candidats.

Durant ses études l'étudiant pauvre cherche à gagner sa vie. Il donne la chasse avec frénésie à des leçons qui lui sont misérablement payées, et, à l'âge où le caractère et l'esprit ont toute leur plasticité, lui coûtent non seulement son temps et ses forces, mais encore rabaisent sa fierté, lui font perdre le respect de soi-même et sa dignité. Celui qui ne donne pas de leçons fait du journalisme ou de la littérature au rabais, des traductions, des copies, ou peut-être même des travaux encore plus infimes. L'étude, qui devrait être son but principal, passe au rang d'oc-

cupation secondaire. L'étudiant pauvre ne lui consacre que quelques courts instants, et au lieu d'y apporter un esprit frais et appliqué, il s'y livre déjà fatigué ! distrait par mille préoccupations douloureuses. Pour lui, un examen est une épreuve épouvantable qu'il n'affronte qu'avec terreur. Il sait qu'il n'est pas préparé, mais de même que le « Luftmensch » compte sur un miracle quotidien pour se procurer sa nourriture, l'étudiant pauvre espère en un miracle pour triompher de ses épreuves, et si par hasard il est reçu, sa conscience lui dit qu'il jouit d'une chance imméritée.

Pendant ses études, il est mal nourri, mal vêtu, mal pourvu d'instruments de travail, sans entrain, sans liberté d'esprit, sans cette atmosphère de noblesse dont la science entoure ses disciples. Ses camarades plus fortunés, qui n'ont aucune compréhension du sens tragique de ses joues creuses et de son habit montrant la corde, méprisent l'étudiant pauvre. Ses professeurs ont une profonde aversion pour l'élève qu'ils tiennent pour paresseux et incapable, bien qu'il fasse preuve d'un zèle surhumain, mais s'emploie vers d'autres objets que ceux qu'ils recommandent, et cela les conduit à un mépris dans lequel ils englobent tous les Juifs et dont même un esprit aussi large que Billroth (18) n'a pu se garder. Pendant la durée de ses études l'étudiant pauvre est un prolétaire ; à l'examen c'est un joueur ;

(18) Billroth, célèbre chirurgien allemand (1829-1894).

avec son diplôme en poche, il redevient un « Luftmensch »... C'est ainsi que chez nous, il se produit ce triste paradoxe que l'étude, qui chez tout autre peuple, ouvre le chemin des hautes carrières sociales, ne sert pas à élever l'homme, mais, au contraire l'abaisse encore, si possible.

Le Juif pauvre qui s'élève à une carrière libérale ne cesse pas d'être un prolétaire, mais prolétarise chaque carrière libérale dans laquelle il pénètre en nombre quelque peu considérable. Il n'est que rarement à la pleine hauteur professionnelle et sa pauvreté l'oblige à offrir ses services au rabais. La preuve qu'il ne s'agit pas ici d'un manque de capacité, de sérieux, de sentiment du devoir, est fournie par la faible minorité d'étudiants juifs qui sont dans une situation aisée et peuvent vraiment étudier au lieu d'avoir à subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. De ce petit nombre de favorisés sortent des étoiles de première grandeur avec une fréquence tout à fait hors de proportion.

Souvent on cite comme preuve de la soif d'instruction des Juifs ce fait que dans les écoles secondaires et supérieures ils sont dans une proportion de beaucoup supérieure à celle des autres populations. Je crois qu'à ce sujet on nous flatte, une fois n'est pas coutume. Les Juifs n'étudient pas par soif de s'instruire, mais par désespoir. Le raisonnement par lequel le Juif pauvre, et même le plus pauvre aboutit à la détermination d'étudier, fait venir à la fois le rire et les larmes.

Pour les plus infimes carrières, il dispose d'aussi peu de moyens que pour les plus élevés. Pourquoi donc ne choisirait-il pas la carrière la moins accessible ? Pour cela, il ne lui manque rien de plus que pour la plus modeste, mais juste autant, c'est-à-dire, simplement tout. Le fait d'étudier pour un Juif pauvre est un jeu follement audacieux qui permet de gagner beaucoup avec un enjeu dérisoire. La fuite en avant est une particularité bien connue des soldats prussiens. Le besoin d'étudier des Juifs, est la fuite vers en haut. Plus d'un Juif qui a atteint les sommets les plus fabuleux du succès, avouerait, s'il descendait jusqu'aux extrêmes racines de ses mobiles que « ne pouvant pas devenir journalier, il ne lui restait qu'à devenir ministre. »

VI

LE MILLIONNAIRE.

Ceci est la situation économique du peuple juif dans son ensemble. Nous sommes un peuple d'hommes en l'air et de prolétaires instruits. Nous vivons de hasards et de miracles. Nous n'avons pas de réserve pour l'avenir ni de capital pour le présent. Nos ouvriers ne peuvent pas rechercher le marché le plus favorable. Nos commerçants sont suspendus tremblants au fil fragile du crédit. Nos artisans sont des autodidactes et doivent, chacun pour soi, découvrir l'Amérique et inventer à nouveau la poudre. Nos gens

d'étude sont des gens qui n'ont pas eu le temps d'étudier. Et de même que nous n'avons pas de capital de roulement, nous n'avons pas de clients. Chaque peuple, dans des conditions normales, forme un système économique autonome qui, toujours à l'origine et plus tard en cas de besoin, se suffit à lui-même. Il échange l'excédent de sa production, avec d'autres peuples non pas pour vivre, mais pour vivre mieux, non pas pour satisfaire ses besoins les plus élémentaires, mais ses besoins plus différenciés. Seul le peuple juif ne forme pas de système économique autonome, car pour cela, la base indispensable, la terre, lui fait défaut. Il ne compte pas dans son sein des producteurs de substances alimentaires et de matières premières. Le producteur juif de valeurs économiques ne peut donc pas penser à ce qui devrait être sa clientèle de premier rang, sa clientèle naturelle, c'est-à-dire ses conationaux.

Une circulation uniquement intérieure des valeurs économiques, resterait nécessairement stérile; un échange uniquement réciproque des valeurs produites, ne nourrirait personne. Le producteur juif ne saurait se contenter d'une clientèle juive. Il lui faut vendre aux non-juifs, car ce n'est que chez eux qu'il peut acheter son pain et les matières premières. Mais ce n'est qu'à son corps défendant que le non-juif devient son client. Il ne le devient que lorsque le Juif lui offre des avantages qu'il ne trouve pas chez les producteurs non-juifs. Pour obtenir le prix cou-

rant de son travail, quel qu'il soit, le Juif doit offrir aux non-juifs un travail d'une valeur au-dessus du prix-courant. Pour faire accepter au client non-juif un travail d'une valeur courante, il faut qu'il l'offre au-dessous du prix courant. A travail égal, le Juif est moins payé ; à prix égal, il doit fournir plus de travail et du meilleur. Le Juif, en ce qui concerne la clientèle non juive, n'a le choix qu'entre le boycottage ou la vente au rabais. Ce genre d'affaires est ce j'ai appelé ailleurs l'exploitation du Juif par les peuples ambiants. (18 bis).

Lorsqu'un peuple produit pour autrui, sans obtenir le salaire applicable à la valeur de son travail, et lorsqu'il ne lui est pas possible de chercher à obtenir de meilleurs prix sur un marché plus favorable, on appelle cela du travail d'esclaves. Nous sommes les esclaves des peuples pour qui nous sommes obligés de travailler, parce que nous ne pouvons pas nous suffire à nous-mêmes, et nous ne sommes tolérés qu'à la condition de recevoir volontairement pour notre travail d'esclaves, un prix de beaucoup au-dessous de sa valeur.

Remarquez en effet, comme non seulement nos ennemis, mais encore ceux-là mêmes qui de bonne foi, se croient nos amis, parlent de nous. Il est continuellement question de nos services, de notre utilité. Nos ennemis disent que nous ne rendons aucun service, que nous ne sommes pas

(18 bis) Voir le numéro 1 de notre bibliographie à la fin du volume.

utiles. Nos amis affirment que nous rendons des services, que nous sommes utiles. Les indifférents demandent : « Quels services les Juifs rendent-ils. A quoi sont-ils utiles ? » Mais personne ne semble remarquer combien inouï, combien monstrueux est ce point de vue, est cette question.

De quel autre peuple de la terre a-t-on jamais eu l'audace de demander à quoi il servait ? Où a-t-on jamais entendu qu'un peuple doive servir à quelque chose ? Un peuple est son propre but. Il vit pour son utilité, non pour celle d'autrui. Naturellement, il ne doit pas causer de tort autour de lui, car ce serait provoquer une résistance, qui pourrait aboutir à son anéantissement.

Mais il n'a besoin d'être utile à personne. Il n'a pas besoin de racheter son existence, de justifier son existence, en rendant des services à autrui. Pour nous seuls, on trouve tout naturel que nous ayons à acheter notre droit à l'existence, par des services rendus aux autres.

Nous seuls n'avons pas le droit de vivre pour nous-mêmes. Nous ne sommes que les valets désignés de tous les peuples; nos maîtres ont le droit de nous chasser lorsqu'ils croient ne plus avoir besoin de nos services; mais nous ne pouvons pas leur donner congé, parce qu'il nous serait impossible de trouver une autre place. Eh bien ! nous autres sionistes, nous cherchons tout au moins à faire rentrer dans ce contrat de service honteux la possibilité de donner notre congé ! Car le sionisme est en vérité le congé du

serviteur juif à ceux de ses maîtres qui en abusent de façon par trop infâme.

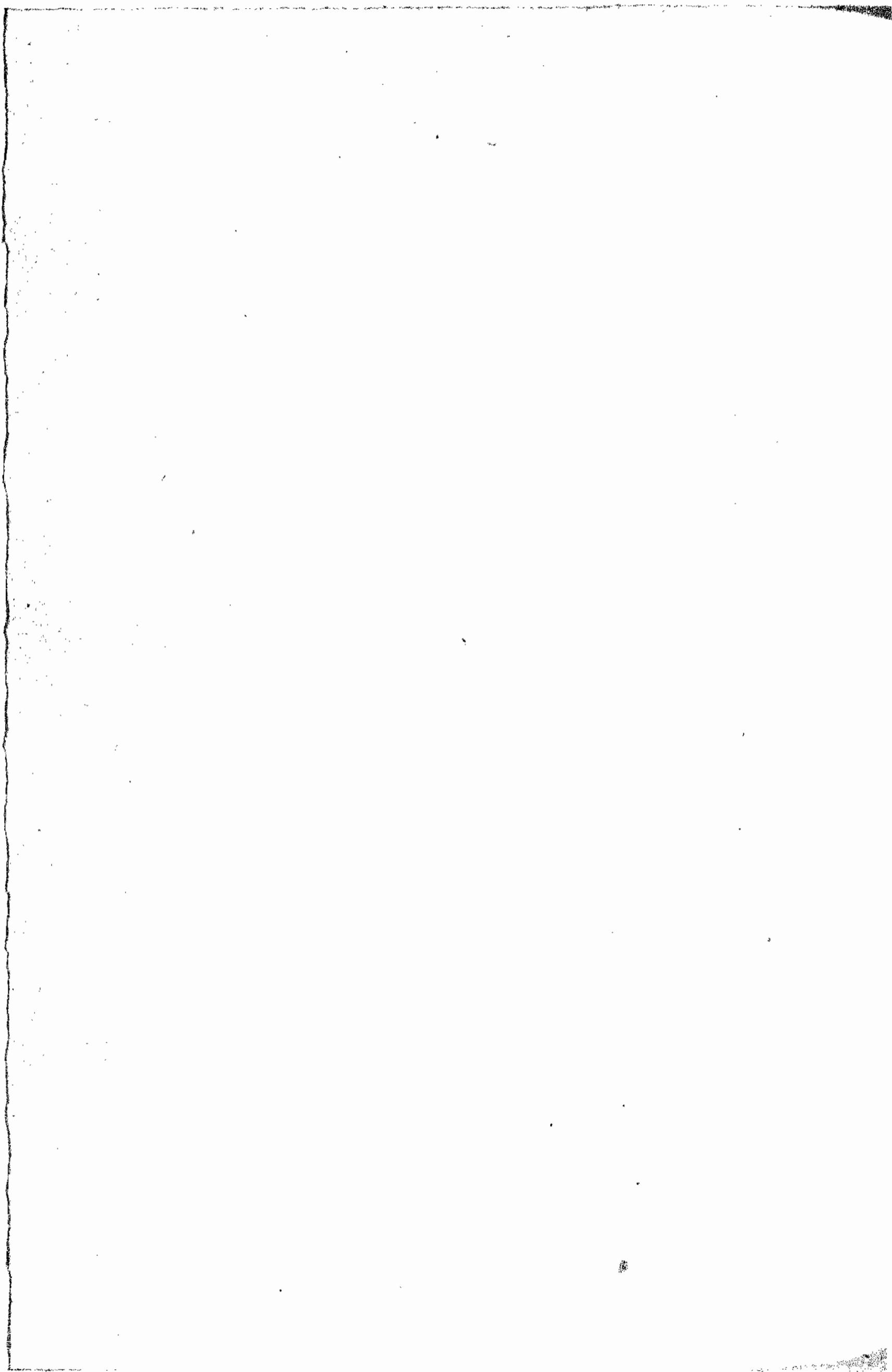
Bismarck a dit un jour qu'il souhaiterait à l'Allemagne un plus grand nombre de millionnaires car leur richesse profiterait à la culture morale et servirait à élever le niveau d'existence du peuple allemand. Ce que Bismarck disait du peuple allemand est vrai pour tous les peuples. Tous les millionnaires d'un peuple profitent à ce peuple, quelque peu développé que soit leur esprit public. Il leur est impossible de ne pas contribuer à la civilisation de leur peuple, au progrès de ses arts, de sa force économique. « Lorsque la rose se pare, elle pare aussi le jardin. » Il n'est que chez le peuple juif, tant tout y est anormal, que le peuple dans son ensemble ne gagne absolument rien à ce que quelques uns de ses fils soient des millionnaires.

Après avoir fait la part des exceptions, qui d'ailleurs confirment la règle, nous pouvons dire que chaque Juif qui devient millionnaire est perdu pour le Judaïsme. Si, par hasard, un Juif devient riche, c'est naturellement heureux pour lui, probablement aussi pour son pays, mais ce n'est pas un renfort pour le peuple juif, c'est au contraire, un affaiblissement. En effet le Juif millionnaire tient à honneur de donner un bel exemple de son absence de préjugés, de son impartialité, de sa tolérance. Invariablement, pour le prouver, il s'y prend comme suit : Par tolérance il souscrit avec empressement à l'érection d'églises chrétiennes; à la fondation d'hôpitaux d'où sont exclus avec la plus grande impartialité les

malades, les infirmiers, les médecins juifs. Dépourvu de préjugés il refuse jalousement le moindre centime à des œuvres juives. Par contre tout ce qu'il nourrit d'esprit publié ou seulement tout ce que le besoin de réclame l'incite à consacrer à la collectivité, il le donne à des œuvres générales dont le Juif, en raison de l'antisémitisme régnant, ne peut généralement pas profiter. Et si un millionnaire est parfois assez partial, assez enclin aux préjugés, assez intolérant pour faire quelque chose en faveur de ses frères juifs, il le fait par malheur de telle façon qu'au lieu d'être profitable le bienfait tourne au méfait. Il se dépense en aumônes et contribue ainsi à entretenir le parasitisme. Ou bien, il fonde des colonies avec tant d'habileté et de bonheur qu'il transforme en mendiants professionnels des colons qui, à l'origine étaient des travailleurs indépendants et ne demandaient qu'à le rester. (19) Ou bien encore, il abandonne des centaines de millions au peuple juif, et environne un legs énorme, qui n'a pas son précédent dans notre histoire de conditions telles que le trésor qui pourrait être l'instrument de notre délivrance est employé contre elle, au point que nous sommes aujourd'hui obligés de considérer ces centaines de millions juifs comme faisant le plus grand tort aux Juifs. (20) (IX)

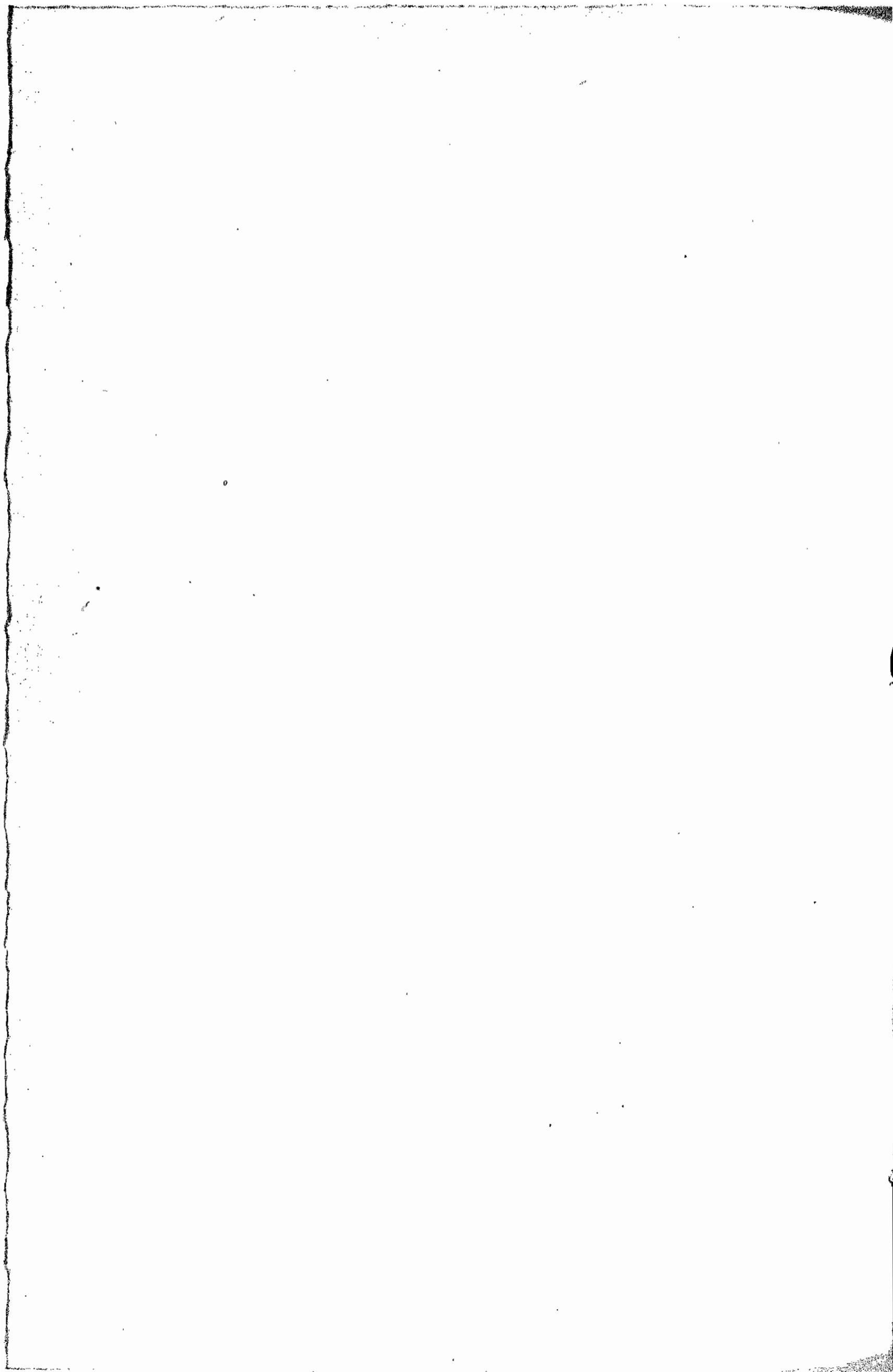
(19) Allusion à l'œuvre du baron de Rothschild en Palestine.

(20) Allusion au legs du baron de Hirsch et à l'activité de la *Jewish Colonization Association*. Voir sur ce point BARUCH HAGANI : « La Jewish Colonization Association ». *Eretz Israël*. juin 1921.



DEUXIEME PARTIE

Le Relèvement



DEUXIEME PARTIE

LE RELÈVEMENT

CHAPITRE I

Relèvement physique

I

DE L'IMPORTANCE DE LA GYMNASTIQUE

POUR LES JUIFS

On a si souvent répété que la gymnastique fortifie, facilite le développement de la beauté, renforce les sentiments de dignité de l'individu, que c'est là un lieu commun; on a aussi insisté sur ce point que la gymnastique discipline, unifie des individualités diverses, enseigne, par la coordination soigneuse d'efforts nombreux, à agir en faveur d'un but unique et collectif; par suite, pour le Juif, elle aurait une valeur éducatrice

toute particulière, puisque ses plus grands défauts sont l'entêtement, l'opiniâtreté, la mauvaise volonté lorsqu'il s'agit de faire preuve d'obéissance à l'égard de la collectivité juive ou même à l'égard d'un autre Juif. Mais dans ces considérations sur la gymnastique chez les Juifs, il est un point auquel on n'a pas accordé une attention suffisante à mon avis : les aptitudes rares dont nous faisons preuve dans les exercices physiques de toutes sortes.

Maint lecteur, lisant ceci, aura sans doute un regard étonné, et hochera la tête. Il est probable qu'il me désapprouvera et me traitera d'esprit paradoxal. La raison en est que nous avons trop l'habitude de nous considérer sans le savoir avec les yeux des antisémites, et de répéter, crédulité aveugle et des plus blâmable, ce qu'ils disent de nous. Ainsi, pour nombre de Juifs même très fiers, c'est un fait patent que le Juif est malhabile et lamentablement maladroit physiquement; qu'il est d'une faiblesse pitoyable; qu'il a deux mains gauches, qu'il trébuche constamment sur ses jambes, marche plutôt de travers et baissé que droit. Cela, les antisémites le soutiennent, et nous le répétons. Tout au plus, oserons-nous plaider les circonstances atténuantes. Est-il étonnant, dirons-nous, que nous manquions de force musculaire et d'adresse. Durant les milliers d'années passées dans le ghetto, nous avons nécessairement, par manque d'exercice, dû perdre nos capacités physiques, et il nous faudra durement peiner pour arriver à les recouvrer.

Les antisémites nous ont observés d'un œil haineux, et leur méchanceté leur fait interpréter faussement et généraliser de façon risible le peu de vérité qui existe dans leurs dires.

Il est exact qu'un trop grand nombre de Juifs ont une mauvaise tenue. Mais elle n'est nullement naturelle. Elle est la conséquence d'une éducation physique défectueuse. En cela le Juif ne se distingue pas de l'Aryen. Que celui qui en a l'occasion s'arrête devant des casernes ou des lieux d'exercices et observe. Il se convaincra rapidement qu'il n'existe aucune différence extérieure entre Juifs et non juifs lorsqu'il s'agit d'épiciers ou de cordonniers. Je me suis laissé dire par des sous-officiers, bien loin suspects de philo-sémitisme ou même de justice à notre égard, que non seulement le journalier, le compagnon, le boutiquier, mais encore le valet de charrue, le campagnard qui a cependant l'occasion de se mouvoir et d'exercer ses membres, ont la compréhension bien plus dure que les recrues juives et que leur éducation militaire est bien plus pénible, bien plus lente que celle de leurs camarades issus des mêmes couches sociales ou de couches semblables. Les caricatures des journaux comiques, dans lesquels, pour le plus grand plaisir des antisémites chrétiens et juifs, on représente les soldats juifs comme de ridicules épouvantails à moineaux, ne sont nullement l'expression de la vérité. Ce sont là d'aimables trouvailles inventées à plaisir et rien de plus. Leur modèle n'est que le jeune troupier durant les premiers temps de son incorporation.

Le Juif laisse à désirer comme prestance, surtout dans les pays de population slave et germanique; dans les pays latins, on s'en aperçoit bien moins. Autrefois j'étais disposé, peut-être un peu hâtivement, à considérer la croissance du Juif comme retardataire, à conclure que sa petite taille était un signe de dégénérescence. Dans ces derniers temps, mon opinion s'est modifiée à ce sujet. Il est fort difficile d'arriver à une conviction basée sur des considérations vraiment scientifiques, car l'anthropologie et l'ethnographie du peuple juif sont des domaines à peu près inexplorés. Nous ne savons donc pas si, à l'origine, les Juifs avaient une plus haute taille et ne sont devenus plus petits que par suite des conditions défavorables de leur existence, ou si, dès le principe, ils constituaient une race petite. Je ne sais pas que des fouilles de tombeaux aient eu lieu qui eussent peut-être pu mettre ce point en lumière. D'ailleurs, pour avoir quelque valeur, ces témoignages devraient être assez nombreux et il faudrait être bien sûr de se trouver en présence de tombes juives. Les témoignages de l'antiquité ne concordent pas; sur les monuments égyptiens et assyriens, les images des Juifs ne permettent pas de penser qu'ils apparaissaient à l'artiste plus petits que les non-juifs qui les entouraient. A Rome, des Juifs de stature gigantesque s'exhibaient contre une rétribution. D'autre part les récits de la Bible permettent de conclure que les Juifs, avaient pour voisins en Palestine, des peuples qui les dépassaient de beau-

coup sous le rapport de la taille. Que l'on se rappelle les « fils d'Enoch » et la description de Goliath en face de David. Nous ne savons donc pas si nous sommes devenus ou si nous avons toujours été petits. En tout cas, nous ne pouvons nier qu'actuellement nous ne soyions en général plus petits que les Allemands, les Russes, les Anglo-Saxons, les Scandinaves, tandis que nous égalons les Français, les Italiens, les Espagnols, les Roumains, les Magyars. Il serait d'ailleurs tout à fait inexact de faire dépendre la faiblesse, la maladresse, de la petitesse de la taille.

Que l'on ne perde pas de vue deux faits biologiques primordiaux : Chez un homme sain, il n'est pas de faiblesse musculaire naturelle qu'il soit impossible de modifier; on exécute des mouvements compliqués comme ceux de la gymnastique, non avec les muscles mais avec les centres moteurs du cerveau.

Nos muscles sont susceptibles de développement. On peut dire sans exagération que personne ne doit se contenter des muscles qu'il a. Bien plus, chacun peut avoir les muscles qu'il souhaite acquérir. Pour cela il n'est besoin que d'exercices méthodiques persistants. Chaque Juif qui se croit ou est faible a le moyen de se procurer une musculature d'athlète, à condition de n'avoir point de maladie organique lui interdisant tout effort physique.

Mais pour la gymnastique, la force n'est pas tout ce qu'il y a de plus nécessaire. Naturellement il faut exiger des muscles une certaine ca-

pacité de rendement, mais point n'est besoin de force brutale. Il s'agit essentiellement de trois conditions importantes : audace qui ne se soucie de rien, domination complète de tous les groupes musculaires, dont l'action harmonique simultanée est nécessaire lors de l'accomplissement d'un mouvement complexe, enfin, représentation rapide et aigüe du mouvement à exécuter représentation au cours de laquelle la pensée doit bannir avec énergie toute crainte et toute hésitation. Or l'esprit, le cerveau satisfont complètement à ces trois conditions, les muscles ne sont que les serviteurs dévoués, passifs, obéissants et confiants.

Légèreté, clarté, acuité d'esprit constituent la condition première de la souplesse, de l'habileté du corps. L'une s'adapte complètement à l'autre. Qu'on me comprenne bien. Une intelligence sage, mobile, pénétrante seule, ne produit encore pas un athlète si le système musculaire n'a pas atteint, par des exercices, le développement requis. Mais nulle force musculaire, innée ou acquise n'est capable de faire un athlète d'un lourdaud hébété, niais et lent. Je ne connais aucun sport, pas même peut-être le football si cruel et si dépourvu de finesse où l'imbécile brutal et lourd surmonterait ou même égalerait l'homme doué de cette intelligence souple comme la panthère, rapide comme l'éclair.

De nos dons spirituels, nos ennemis mortels eux-mêmes n'osent douter. Ils sont obligés, bien qu'à contre cœur, de reconnaître notre acuité de

vision, notre souplesse d'esprit, notre rapidité de compréhension; seulement, ils s'efforcent de transformer ces qualités, parce que juives, en défauts, et les pitoyables idiots de l'antisémitisme juif s'accordent avec eux sur ce point. L'utilité de cette constatation résulte d'elle-même. Nous avons reçu de la nature les dons intellectuels nécessaires à des dispositions gymnastiques, athlétiques, sortant de l'ordinaire. Les conditions corporelles, une certaine somme de force musculaire, nous pouvons les acquérir par l'exercice. Ainsi, nous possédons tout ce qui est nécessaire pour nous montrer aussi bons gymnasiarques que coutumiers de toutes disciplines spirituelles. Ce ne sont point là des présomptions ou des acceptions purement théoriques. C'est un fait que quelques-unes des troupes les plus connues des cirques sont presque uniquement composées de Juifs, que parmi les Juifs les artistes sont en nombre disproportionné et qu'en escrime beaucoup de Juifs sont des maîtres. Nous n'avons donc qu'à vouloir pour occuper le premier rang comme gymnasiarques.

Dans un milieu qui affecte de mépriser les capacités intellectuelles, parce que ne les possédant pas au même degré que les Juifs; qui, par contre, fait parade de ses qualités physiques, parce que croyant en être mieux pourvu que le Juif, il serait de la plus haute importance pour notre situation, de pouvoir chasser nos calomniateurs hargneux de leurs derniers retranchements et d'arriver à les forcer à reconnaître —

même contre leur gré — ce fait, que nous les égalons aussi bien comme gymnasiarques que comme intellectuels.

Peu m'importe d'ailleurs que les antisémites aient une meilleure opinion de nous. Ce que ces gens-là pensent de nous, nous est indifférent. Mais il nous faut considérer que le Juif, dispersé, est particulièrement sensible à l'opinion non-juive, et n'estime que ce que son entourage non-juif reconnaît comme ayant de la valeur. Si le Juif se voit consacré et si possible admiré comme gymnaste, comme escrimeur etc., la bonne opinion qu'il prendra de lui-même l'aidera plus encore à se relever, que la conscience de la sûreté, de la force, que ses exercices de gymnastique auront produit en lui. Cet effet de l'éducation physique a pour nous une importance à laquelle il convient de s'arrêter. (XIX).

II

DU MARIAGE ET DE L'INSTRUCTION PRÉCOCES

Mais il est cruel de parler du relèvement physique à de pauvres diables qui se nourrissent mal non par ignorance, mais en raison de ce qu'ils n'ont rien à manger, qui logent entassés dans de misérables trous, dans des réduits sales, où l'air est irrespirable, non par incurie mais parce qu'ils ne peuvent faire les frais d'une habitation moins malsaine. Quel est le personnage plein

d'onction qui a jamais eu le courage de tenir à des gens nus, qui meurent de faim et n'ont pas de quoi payer leur loyer, le prêche suivant : « Frères nourrissez-vous de façon substantielle, habillez-vous chaudement, vivez dans des pièces plus aérées, plus propres, plus claires, mieux agencées ! » On ne peut donner de pareils conseils que lorsqu'on dispose à la fois de sages paroles et des moyens qu'exige leur exécution.

A d'autres peuples, physiquement dégradés, on doit recommander de se corriger des vices meurtriers, de ne pas boire démesurément, de ne pas s'adonner à la débauche, de ne pas jouer, de ne pas dissiper son argent, de ne pas rester sales, par crainte de l'eau et de l'air. Nous n'avons pas besoin de nous déshabituer de tous ces vices qui troublent la santé et la vie car nous ne les avons point. Au contraire, pour arrêter la décadence physique de notre race, il faudrait que nous prenions certaines habitudes que nous n'avons point : celle d'habiter des logements spacieux, de bien nous couvrir. Il ne nous serait pas difficile de prendre ces habitudes, si nous possédions les ressources nécessaires. Le relèvement physique du peuple juif est une question d'argent. Que le peuple juif soit dans l'aisance, et vous n'aurez pas besoin de perdre un mot pour assurer son relèvement physique. Il se fortifiera de lui-même et très rapidement. Regardez les familles juives qui sont dans l'aisance depuis trois générations. Comparez ces beaux cavaliers, ces magnifiques combattants, ces danseurs souples, ces champions

de la lutte et de la natation, comparez ces corps solides, développés, avec les nains misérables, maladroits, épuisés du ghetto oriental. Vous aurez aussitôt la formule qui vous fournira le moyen infaillible de relever le peuple juif physiquement, et le temps nécessaire à sa pleine efficacité.

D'ailleurs nous n'avons pas besoin de donner des conseils aux Juifs riches. D'abord ils sont si peu Juifs qu'on les prend à peine en considération dans les intérêts publics juifs.

Ensuite ils font partie des chasseurs les plus passionnés; ils pratiquent avec rage tous les sports, et seraient sans doute tous des fils d'Enoch, si pour leur malheur, en se détournant du Judaïsme, ils n'étaient tombés dans les pires débauches et l'immoralité complète des classes de la société européenne et américaine la plus corrompue.

A ces Juifs qui ont un pfennig et une heure de trop, nous ne pouvons naturellement que recommander de continuer à faire beaucoup de gymnastique. Inutile de perdre davantage de paroles à leur sujet.

L'idée de la création d'un Judaïsme musculaire a été proclamée ici, la jeunesse intellectuelle juive l'a saisie, et cette idée, sans aucun doute, ne fera que se répandre. Actuellement d'après le *Journal juif de gymnastique*, il existe 13 sociétés nationales juives de gymnastique. Nous devons nous efforcer d'obtenir que chaque société sioniste qui est en état de le faire, installe une section de gymnastique.

Mais pour la grande masse du peuple juif à laquelle nous pensons tout d'abord, tout cela est sans importance. Pour le moment, cette masse ne peut pas modifier sa manière de vivre, et elle n'a ni le temps, ni les moyens de s'occuper d'un sport quelconque. Si nous voulons donner des conseils d'hygiène, il faut qu'ils ne coûtent rien, pas même un pfennig ! Et, après y avoir mûrement réfléchi je ne trouve que deux réformes qui me paraissent nécessaires et pressantes, et que l'on peut exécuter sans sacrifices d'argent. Il faut que les Juifs s'abstiennent des mariages contractés trop tôt, ainsi que de mettre trop tôt les enfants à l'école.

Le mariage de jeunes gens et de jeunes filles à moitié développés, qui, pendant longtemps encore ne sont pas économiquement indépendants, coutume qui rappelle notre origine orientale, est le cancer qui ronge notre peuple. C'est ainsi que la femme juive souffre trop tôt, se fane et vieillit vite; que la famille juive compte trop d'enfants, que les parents ne peuvent ni nourrir ni élever; que le jeune homme ne saisit ni le sérieux, ni la dignité morale du mariage, et s'habitue avec un sang froid effrayant, à abandonner femme et enfants, lorsqu'ils l'incommodent quelque peu. Si nous pouvions habituer nos frères d'Orient à augmenter de huit ans la moyenne de l'âge où ils se marient, nous rendrions un immense service à notre race. Aussi nuisible que les mariages précoces, est la coutume de mettre trop tôt les petits garçons à l'école. C'est para-

lyser le développement physique et déposer les germes d'infirmités futures dans l'organisme, que d'envoyer à l'école l'enfant avant l'accomplissement de sa sixième année, et de lui imposer un effort mental de plus de cinq heures par jour. L'enfant juif ne perdra pas, il gagnera au contraire à commencer ses études plus tard. (IX)

CHAPITRE II

Relèvement économique

J'ai maintenant terminé mes conseils sur le relèvement physique des Juifs et me tourne en hésitant vers un problème autrement intéressant : le relèvement économique. Il n'y a rien à faire pour le peuple juif, aussi longtemps qu'il sera dans la plupart des pays injustement haï, persécuté, ou, pour mettre les choses au mieux, entouré d'une atmosphère de défiance. La seule solution est de trouver pour lui un sol qui lui appartienne. Ce que nous pourrons faire jusque là ne sera qu'une œuvre partielle : nous ne pourrons attaquer le mal à la racine mais seulement améliorer ou peut-être masquer quelques symptômes cliniques.

Le peuple juif est pauvre et le restera : 1° parce qu'il s'adonne à des occupations dont on peut démontrer mathématiquement qu'elles ne rapportent rien; 2° parce qu'il vit dans l'anarchie économique et que chaque Juif épuise sa force à entrer en concurrence avec son voisin juif; 3° parce qu'il emploie inutilement, ou mieux

jette par la fenêtre, sans aucun but, les quelques ressources dont il dispose.

Puisque l'on connaît les causes du mal, il devrait ne pas être impossible de le circonscrire.

Le Juif s'adonne à des occupations infructueuses. Il ouvre des boutiques sans marchandises, dans des endroits où il n'y a pas de clients, si ce n'est d'autres commerçants aux boutiques également vides. Il veut servir d'intermédiaire, là où il n'y a pas de mouvement commercial. Il faut absolument faire des ouvriers de ces commerçants et intermédiaires juifs.

« Ce n'est pas pratique ! c'est impossible ! » Tout doux. Chaque jour, des centaines de talmudistes, de commerçants sans le sou, de vagabonds, d'hommes en l'air, qui n'ont jamais travaillé de leurs dix doigts émigrent à Londres ou à New-York et y apprennent en quelques semaines, voire même en quelques jours, le métier de tailleur ou de cordonnier. Ce qu'ils apprennent à Londres ou à New-York, ils peuvent aussi bien l'apprendre à Lodz ou à Bialystok. Et le cordonnier ou le tailleur qui a fait un apprentissage est bien au-dessus du commerçant sans marchandises, ni clientèle et même du « Luftmensch ».

« Mais il n'y a que trop d'ouvriers juifs en Orient qui meurent de faim. » C'est vrai, mais pour une raison déterminée, parce que, là où ils sont, on n'a pas besoin d'ouvriers, et parce que les ouvriers s'arrachent réciproquement les quelques bouchées de pain qui ne sauraient suffire

à tous. On pourrait remédier à cela en obtenant que les ouvriers s'unissent entre eux au lieu de se combattre.

Il faut qu'ils sortent de l'anarchie dans laquelle ils se débattent et qu'ils s'organisent. Pas de concurrence, la coopération, voilà ce que nous leur conseillons. Nos frères d'Orient n'ont pas la liberté de choisir leur domicile. Il faut qu'ils restent là où ils sont. D'où cet axiome essentiel qu'il faut unir en une société de production fermée tous les travailleurs, en leur donnant des métiers dont on exporterait les produits.

Des sociétés semblables ne sauraient se constituer sans argent. Mais nous avons sous la main le peu d'argent qu'il y faudrait et que l'on jette stupidement par la fenêtre. Cent mille Juifs émigrent chaque année de l'Orient vers l'Occident. Quelles que soient les privations que l'on s'impose, les voyages reviennent toujours cher. L'émigration des Juifs coûte chaque année des millions. A quoi servent-ils ? A rien. On dira peut-être : « C'est à ce prix que les transfuges du ghetto achètent leur liberté ! » Dans les espaces resserrés de l'Est de Londres et de New-York, le Juif n'a pas plus de liberté qu'en Russie, en Galicie ou en Roumanie. Qu'il reste là où il est. Qu'il apprenne là-bas le métier qu'il ira apprendre à Londres. Qu'il y fasse les vêtements ou les chaussures qu'il a fait à Londres. Qu'il envoie sa marchandise sur le marché au lieu de voyager lui-même. S'il gagne dans son pays autant d'argent qu'il aurait acquis à Londres, il sera

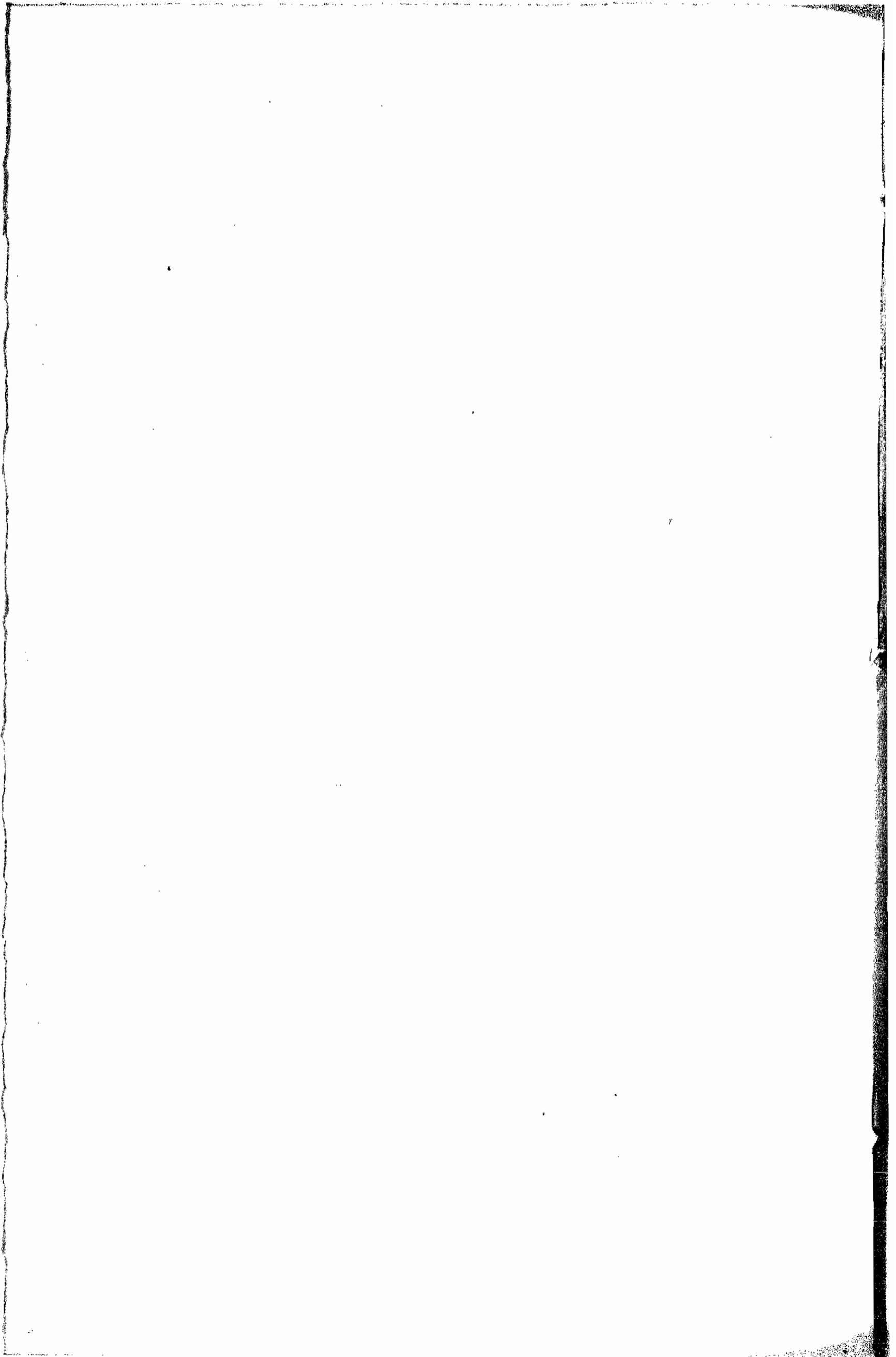
presque dans l'aisance. Ce qui est à Londres un salaire de famine est à Minsk ou à Wilna, à Jassy ou à Galatz un salaire très avantageux. Et le travailleur n'est pas arraché à sa famille, à son milieu, à ses habitudes, à ses traditions.

L'argent du voyage que l'émigrant épargne, cet argent qu'il éparpille, qu'il arrive pourtant à se procurer, d'une façon quelconque, suffirait amplement pour former la première mise de fonds nécessaire à la fondation de coopératives de production, lesquelles peuvent travailler avec un très petit capital. D'ailleurs les fabricants livreraient volontiers, avec trois ou six mois de crédit, l'étoffe, le cuir, le fil à coudre nécessaires aux ouvriers tailleurs ou cordonniers. Le produit fabriqué pourrait aussitôt être vendu ou tout au moins être gagé sous forme de warrant et les travailleurs recevraient immédiatement une partie de leur salaire.

Pour cela, il ne faut rien d'autre que l'organisation industrielle et commerciale de la coopération. Utilisez sur les lieux l'esprit général et la discipline de l'Artel, ayez sur le marché une représentation capable et consciencieuse, puis travaillez et vous transformerez des hommes affamés en producteurs, qui vivront de façon très digne de leur travail et pourront même épargner quelque chose.

Organisation ! c'est le premier et le dernier mot dans le domaine économique. Aussi bien qui donc est plus apte que le sionisme à organiser la masse juive ? Qu'il entreprenne hardiment la

fondation de coopératives de production. Qu'il apprenne à ses adhérents à s'organiser pour le travail et le commerce. Il procurera ainsi du pain aux affamés; il donnera une discipline à ceux qui sont dans le chaos et l'égarement, il fera de dévôts pleureurs et impuissants des hommes forts et actifs, les citoyens de la Sion de l'avenir. (IX)



CHAPITRE III

Relèvement moral

...De là résulte la méthode qui seule doit être employée pour propager l'idée sioniste parmi les Juifs assimilés. Inutile d'argumenter avec les Juifs mûrs, qui ont totalement désappris de sentir en Juifs et qui vivent dans une conception bien consolidée asémite ou peut-être même anti-sémite. C'est un gaspillage de temps et de force que de vouloir, avec des arguments rationnels, convaincre et convertir ces éléments-là. Ce qui est nécessaire c'est de créer le sentiment juif. Car les sentiments aussi se créent. Ils sont le fruit de l'éducation, des influences éprouvées de bonne heure, et particulièrement de l'exemple. Par ces forces-là, de l'enfant juif Mortara on fait un prêtre catholique profondément croyant et sentant chrétiennement avec toute la sentimentalité juive, et de fils d'immigrés échappés du ghetto polonais des Teutons ou Gaulois aux cheveux crépus, qui trouvent « qu'on ne saurait refuser à l'antisémitisme une certaine part de vérité. » Par ces mêmes forces on peut refaire de bons Juifs des descendants d'assimilés reniant leur ra-

ce et devenus complètement étrangers au Judaïsme, et on le fait plus facilement, car même dans l'âme juive la plus décomposée et minée il reste toujours encore quelques centimètres carrés de terrain solide où l'on peut s'appuyer pour construire un nouvel édifice de sentiment et de penser juifs avec les fragments dispersés, couverts de moisissure et à moitié désagrégés de souvenirs anciens.

Il faut donc agir sur la jeunesse, autant que possible déjà sur l'enfant. Que ce soit facile je ne le prétends pas. Nous avons contre nous les résistances de parents, les influences de l'école et de la famille. Néanmoins le zèle, l'enthousiasme pour la grande cause, la tenace persévérance, un peu d'habileté trouveront toujours des moyens et voies pour pénétrer à temps dans la citadelle familiale juive aux portes de laquelle on fait bonne garde contre nous. Ici, l'art et les lettres juifs ont à jouer un grand rôle. Des romans, des drames, des poésies, des tableaux, des sculptures juifs d'une qualité artistique élevée font plus pour éveiller dans des âmes jeunes le sentiment juif que n'importe quelle prédication systématique, rationnelle, qui nous paraît devoir emporter la conviction. Cette prédication ne produit jamais son effet que lorsque des tendances et aspirations juives préexistent déjà dans le sentiment.

Malheureusement, ces moyens d'éducation de l'âme juive sont encore très rares. Ce qui a été créé dans cet ordre d'idées, dans un passé loin-

tain, n'a pas de valeur vivante pour un public ultra-moderne, et dans les dernières deux ou trois générations, tous nos hommes de talent ont abandonné le Judaïsme et ont travaillé de toutes leurs forces à la déjudaïsation de leurs frères de race. Néanmoins, il y a déjà, du moins en Angleterre et en Allemagne des commencements prometteurs, en Angleterre les romans et nouvelles du grand Zangwill, en Allemagne, les vers de Liliencron, les romans de Max Viola, les dessins de Lilien, et nous pouvons espérer que sous l'influence de la vie nouvelle sioniste ils se développeront richement.

Mais ce qui importe le plus, c'est tout de même l'exemple. Nous agissons comme éducateurs rien qu'en existant. Rien ne surpasse la force propagandiste de ce phénomène que des hommes sérieux, intègres, cultivés, dont la vie défie la calomnie et fait honte à la moquerie, vivent et travaillent pour l'idéal sioniste, sans se laisser décourager par l'indifférence, troubler par l'ironie, révolter par la fureur de leurs adversaires. Un groupe d'hommes remplissant ces conditions finit par s'imposer, quelque peu nombreux qu'il soit au début. Il faut seulement qu'il sache durer. Les premiers succès se font peut-être attendre longtemps. Mais lorsqu'enfin ils arrivent, ils vont en augmentant selon la formule des entreprises dites « boule de neige. »

Le sionisme ne saurait renoncer à l'Occident, quoique les Juifs occidentaux semblent complètement perdus pour le Judaïsme. Naturellement,

l'armée des sionistes se recrute à l'Est. Mais son corps d'officiers doit lui venir, pour une grande part, de l'Ouest. Car des officiers ne peuvent lui venir que des éléments du peuple juif développés en liberté, arrivés à l'aisance, nourris de toutes les sources de la culture moderne. Or, ces éléments là ne se rencontrent avec quelque fréquence que dans les pays où les Juifs ont des droits égaux aux chrétiens.

Je ne laisserai même pas de rester convaincu qu'il y a un avantage pour notre mouvement, au moins dans ses débuts, à ce que le Judaïsme occidental, en général, se montre très peu accessible à nos efforts. De cette façon, nous sommes sûrs que le peu de sionistes qui de ces pays là se joignent à nous, sont le produit d'une sévère sélection. Les sionistes occidentaux ne sont ni des ambitieux du ghetto ni des tigres de réclames, ni des petits profiteurs, ni des spéculateurs, ni des cabotins vaniteux ni des snobs imitateurs, comme ils pourraient l'être là où le sionisme est déjà une chose populaire et une affaire de majorité, des natures vigoureuses du plus dur grain national. Ce sont des survivants d'une rude « lutte pour l'existence » morale où les plus faibles ont péri nationalement. Ce sont des individualités dont l'infrastructure invisible, héréditaire, raciale et nationale est exceptionnellement solide et puissante. Tels doivent pourtant être les hommes appelés à conduire la foule sioniste de l'Est à la marche et au combat.

Celui qui interpréterait mes paroles comme un

aveu que je considère le Judaïsme occidental comme définitivement perdu pour notre race, ne m'aurait pas compris. Certes, il est sur le chemin de l'apostasie et celle-ci deviendra sûrement définitive si une renaissance nationale ne ramène pas les égarés à leur race. Mais la « *vita nuova* » du sionisme peut le ramener à la cause juive. Elle le ramènera sûrement si le sionisme parvient à des réalisations.

Car soyons justes : nous ne devons demander à l'homme moyen, et par conséquent aussi au Juif moyen, ni l'héroïsme, ni une riche imagination visionnaire. Les deux sont des dons exceptionnels. Le Juif ordinaire, dans les pays où il jouit d'une sécurité passable de la personne et de la propriété, n'est même pas capable de se figurer autre chose que sa condition actuelle. La loi le définit comme un citoyen de son pays. Il a une patrie. Il a un peuple. Il a une langue. Il a une civilisation. Que tout cela ne soit pas sien, il croit que ce soit là une invention calomnieuse; celui qui le lui dit, il le considère comme son pire ennemi. Il souffre de l'antisémitisme, mais il lutte contre lui selon la loi du moindre effort. Or, à l'Occident, l'adaptation, l'assimilation exige certainement un moindre effort que l'affirmation d'un génie national particulier, que la séparation, que l'organisation nationale, et, comme cas extrême, que l'émigration.

Mais qu'il se soit fondé une patrie juive garantie par le droit international, mais que des centaines de milliers, voire des millions de Juifs

vivent et prospèrent de nouveau nationalement sur leur sol à eux, et la même loi du moindre effort fera de la plupart des actuels zéloteurs de l'assimilation des fervents du nationalisme juif, peut-être même des colons de Sion.

Les assimilateurs seront étonnés de la facilité avec laquelle, en présence d'un commencement d'existence nationale juive, sur une terre de sécurité, ils découvriront de nouveau leur cœur juif. Je ne dis pas cela ironiquement, mais chaleureusement, dans la joie anticipée de retrouver des frères perdus. (*Israelitische Rundschau*. Berlin 1901. Z. S. p. 360-364).

...Cette nouvelle direction me semble devoir conduire à des résultats que ne prévoyaient pas ceux qui, d'un cœur léger, avaient renoncé à tout ce qui constitue l'essence du Judaïsme. Nous sommes au début d'une nouvelle ère; notre siècle décidera, si, dans le Judaïsme, c'est la vie qui l'emportera, ou la mort.

Un homme qui pendant trente ans a été le plus puissant personnage, après le tzar, en Russie, le procureur du Saint-Synode, Pobiédonostzef, a dit un jour, qu'il était en veine de sincérité : « Voici comment j'imagine la solution du problème juif : un tiers de nos Juifs va se faire baptiser; le second tiers émigrera; le troisième périra de faim. » Eh bien ! il se peut qu'il y ait quelque vérité dans cette prophétie. Je crois moi aussi que sinon un tiers du moins une certaine partie du peuple juif quittera le Judaïsme et se convertira; qu'une autre partie va, non point se

laisser mourir de faim, ce n'est pas son habitude, mais se joindre au prolétariat socialiste organisé, se séparant également de sa race, jusqu'à oublier d'en avoir jamais fait partie. Mais une partie se constituera en un Judaïsme vivant, en un Judaïsme constructif, d'action féconde, en un mot en un Judaïsme sioniste. Et qu'ennemis et amis en soient certains, cette partie-là sera une belle et noble portion du vieux peuple rajeuni !

Lorsque nous parlons d'un acte créateur du Judaïsme vivant, nous n'entendons pas prononcer un simple mot à effet; nous exprimons une idée nette et concrète. Ce que nous voulons créer, c'est une Palestine juive, habitée par des Juifs organisés en peuple, parlant leur vieille et vénérable langue historique, l'hébreu : un hébreu évolué, adapté à tous les besoins des temps modernes, capable d'exprimer toutes les nuances des idées les plus compliquées, comme des sentiments les plus affinés; c'est une Palestine transformée par notre labeur d'un désert ou d'un pays tristement arriéré qu'elle est aujourd'hui, en un jardin, en un verger, en un paradis de fertilité et de beauté, dont la vue surprend et enchante; c'est une Palestine couverte de villes florissantes, d'usines actives, sillonnée de chemins de fer, de belles routes, de canaux; fière de ses ports grouillants, de ses écoles de tous degrés attirant de loin leurs élèves, même parmi les non juifs, et aussi, pourquoi ne pas avouer notre ambition lointaine ? une Palestine fière de son Académie des sciences, de son école des Beaux-Arts, de ses

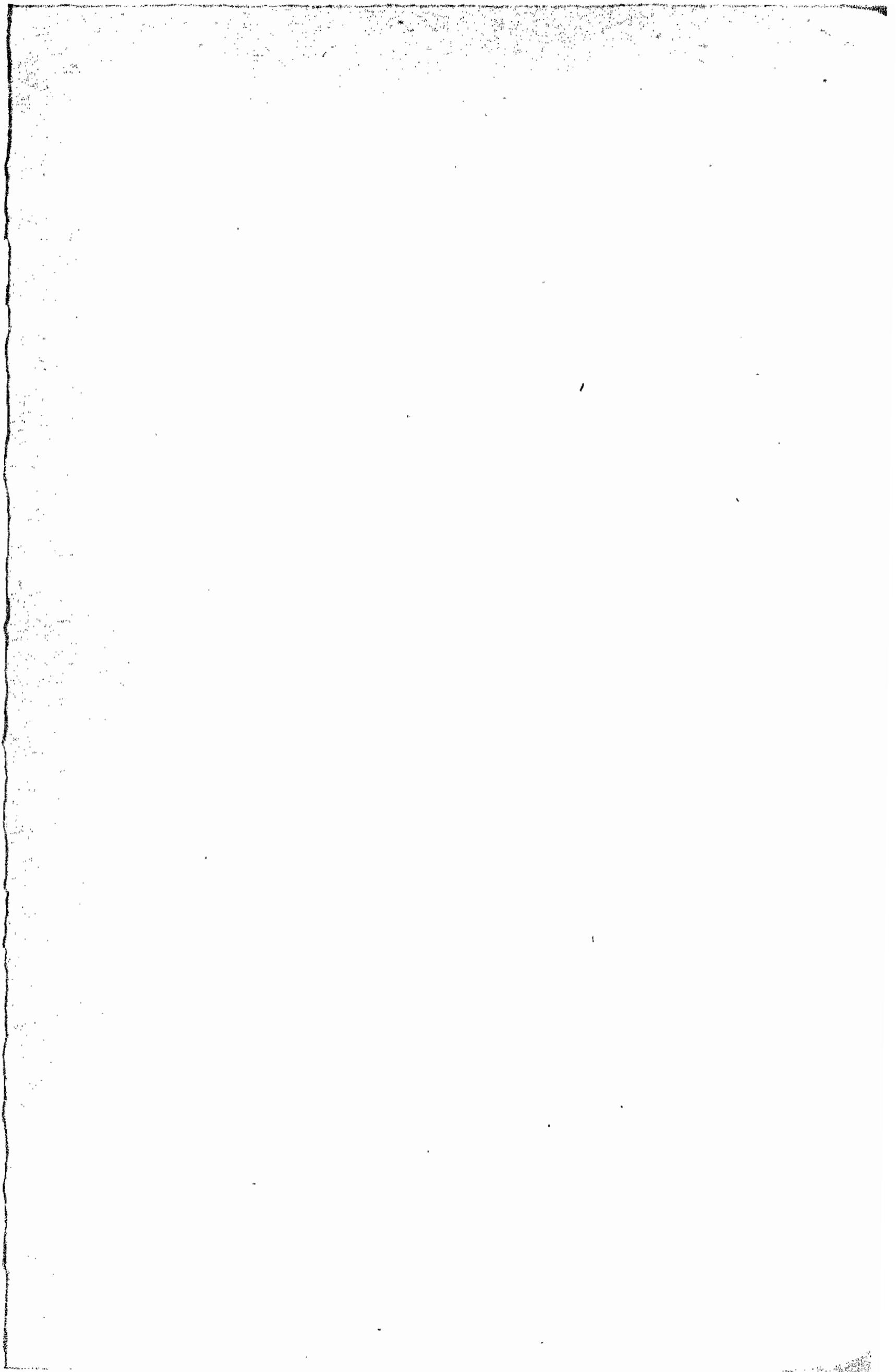
musées, de ses théâtres littéraires et lyriques. Dans une Palestine ainsi aménagée et développée, nous voulons que des Juifs libres, prospères et heureux regagnent toute leur élasticité native, écrasée par deux mille ans de souffrance, de haine et de persécution implacable, retrouvent tous leurs élans naturels, comprimés et repoussés par l'éternelle hostilité de leur ambiance, et donnent la pleine mesure de leur génie de race.

Rêve que tout cela ! diront les sceptiques. Pardon, le rêve a déjà commencé à se réaliser. Le voyageur qui visite les colonies juives de la Palestine a dès à présent un pressentiment de ce que sera ce pays si le jeune Israël continue à servir l'idéal de la régénération du peuple juif. Lorsqu'il rencontre des arbres, une allée ombrée, des parterres de fleurs, des sources murmurant doucement au milieu des plaines arides et désolées, ils sont juifs; une bonne chaussée, après de misérables ornières et fondrières, elle est juive; un quartier neuf, propre, hygiénique, dans une ville sale, délabrée, malodorante, il est juif; un lycée moderne au milieu de la barbarie inculte, il est juif. Tout cela et bien d'autres choses encore, une banque active, des fermes modèles, des caves comparables à celles de la Champagne et du Bordelais, une école polytechnique en construction, un laboratoire microbiologique et hygiénique, tout cela est l'œuvre des Juifs qui n'ont pas voulu désespérer de l'avenir de leur race, qui n'ont pas voulu s'abandonner, qui n'ont pas voulu accepter comme définitif le triomphe de

leurs ennemis hargneux et odieusement calomniateurs.

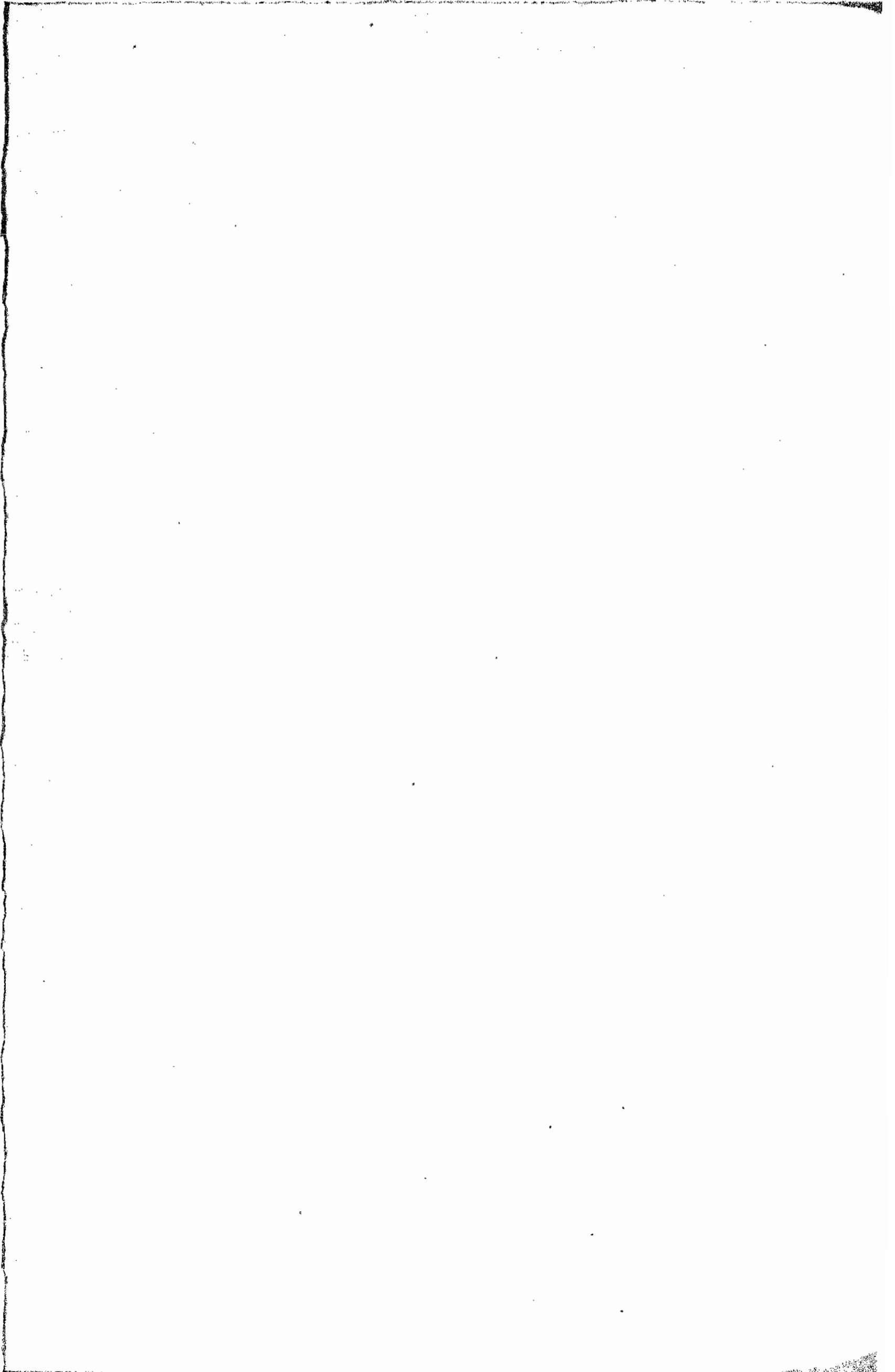
Si les Juifs des pays libres nous demandent : « Vous voulez donc que nous émigrions de France, d'Italie etc., pour aller vivre dans cette Palestine dont vous nous montrez le tableau si engageant ? nous leur répondons : « Telle n'est nullement notre exigence. Que les Juifs qui se trouvent bien, nous entendons moralement aussi bien que matériellement, restent où ils sont. Mais qu'ils comprennent les sentiments de ceux de leurs frères de race qui tiennent à continuer noblement l'histoire d'Israël et qui consacrent à cette œuvre le meilleur de leurs forces. Et pour que cette œuvre soit aussi grandiose que l'intention qui inspire ses créateurs, pour qu'elle fasse honneur non seulement à leurs auteurs directs, mais à tous les Juifs où qu'ils vivent, il n'est besoin que d'une chose : d'un peu de compréhension, de sympathie, d'aide efficace, de fierté, d'élévation d'âme des Juifs du monde entier.

(XXV)



TROISIEME PARTIE

Le Sionisme



TROISIEME PARTIE

LE SIONISME

CHAPITRE I

Les adversaires et leurs objections

I

M. THÉODORE REINACH, HISTORIEN DU JUDAISME

Je lis, autant que possible, tout ce qui se publie sur les Juifs et le Judaïsme. Je le fais sans sélection et sans exclusion. Le sujet a le droit d'exiger mon attention, quel que soit l'auteur qui le traite. Je ne néglige pas les livres des antisémites, ni même ceux des Juifs assimilateurs, les pires d'entre eux. C'est ainsi que je viens de parcourir une « Histoire des Israélites » par M. Théodore Reinach.

J'ai de l'estime pour M. Théodore Reinach.

Etant donné ses tendances, cela doit l'étonner. Mais cela est, néanmoins. Il est érudit, et il a l'érudition honnête. Il ne la fait pas servir à ses idées très particulières. Son recueil de tous les passages des auteurs anciens concernant notre peuple est méritoire. Son étude sur les monnaies juives est utile. Et son « Histoire des Israélites », œuvre déjà ancienne, mais, me semble-t-il, entièrement refondue dans cette nouvelle édition (21), m'a fait une des fortes impressions de ces dernières années.

Naturellement, M. Reinach n'a pas de nouveaux faits à nous offrir. Il a établi avec goût une réduction maniable du monument de Graetz. Il a su rester passablement complet, tout en étant laconique. En somme, c'est un petit tour de force de condensation que de faire tenir la vie et les œuvres, les aventures étonnantes et terribles, les tortures, les espoirs, les efforts et les illusions de notre peuple à travers vingt siècles et trente pays, dans moins de 380 pages, sans tomber dans la sécheresse des nomenclatures et des faits-divers ainsi que l'aurait fait un annaliste impassible.

Car il n'est pas sec du tout, M. Reinach. Il est éloquent. Il est chaleureux. Son récit a de l'allure. Il est parfois animé d'un grand souffle et telle page racontant les martyres de nos pères ne serait pas indigne de figurer dans Michelet.

(21) THÉODORE REINACH. *Histoire des Israélites*. 2^e édition Paris Hachette 1900. in 12.

Mais voilà qu'une chose stupéfiante se produit dans ce livre. Les quatre cinquièmes en sont consacrés à prouver que les Juifs, ou « les Israélites », comme M. Reinach, dans sa délicatesse de Parisien moderne, préfère nous appeler, sont un peuple, une nation, peuple dispersé, nation sans pays, mais, dit-il excellemment, « dont les membres sont étroitement unis entre eux par de pieux souvenirs, par des pratiques minutieuses, fixées avec un soin jaloux, enfin par les livres où tout ce patrimoine religieux est déposé. » Il aurait pu ajouter : « par une origine commune ». Mais cela l'aurait probablement gêné et il a évité de parler des liens du sang existant entre les membres de la famille juive. Car ces premiers quatre cinquièmes du livre sont suivis d'un dernier cinquième, où M Reinach met autant d'énergie à nier que les « israélites » soient une nation, qu'il en avait mis quelques pages plus haut à établir qu'ils en sont une. Non, s'écrie l'auteur avec une violence passionnée, Israël n'est plus une nation ! Il ne veut plus en redevenir une ! Il n'est plus qu'un groupement religieux, qu'une confession.

Mais comment Israël, qui est resté un peuple après la destruction du Temple, après l'expulsion du pays natal, après la dispersion, après la cessation de presque tout contact entre les groupes échoués dans les différents Etats des trois anciens continents, comment Israël a-t-il tout d'un coup cessé d'être une nation ?

Eh ! vous oubliez donc la Révolution fran-

çaise ? C'est ce grand évènement historique qui a opéré le miracle de la transformation du peuple juif en un « groupement religieux ». Il a donné aux Juifs — pardon ! aux Israélites — les Droits de l'homme et du Citoyen et, munis de ces droits précieux, ils ont aussitôt cessé d'être membres de la nation juive quarante fois séculaire, pour n'être plus que des ressortissants volontaires du Consistoire central, autorité ecclésiastique établie par la loi française. Désormais, le Juif a une patrie, il a même un grand nombre de patries parmi lesquelles il peut faire son choix. Son peuple ? C'est l'ensemble de ses concitoyens qui crient à l'unisson : « Mort aux Juifs ! » Son espérance ? C'est d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, c'est de voir sa noble épouse admise à tenir une boutique dans un bazar de charité catholique. Son horreur ? Son exécration ? La divagation de ces fous criminels, se disant sionistes, qui prétendent que le peuple juif existe toujours, et qui réclament pour ce peuple son territoire historique.

Je ferme le volume et je reste abasourdi, car j'ai assisté à un miracle qui m'a bouleversé.

Le miracle, c'est que M. Théodore Reinach ait écrit ce livre.

Ah ! malheureux ! quel démon s'est donc emparé de vous et a conduit votre main sans votre volonté, contrairement à votre volonté ? Vous ne comprenez donc pas que votre œuvre détruit féroce-ment la belle thèse que vous avez construite avec tant d'efforts et d'amour ? Comment ! Vous

voulez faire bien pénétrer dans l'esprit de vos lecteurs cette idée qu'il n'existe plus de nation juive, et vous faites précéder votre rhétorique finale par 300 pages pathétiques, inoubliables, qui doivent réveiller le sentiment national juif même chez M. Gaston Polonnais (22) et chez Mme Porgès ? (23) Comment ! vous ne comprenez donc pas que le meilleur, le seul moyen, le moyen infailible de fortifier, de reconstituer la conscience nationale d'un peuple qui est en train de perdre la notion de son individualité ethnique, c'est de lui raconter son histoire, de lui rappeler ses ancêtres communs, de lui chanter leurs hauts faits, de lui donner l'orgueil de son passé et le goût d'un héritage qu'il n'a plus senti être légitimement le sien ? Mais si réellement il n'y avait plus de peuple, on le créerait de toute pièce par ce moyen-là ! Vous faites sortir des tombeaux les voix tragiques des ancêtres et vous vous flattez qu'à côté de ces tonnerres on entendra votre petite flûte d'assimilateur élégant ? Nous sommes heureusement arrivés à avoir des générations de Juifs qui ignorent totalement l'histoire juive, qui admirent sans bornes Pierre

(22) Gaston Polonnais, rédacteur au *Gaulois* devait suivre l'exemple de son patron Arthur Meyer et se convertir au catholicisme. Voir dans *Vingt ans d'Antisémitisme* par RAPHAEL VIAU, Paris Fasquelle, 1910. pp. 324-326 le récit humoristique de cette conversion.

(23) Mme Porgès. Riche dame juive convertie au christianisme et qui alimentait de ses déniers la caisse de propagande du duc d'Orléans. Voir *l'Echo sioniste* I, 2 (20 septembre 1899).

l'Ermite, dont l'enthousiasme déborde dans la « salle des croisés », à Versailles; qui s'attendrissent sur la noble figure de Philippe le Bel; qui, en imagination, revivent voluptueusement le Moyen-âge mystique et pieux, et vous venez prêcher à ces générations gagnées à la belle cause de l'assimilation que Pierre l'Ermite était un buveur de sang juif, que les croisés commençaient par piller, violer, incendier et massacrer dans les quartiers juifs des villes d'Europe avant de risquer leur noble peau en Asie; que Philippe le Bel chassait les Juifs de France et que le Moyen-âge, si esthétique, était l'époque des tortures et des exterminations juives ? Et vous voulez que les générations ainsi éclairées continuent de s'identifier avec les auditeurs de Pierre l'Ermite et avec les croisés, avec les mercenaires de Philippe le Bel et avec les allumeurs des bûchers juifs ? Ne pouvez-vous pas laisser aux antisémites le soin d'écrire l'histoire du peuple juif ? N'est-ce pas déjà assez révoltant qu'on ne puisse empêcher ces scélérats de sionistes de fouiller dans les chroniques obsolètes et d'évoquer les spectres des ancêtres si heureusement enterrés ? Et vous venez, vous, assimilé, vous assimilateur, vous dont le nom rassure le lecteur « israélite » vous venez défaire le travail fécond de nos rabbins et membres du consistoire dont les descendants sont aujourd'hui d'excellents catholiques et antisémites ? Vous devriez brûler les histoires du peuple juif qui existent déjà et vous vous oubliez jusqu'à en augmenter le nombre ? Ah ça, seriez-vous un traître par hasard ?

Non. M. Théodore Reinach n'est pas un traître, Il n'est pas responsable de ce qu'il a fait. Son inconscient l'a emporté sur le conscient. C'est la répétition, à 4200 ans de distance, de l'aventure merveilleuse de Balaam qui est venu pour maudire et qui a été obligé de bénir, malgré son maître Balac, malgré lui-même. M. Reinach veut détruire la nation juive. Il veut persuader aux Juifs qu'ils n'existent plus en tant que Juifs. Pour le leur prouver, il leur raconte l'histoire à sa façon. Mais pendant qu'il écrit, le sujet peu à peu s'empare de lui, le domine, le transporte; il oublie ce qu'il a voulu prouver, il oublie pourquoi il a saisi la plume, il oublie qu'il a voulu maudire, et il bénit, il bénit, il bénit jusqu'à en perdre l'haleine. C'est qu'il y avait encore en lui, dans un coin très caché de son âme, une petite étincelle oubliée, atavique de sentiment juif, couverte d'une couche si épaisse de cendre assimilatrice qu'il ne soupçonnait même pas son existence et qu'en ouvrant étourdiment les portes du passé, il a été atteint du souffle formidable qui en sort; les cendres ont été dispersées, l'étincelle est redevenue flamme, elle est redevenue incendie, elle a embrasé toute son âme, elle a dévoré les échafaudages misérablement frêles de sa thèse assimilatrice, et il s'est aperçu trop tard de l'étendue de son imprudence, et il a fait des efforts comiquement désespérés pour éteindre le brasier magnifique avec les petits jets d'eau ridicules de ses affirmations assimilatrices.

Ce pauvre M. Reinach offre l'exemple le plus instructif de l'état d'âme du Juif occidental qui n'a pas encore eu le courage de faire le grand saut, de rompre définitivement avec le Judaïsme, d'être logique avec lui-même. Une déchirure va à travers son être. Sa raison voudrait lui prouver qu'il n'y a plus de peuple juif et qu'il n'est lui qu'un libre Gaulois non chrétien, mais de sentiment il est encore profondément juif, malgré lui. Sa raison lui dicte les dernières 70 pages de son Histoire, mais c'est son sentiment qui l'a amené à s'occuper de l'histoire du peuple juif, alors que celle de Mithridate aurait pu suffire à son ambition. Il est ainsi le type de ce *nébach*, de ce *perplexus*, qui se sent cruellement tiraillé de deux côtés opposés et subit le supplice de l'écartèlement.

Non, non, Monsieur Théodore Reinach, lorsqu'on veut l'assimilation, il ne faut pas réveiller les souvenirs nationaux. N'écrivez pas des histoires juives, croyez-m'en. Tâchez de répandre l'amnésie ! Faites oublier à nos admirables Raoul et Gaston qu'ils sont les fils des Abraham et des Moïse. Si vous ne pouvez pas résister à la passion atavique de raconter le passé de notre peuple et du vôtre, appelez votre livre « Histoire des Hébreux » ou des « Ivrim » ou des « Judéens », cherchez, trouvez quelque nom archaïque, peu connu, pour que les « Youpins » actuels ne soupçonnent pas que l'histoire de ces barbares au nom hérissé est celle de leurs propres pères à eux, Français « israélites ».

Léthé ! Léthé ! Voilà le seul remède pour la maladie du ressouvenir, source intarissable du sentiment national juif.

*Craignez que vos airs
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.*

(VII)

II

LE SIONISME ET LES JUIFS OCCIDENTAUX

Il est clair que le sionisme ne peut avoir la même signification pour le Juif de l'Occident que pour celui de l'Orient. Nous n'avons jamais fermé nos yeux à ce fait. Nous l'avons relevé avec insistance dès les débuts de notre mouvement. Mais tous les nôtres ne l'ont pas toujours eu présent à l'esprit. De là certaines erreurs dans la propagande qui devaient nécessairement causer des mauvaises humeurs, des révoltes, des désillusions, des découragements.

Pour nos frères de l'est, le sionisme signifie tout simplement tout : la vie entière, l'individuelle et la nationale, la matérielle et la morale. Il est la réintégration dans la dignité humaine et la délivrance de l'esclavage. Il est le pain quotidien et l'honneur viril. Il est la clé de la culture intellectuelle et le pont qui mène à la grand'route du progrès. Pour les Juifs en Russie, en Rouma-

nie, en Galicie, peut-être aussi en Perse, la question se pose tout bonnement ainsi : « Voulez-vous mourir de faim ? Voulez-vous misérablement périr dans la saleté et l'indigence abjecte ? Voulez-vous tomber dans l'abrutissement et l'abêtissement ? Voulez-vous être traités pis que les bestiaux ? Voulez-vous être méprisés plus profondément que les galériens ? Bien : alors restez ce que vous êtes, enfoncez-vous de plus en plus dans votre marais, ne bougez pas, n'ayez aucune aspiration, ne faites aucun effort. Au contraire, voulez-vous être délivrés de votre misère ? Voulez-vous conquérir les droits de l'homme et du citoyen ? Voulez-vous être placés dans les mêmes conditions économiques, politiques et morales au milieu desquelles tous les autres peuples civilisés combattent leur indispensable lutte pour l'existence ? Alors joignez-vous au mouvement sioniste, fortifiez-le par votre adhésion, élevez-le à une puissance politique et économique avec laquelle on soit forcé de compter. Certes, vous n'atteindrez pas votre but immédiatement, mais déjà le simple espoir et l'active préparation de vos futures destinées soulagera instantanément votre misère présente. »

Evidemment aux Juifs de l'Occident on ne peut parler ainsi. Ils se sentent très mal à leur aise, mais ils ne veulent pas comprendre nettement les causes de leur malaise. L'antisémitisme leur empoisonne quelque peu la vie pour l'instant, mais ils se consolent par cette idée qu'il est un phénomène très passager. Dans tous les

pays de l'Occident, surgissent au Judaïsme des conseillers bénévoles qui lui recommandent un remède infaillible contre cette méchante maladie du jour : l'antisémitisme. En Allemagne, le brave Benedictus Levita, collaborateur courageusement pseudonyme des très réactionnaires et très chrétiennes *Annales prussiennes* (Preussische Jahrbücher) propose aux Juifs de faire baptiser leurs enfants, si cette méthode de traitement leur semble inapplicable aux adultes. En France, le savant M. Salomon Reinach, dans une feuille communale juive subventionnée par le Consistoire, (24) conseille aux Juifs de manger du cochon, le porc étant bien meilleur marché que la viande des ruminants sacrifiés rituellement; de cette façon, ils pourraient mieux supporter la concurrence des ouvriers chrétiens, ils pourraient de leur pauvreté actuelle s'élever à l'aisance, et les Juifs aisés n'ont pas à souffrir de l'antisémitisme, l'auteur de ce conseil spirituel le sait bien par expérience personnelle, étant vingt fois millionnaire. En Angleterre. M. Simon et M. Claude Montaguë prêchent une évolution

(24) Voir SALOMON REINACH « L'émancipation intérieure du Judaïsme » *Univers israélite* année 56. numéros 6, 8, 12 et 14 (26 oct., 9 nov., 7 et 21 décembre 1900. Article reproduit dans *Cultes, mythes et religions* Paris, Leroux. t. II p. 418. *L'Univers* avait d'ailleurs publié cet article sans engager sa responsabilité et il a été immédiatement suivi d'une réfutation due à la plume d'un de ses collaborateurs réguliers. (*Univers israélite* 56, numéros 7, 9, 11, 13, et 15, 2 nov. 16 nov. 30 nov. 14 décembre et 28 déc. 1900.)

progressiste du Judaïsme vers une sorte de déisme, d'éthique pure, qui en ferait, assurent-ils, la religion universelle de tous les gens cultivés et éclairés, et par là toute différence, toute opposition entre Juifs et Chrétiens disparaîtraient naturellement. En Amérique, les rabbins dits « réformés » se disposent à exécuter ce programme remarquable et à faire du Judaïsme une branche à peine autonome de la secte unitariste du christianisme. Enfin, en Italie, on renonce à faire des théories, on se contente d'agir pratiquement. On considère le mariage mixte comme la vraie et heureuse solution de la question juive et dans ce qu'on appelle les « bonnes » familles c'est devenu presque un principe de ne marier les enfants qu'avec des chrétiens.

Tous ces remèdes, quoique différents entre eux et plus ou moins prétentieux, ont ceci de commun qu'ils tendent à la dissolution du Judaïsme.

Que peut offrir le sionisme à des Juifs qui ressentent leur Judaïsme comme un fardeau, souvent comme un opprobre, et qui ne pensent à leurs parents et aïeux que pour leur reprocher de n'avoir pas eu l'esprit de se faire baptiser il y a trente ou trois cents ans, écartant par cette tendre prévoyance les épines antisémites de leur chemin ?

Le dialogue typique entre le sionisme et eux se développe à peu près de la manière suivante :

— Le sionisme est le seul moyen de conserver le Judaïsme.

— C'est justement ce que nous lui reprochons. Nous ne voulons pas que le Judaïsme soit conservé, nous voulons qu'il disparaisse.

— Le sionisme ouvre au peuple juif un avenir plein de promesses et sauvegarde sa dignité nationale..

— C'est absurde. Il n'y a pas de peuple juif, il n'y a qu'une religion juive, et de celle-ci nous nous battons l'œil. Nous sommes déjà assez ennuyés de notre passé et de notre présent juifs et vous nous menacez encore d'un avenir juif ? Merci bien ! De la dignité nationale ? Est-ce que le commerce des vieux habits deviendra jamais un idéal de vie, le jargon judaïque la langue des salons aristocratiques, le pied plat et le nez crochu le modèle de la beauté mâle ? Nous ne croyons pas à une pareille transvaluation des valeurs et ne la désirons même pas. D'autres traits nationaux que ceux que nous venons d'énumérer nous n'en connaissons pas, du moins les journaux, romans, comédies et caricatures antisémites, seules sources de notre connaissance du Judaïsme, ne nous en ont pas enseigné d'autre.

— Le sionisme fait d'Iloles des hommes et des citoyens intégraux.

— Cela, nous le sommes déjà légalement et nous le deviendrons aussi socialement, aussitôt que nous nous serons débarrassés de notre Judaïsme, que nous dissimulerons si adroitement que même les antisémites ne pourront plus le flairer sur nous.

— Le sionisme offre au prolétariat juif, le

plus misérable et le plus malheureux de tous les prolétariats, la base solide où il pourra utilement mettre en œuvre sa capacité de travail.

— Qu'est-ce que ce charabia là ? Chez nous il n'existe pas de prolétariat. Nous sommes passablement à notre aise et celui qui veut travailler arrivera sûrement plus vite à la prospérité en Italie, en France, en Allemagne etc., que dans les déserts de la Palestine ou d'autres belles contrées peuplées de Turcs, de Kurdes ou d'anthropophages.

Inutile de continuer la conversation. Elle tourne en cercle et n'avance pas, ne saurait avancer. Le sionisme est rationnel dans la mesure où, par exemple, l'est la géométrie à trois dimensions, celle d'Euclide. Cette dernière, on le sait, a des postulata qui ne sauraient se démontrer. Le sionisme, a également un postulatum, qu'il est impossible de prouver rationnellement, parce qu'il est placé dans la sphère du sentiment. La condition préalable du sionisme, c'est l'existence du sentiment juif, de l'orgueil du passé du peuple juif, du désir de voir continuer l'évolution historique de cette race si vénérable et si antique. Là où manque cette condition préalable, le sionisme n'est susceptible ni d'être défendu, ni d'être compris. Il doit paraître absurde et inacceptable. (*Israelitische Rundschau*. Berlin 1901. Z. S. p. p. 356-360).

III

LES SOCIALISTES

Les prolétaires juifs qui sont devenus socialistes, s'imaginent apparemment qu'ils doivent pour cette raison rejeter le sionisme dans le principe. C'est une grosse erreur. Il est vrai que l'idéal suprême du socialisme est la fraternité entre tous les hommes, sans distinction d'origine, mais le sionisme a précisément le même idéal. Avant que d'atteindre cet idéal si lointain, le socialisme s'efforce d'organiser les prolétaires de tous les pays en une classe unique qui, sans se préoccuper des frontières nationales, mène la lutte contre les autres classes de la société actuelle. Mais le socialiste en qui la conscience de classe est le plus pleinement développée, ne cesse aucunement pour cela de se sentir membre d'un peuple donné et les porte-parole autorisés du socialisme se sont toujours défendus avec indignation lorsqu'on les traitait de sans-patrie... On ne voit pas pourquoi seul le socialiste juif devrait renier son appartenance à sa nationalité, alors que tous les autres socialistes sont fiers de se reconnaître comme étant des Allemands, des Anglais, des Américains ou des Français.

Le socialisme comporte des aspirations matérielles visent à l'amélioration de la situation du salarié. Où découvrez-vous dans le sionisme le plus léger obstacle à la poursuite de ces aspira-

tions ? Que les prolétaires juifs s'organisent donc, qu'ils s'appliquent de toutes leurs forces à obtenir de meilleurs salaires, des journées de travail plus courtes, une plus grande sécurité, des assurances contre le chômage, les accidents, la vieillesse. Qu'ils luttent pour obtenir tous les droits qui donneraient au salarié la possibilité de se défendre tant soit peu contre la prépondérance de l'entrepreneur. Les prolétaires juifs sont, entre tous les exploités, de beaucoup les plus exploités, entre tous les faibles, au sens économique de ce mot, de beaucoup les plus faibles. Là où ils sont en grand nombre, ils ne jouissent d'aucune liberté et ne peuvent user de leur force numérique pour influencer en leur faveur le marché du travail le plus favorable. Les entrepreneurs chrétiens ne les engagent qu'à contre-cœur et seulement lorsqu'ils se contentent de salaires inférieurs à ceux des ouvriers chrétiens. Mais les entrepreneurs juifs de leur côté préfèrent ces derniers, parce que le repos du sabbat, l'intelligence et l'esprit d'égalité des journaliers juifs les incommodent. Tout ce que les prolétaires juifs font pour se défendre rencontre notre approbation la plus complète. Qu'ils s'affilient dans ce but à toutes les associations qui ne sont pas interdites par la loi, que, dans chaque grève dans chaque, conflit au sujet des salaires, ils se tiennent fermement aux côtés de leurs camarades chrétiens et leur montrent ce que c'est que la fidélité juive, la ténacité juive. Que partout où le sort les a jetés, ils fassent preuve de la soli-

darité de classe la plus rigoureuse, jusqu'à ce qu'ils puissent s'organiser sur le sol de la Palestine, librement et de la façon qui leur semblera la plus favorable à leurs intérêts ! Et, je le demande encore une fois, pourquoi ne pourraient-ils pas faire tout cela, tout en restant de bons sionistes ?

Aussi importantes que les aspirations matérielles sont les aspirations morales du socialisme. Mais ces dernières ne sont pas non plus en contradiction avec le sionisme. Que dis-je ? Elles sont bel et bien réalisées par le sionisme. Tout ce qui dans le socialisme est idéal d'avenir, a été dans le judaïsme réalité historique et peut le redevenir dès l'instant que le peuple juif reçoit de nouveau le droit de disposer de lui-même.

Quels sont, en effet, les éléments essentiels de la conception socialiste ? Respect de la dignité humaine dans chaque individu, sans distinction de situation et de profession. Rénumération égale de tout travail qui répond à un besoin de la collectivité ; reconnaissance du droit qu'a chaque homme désireux de travailler à la participation d'un minimum des biens de la vie et à une mesure équitable de bonheur. Insertion de l'individu qui travaille et qui crée des valeurs dans le plan de travail général de l'organisme collectif, afin d'éviter que ses efforts individuels soient annihilés par le chaos de la production, tout en lui assurant le plein respect de son indépendance spirituelle et morale. Tel est le noyau philosophique du socialisme autour duquel il faut dis-

poser quelque chose de sentimental et de fraternel à l'adresse de tous les hommes, une sorte de foi dans les progrès possibles de l'humanité, un peu d'espérance en un avenir meilleur.

Eh bien, tous ces éléments sont des anciens idéaux juifs dont la reconnaissance constitue précisément le but du sionisme. Quel est le peuple qui a le plus révéralé la dignité humaine sinon le peuple qui le premier a conçu l'idée de la paternité divine c'est-à-dire, pour passer du langage mystique au langage rationaliste, qui établit la souveraineté de la personne morale; qui s'intitula un peuple de prêtres, c'est-à-dire de serviteurs de l'idéal, et qui se sentit personnellement lié avec Dieu, c'est-à-dire, avec la plus haute moralité ? Quel est le peuple qui a conçu le plus profondément l'égalité des droits, que le peuple qui proclama hautement : tous les Juifs sont frères ! qui exigea une égale contribution à la chose publique de la part du riche comme de celle du pauvre et qui ne prisalé d'autre distinction que le plus grand savoir et la plus haute vertu ? Où trouvez-vous une loi plus imbue de justice sociale que celle de Moïse qui, grâce à l'année du Jubilé empêchalé la concentration des biens-fonds dans les mains d'un trop petit nombre de détenteurs et qui éleva la préoccupation des pauvres, des veuves, des orphelins, des étrangers mêmes à la hauteur d'une obligation religieuse ? Quelle est la loi qui respecta la liberté autant que la loi juive qui ordonnalé de percer, contre le poteau de la porte, l'oreille de l'esclave lors-

qu'il était assez lâche pour se refuser à la liberté qui lui était automatiquement octroyée au bout de la période septennaire ? Dans quelle doctrine fut-il plus grandement honoré que dans celle du Judaïsme dont les plus grands docteurs, les sages les plus vénérés furent, à l'apogée de la civilisation juive, des cordonniers, des menuisiers, des maçons et enseignaient expressément qu'il convenait aux nobles d'esprit de gagner leur vie par le travail de leur main, afin de pouvoir cultiver la science pour elle-même et non dans l'espoir d'un salaire.

Croyez-vous donc que c'est par hasard qu'au berceau du socialisme contemporain se trouvent les Juifs Marx et Lassalle; que maintenant encore, parmi les théoriciens du socialisme, les Juifs occupent la première place ? Ces hommes ont beau renier leur Judaïsme, en eux règne, à leur insu, un atavisme juif. En eux a passé, issu de ces latentes traditions populaires dont se composent les prédispositions de chaque individu, cet enthousiasme pour la justice sociale qui, chez eux, prit la forme d'une protestation contre l'ordre des choses économiques et sociales existant et aboutit à l'élaboration du programme socialiste.

Je crois avoir prouvé que les prolétaires juifs aussi bien que les théoriciens juifs du socialisme trouveront dans le sionisme une large place où toutes leurs aspirations légitimes pourront se faire jour. Mais je voudrais aussi leur montrer que cette place, ils ne pourront finalement la

trouver que dans le sein du sionisme et non point en dehors de lui !

Qu'ils s'imprègnent des leçons éloquentes, des avertissements menaçants de l'Histoire. Depuis que la nuit de la Diaspora s'est étendue sur le peuple juif ses enfants les meilleurs quêtent pour lui sans relâche et avec la plus tendre sollicitude un rayon d'espérance. Lyncée le guetteur se tient immobile derrière son créneau et ne détourne pas un instant son regard du sombre horizon. Aussi souvent qu'il aperçoit la clarté la plus douteuse, la lueur la plus faible, il pousse avec éclat et allégresse son appel aux gens d'en bas : « Le jour se lève ! » et aussitôt le peuple juif se précipite en tumulte pour accueillir avec des cris de joie le jour nouveau, mais à chaque fois, il s'aperçoit, quand arrive l'heure du midi, que c'est encore un jour de déception.

Les Juifs savent que les sources uniques de leurs souffrances sont le fanatisme, l'ignorance, la brutalité et le despotisme. C'est pourquoi aussi souvent qu'ils croient s'apercevoir que l'une de ces quatre puissances malfaisantes perd de sa nocivité, il s'éveille en eux l'espérance que leur propre détresse est sur le point de prendre fin, mais cette espérance s'est jusqu'ici constamment montrée vaine.

Lorsque la Réformation conçut l'espoir d'affranchir le monde chrétien de l'oppression intellectuelle, le Judaïsme salua ce mouvement dont il pouvait également se promettre l'affranchissement. Nicolas de la Lyre enseigna l'hébreu

à Luther, les rabbins initièrent les réformateurs à tous les mystères de la révélation juive et leur fournirent toutes les armes de l'exégèse biblique. L'Ancien Testament fut à nouveau honoré au sein du christianisme, mais lorsque la Réformation eut vaincu elle se servit de ses nouvelles connaissances dans l'Écriture sainte pour prouver que les Juifs sont rejetés par Dieu, et les traita encore plus mal que ne l'avait fait auparavant le catholicisme.

Les Encyclopédistes se soulevèrent contre le dogme. L'*Aufklärung* (25) commença sa lutte contre la foi des Eglises. Aussitôt les Juifs furent ses apôtres les plus enthousiastes. Dès l'instant que le fanatisme est leur ennemi mortel, il va de soi que l'*Aufklärung* doit apporter le remède à leurs maux. L'*Aufklärung* a vaincu; le fanatisme dogmatique est surmonté et ne peut plus combattre qu'en se repliant, mais les Juifs n'ont rien gagné à cela; on ne les persécute plus, il est vrai, à cause de leur foi, mais en vertu d'un principe anthropologique, ainsi qu'il sied à des fils éclairés du XIX^e siècle, on les persécute à cause de leur race.

La Révolution française a terrassé le despotisme, proclamé les droits de l'homme et apporté

(25) On désigne sous ce nom en Allemagne le mouvement d'émancipation intellectuelle inauguré en France par les Encyclopédistes. « L'*Aufklärung*, a dit Kant, signifie la fin de la longue minorité à laquelle l'Humanité s'est-elle même condamnée. *Sapere aude*, aies le courage de te servir de ta propre raison, est la devise de l'*Aufklärung*. »

la Liberté au monde. Enfin voici donc la délivrance ! Les Juifs le répètent avec joie, ils le croient, ils propagent le mouvement dans les pays les plus reculés, ils prennent partout la part la plus passionnée aux combats que livrent les peuples en vue de leur affranchissement, à telles enseignes que l'on a précisément désigné la Révolution de 1848 comme une révolution juive. Et aujourd'hui les libéraux ne tolèrent à leurs côtés leurs compagnons d'armes juifs qu'avec embarras et mauvaise humeur lorsqu'ils ne les éconduisent pas sans ambages, parce qu'ils craignent de passer pour les auxiliaires des Juifs et de s'aliéner ainsi les sympathies populaires.

Après de telles expériences nous avons le droit de dire aux socialistes juifs : La Réformation a brisé quelques chaînes, mais celles des Juifs elle n'a fait que les resserrer. L'*Aufklaerung* a affranchi les esprits, mais la haine des Juifs — pardon des Sémites, elle l'a plutôt renforcée qu'adoucie ; les principes de la Révolution française ont conquis le monde, mais aujourd'hui les libéraux signifient, poliment ou brutalement, aux Juifs, que l'on ne souhaite guère leur collaboration à l'œuvre de la Liberté politique. Le socialisme réserve aux Juifs la même déception que la Réformation l'*Aufklaerung* et la Révolution politique. S'il nous est donné de voir la théorie socialiste enfin mise en pratique nous aurons la surprise, nous autres Juifs, de rencontrer dans le nouvel ordre des choses notre vieille connaissance : l'antisémitisme. Il ne nous servira de rien alors que Marx et

Lassalle eussent été des Juifs. S'il m'est permis de comparer, toutes proportions gardées, le christianisme au socialisme je dirai volontiers : le fondateur de la religion chrétienne fut aussi un Juif et cependant il n'est pas à ma connaissance que la Chrétienté ait cru pour cela en devoir de la reconnaissance aux Juifs. Je ne doute pas un instant que les théoriciens du socialisme restent fidèles à leur doctrine, ils ne soulèveront jamais une question de race. Mais les conducteurs effectifs des masses auront à compter avec la réalité, et les sentiments de la masse les obligeront eux aussi, aussi loin que nous puissions voir dans l'avenir, à faire une politique antisémite ou disons asémite, ainsi que cela se produisit pour les chefs des partis bourgeois libre-penseurs. On dira alors à peu près ceci : la solidarité socialiste ne s'étend qu'aux membres de la race supérieure, non à ceux de la race inférieure et l'on refoulera tout court, la race juive dans l'humanité de seconde classe, comme de nos jours les nègres et les coolies jaunes.

Puisse le prolétariat juif, puissent les théoriciens socialistes qui se trouvent être des Juifs entendre notre voix et prendre en considération ce que nous disons. Le sionisme travaille pour eux et il ne peut se passer de leur concours. Des décadents juifs pourris jusqu'à la moëlle, de ces imitateurs serviles et abjects d'une mode en partie idiote, en partie folle, peu nous chaut. Ils peuvent rester là où ils sont : Tout au contraire nous aspirons au concours des enthousiastes so-

cialistes. Ils ont un idéal. Ils croient au progrès et à l'avenir. Ils ont la moralité et la puissance d'agir : précisément ce qu'il faut à un sioniste. Et nous leur disons : Tout ce que vous êtes, vous pouvez l'être au sein du sionisme et aussi sûrement que votre négation du Judaïsme, que vous considérez à tort comme l'une des conditions de votre socialisme, vous prépare d'amères déceptions, aussi sûrement le sionisme vous fournit le moyen de réaliser tous vos idéaux, de les satisfaire tout à l'honneur de vos conceptions et pour le plus grand bonheur de votre peuple de prolétaires et de déshérités. (Discours tenu à Amsterdam, le 17 avril 1899 Z. S. pp. 304-311).

IV

LES ORTHODOXES

Ils prient chaque jour pour le retour à Jérusalem et ne se doutent pas que nous travaillons de tout notre pouvoir à préparer ce retour. Et ce qui est tragique, c'est qu'ils ne sont pas responsables de leur ignorance.

Notre parole ne les atteint pas. Ils ne lisent pas de journaux. Ils ne vont pas aux réunions. La plus terrible lutte pour l'existence absorbe si complètement chacun de leurs moments, qu'il ne leur reste ni temps ni pensée pour tout ce qui ne concerne pas la conquête immédiate d'un morceau de pain.

Mais ces millions de Juifs vont à la Synagogue; la plupart d'entre eux tous les jours; tous, les samedis et jours de fête. Ils considèrent leurs rabbins comme leurs maîtres, ils les écoutent dévotement. Les rabbins avaient le devoir de leur apporter le joyeux message du nouveau sionisme. Pourquoi n'ont-ils pas accompli ce devoir ?

Bien entendu, je ne parle pas de ceux qu'on a appelé les rabbins protestataires, ceux de l'Occident. Nous en avons fini avec ceux-là, et nous espérons que bientôt notre peuple en aura également fini avec eux.

Je parle des rabbins orthodoxes de l'Est, dont personne ne saurait suspecter l'esprit vraiment juif. C'est à ces rabbins que nous demandons : « Pourquoi vous tenez-vous de côté ? Pourquoi vous taisez-vous ? Pourquoi ne conduisez-vous pas la communauté qui vous obéit, sous le drapeau déployé de David, vers l'armée sioniste ? » On nous dit qu'ils se méfient de nous, qu'ils craignent de notre part je ne sais quel attentat contre la foi. Comment cela est-il possible ? Nous avons expliqué à bien des reprises, que nous ne touchons pas à la croyance, qu'à l'intérieur du sionisme, tout le monde jouit de la pleine liberté de ses croyances religieuses. Et si ces déclarations ne leur suffisaient pas, je les prie de réfléchir à ceci : c'est qu'ils tiennent leur sort entre leurs propres mains ! Nous n'avons pas le pouvoir de leur imposer notre volonté si elle diffère de la leur. Venez à nous, hommes pieux qui vous méfiez ! Nous sommes

jusqu'ici des centaines de mille, nous serons des millions lorsque vous nous joindrez, et c'est la volonté de ces millions et non la nôtre, qui fera alors loi !

Vous pouvez en un jour, d'un coup, transformer les neuf dixièmes des Juifs, de sionistes latents qu'ils étaient, en sionistes patents, de sionistes en esprit en sionistes de parole et d'action.

Ce n'est que beaucoup plus lentement que nous pouvons arriver au même résultat par nos moyens usuels de propagande, la presse, les conférences, les réunions. Nous y arriverons cependant à la longue, tandis que vous, vous pouvez le faire immédiatement. Mais lorsque nous y serons arrivés, le peuple juif enfin instruit demandera un compte sévère à ces rabbins qui aujourd'hui se taisent. (V)

V

LES INDIFFÉRENTS ET LES RÉNÉGATS

Les Juifs civilisés de l'Occident continuent à nous traiter en adversaires, pour la plupart, ou en indifférents, et à nier que les Juifs soient un peuple. Ils sont les seuls à le nier. Sous une forme négative, par voie d'élimination, les autres peuples le reconnaissent, en nous disant chacun de son côté : « Vous n'appartenez pas à notre peuple, bien que vous possédiez chez nous des droits civiques. »

Combien peu logiques et peu conséquents avec eux-mêmes, doivent être nos adversaires pour ne pas comprendre que de toutes ces dénégations réunies résulte l'affirmation la plus éclatante de l'existence d'une nationalité juive. Nous fûmes d'abord très aigris contre ces contradicteurs. Nous sommes maintenant devenus plus calmes, peut-être aussi plus justes. Nous les comprenons et comprendre c'est pardonner.

Car il leur a coûté assez cher pour se créer une patrie et y obtenir des droits civiques et ils éprouvent actuellement une certaine angoisse à l'idée de la perdre à nouveau. Ils savent ce qu'ils ont, ils ne voient pas encore ce que le sionisme peut leur offrir en échange, parce qu'ils n'ont pas la faculté de prévoir l'avenir et de se représenter comme réalisé ce qui n'est encore qu'à l'état de projet. Ils ne voient dans le sionisme que l'agitation et le trouble qu'il provoque et le rejettent avec indignation. Mais justement ces qualités de leur esprit et de leur caractère me garantissent qu'ils cesseront leur opposition dès l'instant où nous pourrons arguer de résultats palpables. Nous n'avons pas à compter sur ces Juifs — là dans la lutte que nous avons entreprise. Certains même nous attaqueront par derrière. Mais au jour de la victoire il est à prévoir que beaucoup d'entre eux viendront à nous. Eh bien, même alors, ils seront les bienvenus. Ils ne sont pas responsables de leur étroitesse d'esprit et de leur peu de courage.

Je vous étonnerai peut-être en disant que j'ai

appris à juger moins sévèrement même les renégats, les Juifs antisémites, depuis que ces léchebottes des salons bien pensants brûlent de pénétrer dans les milieux dévots, chrétiens, dans les sociétés d'aristocrates pour la plupart antisémites. Apprenez dans les livres d'observateurs excellents comme Anatole France et d'autres, combien il leur en coûte pour s'insinuer dans ces milieux, de combien d'affronts ils doivent se laisser abreuver pour danser au bal d'une comtesse et pour pouvoir prêter de l'argent à un duc, camarade de noce. Et vous comprendrez ces gens. Et vous reconnaîtrez avec moi qu'ils sont bien les fils de ces grands ancêtres qui sacrifièrent leur noble vie à leur foi sur l'échafaud et la barre de torture. Eux aussi affrontent tous les martyrs et même la mort par le feu. Ils déploient autant d'héroïsme à renier leur Judaïsme que leurs pères en déployaient pour y rester fidèles et ils sont plus à plaindre qu'eux.

Ne nous fâchons donc pas contre ces pauvres produits de l'assimilation. Contentons-nous de nous désolidariser d'avec eux, comme ils se sont eux-mêmes détachés de nous. Ne comptons pas non plus sur les gens pratiques d'entre eux, qui nous laissent le soin de nous éreinter dans la lutte et se réservent de venir à nous quand la victoire sera obtenue. (V)

VI

PATRIOTISME ET SIONISME

Il y a une objection que, dès le premier jour, nous avons constamment entendu opposer au sionisme et qu'on ne cesse de soulever. C'est celle-ci : « Du moment que vous vous déclarez sioniste, vous admettez implicitement, et même expressément, que vous êtes un étranger dans votre propre pays et que votre ardent désir est de le quitter le plus tôt possible, pour gagner votre véritable patrie, la Palestine. Mais alors, vous seriez mal venu de vous plaindre si on vous refuse les droits de citoyens ou si l'on vous en dépouille dans les pays qui vous les ont généreusement octroyés et vous justifiez d'avance les gouvernements qui iraient jusqu'à vous expulser d'un pays auquel ne vous attache aucun sentiment de patriotisme. »

Ces phrases ont accueilli nos premières manifestations par la plume et par la parole. Nous y avons répondu immédiatement. Mais nos adversaires ont fait semblant de ne pas entendre notre réplique et partout où nous organisons une réunion contradictoire, nous voyons surgir quelque profond penseur qui triomphalement entonne le couplet : « Etant sioniste, vous ne sauriez être patriote et vous justifiez ainsi... etc... etc... »

Nous aurions pris le parti de rire en voyant l'éternel contradicteur brandir l'éternel argument

de l'incompatibilité entre le sionisme et le patriotisme, si le spectacle n'avait pas un côté un peu agaçant. En effet, de deux choses l'une : ou bien nos adversaires savent que nous avons réfuté cent fois leurs sophismes, alors ils sont d'une mauvaise fois insigne; ou ils ne le savent pas, alors ils prouvent qu'ils ne se sont jamais occupés de notre mouvement, qu'ils n'ont aucune idée de son histoire, de sa littérature, de sa philosophie, et dans ce cas on reste confondu devant l'effronterie de gens qui osent parler publiquement, avec une pareille suffisance de choses auxquelles ils sont si profondément et si entièrement étrangers.

Avant de démontrer une fois de plus l'inanité du reproche que l'on nous fait de manquer de patriotisme, je constate que ce reproche n'a jamais été fait aux sionistes que par des Juifs. Evidemment, pour les antisémites, nous autres Juifs sommes et avons été des étrangers, voire des ennemis, et ils nous ont toujours accusés des sans-patrie. Mais leur dénonciation ne vise pas les sionistes plus que les assimilés, plutôt moins. Avec toute leur bassesse de renégats, avec tous les excès du plus bruyant chauvinisme dont ils font preuve, les assimilés n'ont jamais obtenu des antisémites leur brevet de civisme et il semble bien qu'ils doivent renoncer à l'obtenir jamais. Mais en dehors des antisémites, jamais un non-juif ne s'est avisé de mettre en doute la fidélité des sionistes envers leur pays de naissance et leurs concitoyens chrétiens. Le fameux argument

de la prétendue incompatibilité entre le sionisme et le patriotisme ne s'impose donc pas par l'effet de la pensée logique; il est uniquement un cri d'angoisse, une manifestation de crainte pitoyable, une révélation du secret tremblement intérieur dont sont affligés ces malheureux assimilés, qui font si fièrement montre de leur patriotisme et paraissent si sûrs de leur position dans la patrie.

Nous les invitons à faire un effort pour dominer leurs lâches terreurs et pour raisonner tranquillement. Quelle est la définition du patriotisme ? C'est un sentiment profondément affectueux pour le pays natal, le désir de lui être utile en toute circonstance, la ferme détermination de le défendre contre ses ennemis et au besoin de lui sacrifier la vie. Ce patriotisme-là, sain, légitime, et raisonnable a deux sources. L'une est la tendresse que tout être humain normal ressent pour sa propre enfance, sa jeunesse, et pour toutes les impressions associées à leur souvenir. On est naturellement ému à la pensée du premier horizon qu'ont contemplé nos yeux à l'aurore de la vie, des premiers sons qui ont frappé nos oreilles et qu'a cherché à répéter notre balbutiement infantin, de l'ambiance vivante et morte, physique et morale, au milieu de laquelle nous avons grandi et vécu nos premières sensations douces et douloureuses. Les lieux qui nous ont vu naître et devenir ce que nous sommes, sont une part de nous-mêmes. Notre attachement à eux n'est qu'une manière d'égoïsme, car en eux

nous nous aimons nous-mêmes. L'autre source du patriotisme est un raisonnement complexe. C'est de la gratitude pour la collectivité qui nous garantit la sécurité de la vie et de la propriété, qui nous assure tous les bienfaits de l'ordre, du droit, de la justice, de la civilisation, c'est l'orgueil d'un passé historique dont nous nous sentons les cohéritiers, c'est le désir que doit avoir tout honnête homme de conserver intact, d'augmenter si possible, le patrimoine de gloire que lui ont légué les générations antérieures, qu'elles lui ont acquis avec leur sang, dont il a joui comme citoyen d'un pays prestigieux.

Tels sont les éléments sentimentaux et rationnels du patriotisme sincère et fécond, qui fait la force et la santé, et peut faire la grandeur d'un pays. Je laisse de côté le patriotisme de parade qui en est la caricature; cette pose d'enthousiasme éperdu devant certaines paroles, ce fétichisme hypocrite devant certains symboles, cette véritable manie des grandeurs, cette affectation de haine et de mépris pour tout ce qui est étranger, cette attitude de boxeur avide de carnage qui seraient ineffablement odieux, si l'on ne savait que tout cela n'est que de la comédie sauf chez quelques pauvres fous victimes de leur propre grandiloquence ou dupes de la rhétorique creuse d'autrui. Ce pseudo-patriotisme-là, je le repousse de toutes mes forces; et cela nullement en ma qualité de sioniste, mais simplement comme homme ayant médité sur la vie et les problèmes qu'elle pose. De ce patriotisme stupide, xénophobe, in-

juste, vantard, rétrogarde, je ne veux rien savoir, et en le répudiant je me sais dans la meilleure compagnie du monde. Que les trembleurs échappés du ghetto l'affectent. S'il leur plaît de prendre le ton et le geste des nationalistes les plus enragés, de se rendre ridicules aux yeux des chrétiens de bons sens, méprisables aux yeux même des spéculateurs du chauvinisme, odieux aux ouvriers du progrès humanitaire, c'est leur affaire. Nous ne leur envions pas la triste gloire de dépasser en démonstrations écœurantes les chauvins les plus bornés.

Mais le bon patriotisme, le vrai, le Juif sioniste l'éprouve à l'égal des meilleurs citoyens. Et comment ne l'éprouverait-il pas ? Sentimental de sa nature il s'attendrit plus facilement et plus profondément sur la poésie de son enfance et de sa jeunesse que les tempéraments plus froids ; de là un attachement plus passionné à son milieu. Encore secoué d'une horreur secrète au souvenir du ghetto, dont les portes se sont ouvertes devant lui il y a à peine un siècle, même dans les pays les plus avancés, il est plus reconnaissant que n'importe quel autre citoyen des bienfaits d'ordre politique qui lui garantit la dignité d'homme et de citoyen, et plus fier que la plupart de ses concitoyens non-juifs des destinées passées et future de son pays, destinées auxquelles il lui est permis depuis peu de collaborer. Les deux sources du bon patriotisme coulent donc chez lui plus abondamment que chez tout autre. La preuve ? Elle abonde. Le nombre des Juifs

ayant scellé de leur sang leur amour de la patrie a été proportionnellement plus grand que celui de la population générale dans toutes les guerres du siècle dernier. On les trouve au premier rang partout où il s'agit de faire des sacrifices pour la chose publique et de remplir les devoirs civiques autrement que par de vaines paroles. D'ailleurs, les voies publiques mêmes, dans plus d'un pays d'Europe et d'Amérique, témoignent, par des monuments éloquents, des mérites patriotiques des Juifs et de la juste appréciation de ces mérites par la nation.

Ma sincérité me fait, toutefois, un devoir de déclarer en toute franchise que ce patriotisme actif, zélé, heureux et fier de ses efforts et de ses sacrifices, n'a sa raison d'être que dans les pays qui ont tenu à être de véritables patries pour les Juifs. Les Etats qui traitent leurs habitants juifs en parias, qui leur refusent les droits de l'homme et du citoyen, les tolèrent à peine et leur font sentir constamment et de la façon la plus brutale et la plus cruelle qu'ils considèrent leur présence comme un mal et qu'ils seraient heureux d'en être débarrassés, ces Etats-là seraient mal venus d'exiger des Juifs de l'amour et le désir des sacrifices patriotiques. Même dans ces pays, si barbares et si injustes, le Juif ne renie cependant pas sa tendresse invincible pour les lieux de sa jeunesse et il étonne parfois par l'intensité de la nostalgie qu'il éprouve pour sa patrie maternelle quand il a réussi à s'en arracher et à trouver à l'étranger un asile pourtant autrement

hospitalier. Même dans ces pays, le Juif donne l'exemple de l'observation scrupuleuse des lois et de la déférence envers les autorités. Même là il offre sans y être invité, sans être encouragé, sa collaboration singulièrement efficace à l'œuvre du progrès matériel, moral, scientifique et artistique de la nation. C'est plus qu'il ne doit; c'est plus, en tout cas, que sa patrie marâtre n'est en droit de lui demander en échange des persécutions et des mauvais traitements qu'elle prodigue aux Juifs.

Là où le Juif est officiellement considéré comme étranger dans son pays natal, et où on lui refuse les droits de l'homme et du citoyen, le sionisme prépare ouvertement l'exode et ne fait aucun secret de l'espoir que nourrissent ses adhérents de quitter le plus tôt possible des contrées où ils ne restent que faute d'un abri plus sûr. Dans les pays où l'égalité des droits existe, les sentiments et la mentalité des sionistes sont différents. En sa qualité d'homme libre, le sioniste de ces pays dédaigne le mimétisme servile et ne veut pas s'abaisser à laisser croire qu'il fait fi de ses origines. Il sépare nettement sa qualité de citoyen de son individualité ethnique et tout en remplissant avec joie ses devoirs, tous ses devoirs envers sa patrie, il n'oublie pas un instant qu'il est en même temps le fils d'un peuple vieux de quatre mille ans dont le passé est d'une grandeur dont le tragique tient du prodige et qu'il espère fermement voir continuer son évolution vers un avenir plus heureux, mais non

moins glorieux. Il sent qu'il a le devoir, mais aussi le droit absolu, d'aider à la préparation de cet avenir, et il n'admet pas qu'on lui fasse un reproche de sa fidélité envers sa race, dispersée dans les deux mondes. Il sent que sa patrie actuelle ne souffre pas du culte actif qu'il rend à son idéal, que ce culte ne l'empêche en rien de remplir ses devoirs civiques, qu'il n'y a pas conflit entre son patriotisme et son sionisme; qu'il n'y a pas lieu de sacrifier l'un à l'autre. Certes, s'il existait une terre juive ayant sa politique propre, on pourrait imaginer théoriquement un antagonisme entre les intérêts du pays juif et ceux de la patrie du sioniste pris comme exemple, et que cet antagonisme allât jusqu'à la menace d'un choc. Je le répète, j'admets cela comme une possibilité théorique, tout en refusant absolument de croire que le cas puisse jamais se réaliser en fait. Dans cette occurrence, le sioniste devra évidemment choisir. Ne pouvant pas être en même temps patriote loyal et sioniste sincère, il devra, ou bien renoncer à son attachement sioniste ou bien quitter sa patrie pour aller habiter effectivement au milieu de ceux de sa race. Mais tant qu'il n'existe pas un pays juif jouant un rôle politique international qui pourrait amener un antagonisme de ce genre, les sionistes ont autant de droit d'arborer leur cocarde, d'exprimer leurs aspirations et de travailler à la réalisation de leur idéal que l'avaient les philhellènes il y a quatre vingts ans et que l'ont maintenant les arménophiles dont l'activité pouvait et peut bien

plus facilement compromettre la politique étrangère de leurs pays respectifs que ne le peut le sionisme.

Les gens de mauvaise foi pourraient encore trouver à nous dire ceci : « Le sioniste entrevoit et prépare pour le peuple juif un avenir national, s'il est sincère, il voudra participer à cet avenir. Il compte donc partir tôt ou tard. Son séjour dans sa patrie actuelle, a donc, dans sa propre idée, un caractère provisoire. Dès lors, il est essentiellement un étranger, un hôte de passage, et ne saurait prétendre à cette confiance qui va seulement aux citoyens définitifs ayant indissolublement confondu leur existence avec celle de leurs compatriotes et ne concevant pas leur avenir comme séparé de celui de leur pays. »

A cela, nous répondrons : « Tous les ans, plusieurs centaines de milliers de citoyens des divers Etats européens émigrent de leur patrie et en cherchent une nouvelle au-delà des mers. Ce sont des Italiens, des Anglais, des Français, des Allemands, des Scandinaves, des Espagnols, tous hommes dont personne n'a jamais mis en doute le patriotisme. Tant qu'ils habitaient leur pays d'origine, dont ils étaient les fils authentiques et les citoyens incontestés, ils jouissaient de tous leurs droits et personne ne s'est jamais avisé de leur demander quels étaient leurs projets d'avenir. Puis un beau jour, ils ont secoué la poussière de leur patrie et l'ont quittée. Personne ne leur en a fait un reproche, personne ne leur a crié en fait d'adieu : « Ah ! maintenant vous prouvez

que vous n'avez jamais été de vrais patriotes ? » Au contraire, on continue à s'intéresser à leur sort, la patrie les protège au loin tant qu'ils ont besoin de protection et l'on suit avec la plus chaleureuse sympathie leurs destinées ultérieures. Ce qui n'est pas défendu à nos concitoyens non-juifs doit nous être permis. On n'a pas le droit de scruter l'avenir, un avenir peut-être lointain. On n'a pas le droit de nous demander un gage de nos intentions futures, puisqu'on n'en demande pas aux non-juifs qui nourrissent le courant continu de l'immigration. Peu de sionistes occidentaux, c'est-à-dire, patriotes occidentaux, savent à cette heure ce qu'ils feront le jour où il leur sera loisible de se faire citoyens d'un pays juif. Il y en a qui émigreront sûrement. Il y en a qui alors sentiront l'impossibilité morale de se séparer de leur patrie et se décideront à laisser à d'autres la gloire de continuer les destinées du peuple juif. En attendant, les uns comme les autres ne le cèdent en patriotisme effectif à aucun concitoyen et ils travaillent à l'avenir de leur patrie au moins autant que ceux qui seront peut-être demain des émigrés, tout en étant aujourd'hui des citoyens, des patriotes insoupçonnés et insoupçonnables. De nos jours, la conception de la nation, de l'Etat, n'est plus assez étroite, assez tyrannique, pour absorber entièrement l'individu. Celui-ci garde son autonomie et sa personnalité. Il n'est pas libre de négliger ses devoirs présents, mais il est libre de réserver son avenir. Il prépare suffisamment l'ave-

nir de sa patrie en servant le présent de celle-ci. Le sioniste qui émigrera peut-être un jour, ou qui, comme il est possible, n'émigrera jamais, a droit à la même confiance de la part de ses concitoyens que les autres habitants du pays que la recherche légitime du bonheur conduira peut-être un jour à l'expatriation.

Et maintenant que je suis arrivé au bout de mon argumentation, je ne cacherai pas le fond de ma pensée. Les adversaires juifs qui nous opposent la soi-disant incompatibilité entre le sionisme et le patriotisme, ne croient pas le premier mot de leur propre objection. Dès lors, nous sommes bien bons de vouloir leur en prouver l'inanité. (XIV)

VII

LE SIONISME ET L'ANTISÉMITISME

Monsieur le directeur, (26)

Dans votre numéro du 4 juillet, vous avez bien voulu vous occuper du sionisme.

Vous l'avez fait avec une bonne volonté, une générosité visibles, mais avec une insuffisance d'information évidente.

Comme vous êtes de bonne foi — ce qui vous distingue de nos adversaires juifs — on peut

(26) Lettre adressée à M. Yves Guyot, Directeur du *Siècle*.

discuter avec vous. Je le ferai le plus brièvement possible, l'intérêt du monde étant ailleurs en ce moment; et je vous demande pardon d'avance si parfois je deviens un peu dogmatique. C'est là un écueil presque inévitable lorsqu'on veut réduire à des laconismes un sujet reconnu vaste et multiple par tous ceux qui s'en sont occupés sérieusement.

Le sionisme veut replacer dans des conditions d'existence normale, les Juifs opprimés, calomniés, maltraités à peu près partout — car votre revue de la situation de ma race dans les différents pays est loin de rendre la sombre réalité.

Vous appelez cela prendre la fuite devant les antisémites, devant l'ennemi. Implicitement vous nous accusez de lâcheté.

Bien. Il est donc entendu que lorsqu'un groupe ethnique aux prises avec l'hostilité immuable d'une nature inclémente, d'institutions politiques et sociales tyranniques ou des sentiments d'une immense majorité, fait un effort viril, voire héroïque, pour se soustraire à des conditions d'existence intolérables et pour conquérir de haute lutte cette parcelle de bonheur à laquelle les pauvres humains peuvent raisonnablement aspirer, il est entendu qu'alors ce groupe fuit lâchement.

Donc : des fuyards, les *Pilgrim fathers*, les « pères pèlerins », ces sublimes voyageurs de la « *May flower* » qui sont allés chercher dans les forêts vierges de l'Amérique la liberté de conscience que leur refusait leur patrie anglaise, des lâches, les huguenots français émigrés à la suite

de la révocation de l'édit de Nantes, cette grande race dont les descendants sont encore à l'heure qu'il est, le sel de la terre de Brandebourg; des poltrons les Hollandais qui ont porté la civilisation dans l'Afrique australe, les Allemands qui, mal à l'aise aux bords du Neckar, ont fait souche de géants dans le Kentucky, les Normands qui ont peuplé le Canada, les Vaudois qui se sont réfugiés au Piémont, en un mot tous les idéalistes tenant plus à leurs convictions qu'à leurs terres et à leurs biens, tous ces pionniers, préférant un sort inconnu à une misère certaine et sans espoir. Etre taxés de couardise en pareille compagnie n'est pas pour nous déplaire. C'est vous, je crois, qui regretterez cette expression après réflexion.

Continuons. Qui donc, selon vous, Monsieur le directeur, prend la fuite devant l'antisémitisme? Est-ce nous, Juifs des pays avancés, jouissant — au moins théoriquement — des droits de l'homme et du citoyen et de l'égalité devant la loi? Nous ne songeons pas à fuir qui ou quoi que ce soit. Nous combattons quelques uns de nos ennemis fanatiques, nous en méprisons d'autres, mais nous défendons notre position contre tous. Nous ne demandons à aucun Juif ayant le bonheur de posséder une patrie de l'abandonner. Le sionisme travaille en premier lieu pour les Juifs qui n'ont pas ce bonheur, pour qui le pays natal n'est pas une patrie, mais une prison ou un lieu de déportation, et dont ce mouvement, s'il réussit, sera la délivrance, le salut. Or, sur 10

millions de Juifs environ qui existent dans les deux mondes, plus de sept millions et demi sont dans ce cas. Oui, ils sont des sans-patrie, ceux-là, ils le sont parce que cruellement, impitoyablement, on leur refuse une patrie, malgré leur immense désir d'en avoir une et de l'adorer comme jamais patriote n'a adoré son pays. Nous voulons les aider à se créer cette patrie à laquelle leur âme aspire ardemment — et vous nous blâmez, vous nous accusez de lâcheté ?

Ah ! Monsieur le directeur, tournez-vous donc vers les 6 millions de Juifs de Russie, parqués comme des criminels, condamnés dans quelques provinces frontières où ils s'écrasent les uns les autres, s'avalissent dans une affreuse misère sans issue et périssent corps et âme; vers les 500.000 Juifs de Roumanie à qui l'on défend de vivre à la campagne, d'envoyer leurs enfants à l'école; qui même établis depuis des générations dans le pays, sont désignés officiellement comme des étrangers et expulsés dans les vingt-quatre heures, si pour une raison quelconque ils déplaisent au gouvernement ou seulement à un fonctionnaire subalterne; vers les 780.000 Juifs de Galicie martyrisés par ces mêmes Polonais qui, devant l'étranger savent si bien jouer des beaux mots de liberté, de fraternité, de droits imprescriptibles des peuples.

Dites à ces descendants d'une race noble abaissés à la condition abjecte d'une vermine grouillante, à ces mendiants à qui on défend de se mouvoir, de s'instruire, de travailler, de dévelop-

per leurs dons naturels, d'atteindre à la dignité d'homme, dites — leur de ne pas « fuir l'antisémitisme », de tenir tête aux 130 millions de Russes, aux 5 millions de Roumains, aux 7 millions de Polonais de la Galicie, de conquérir de haute lutte l'égalité devant la loi ou d'attendre patiemment la générosité spontanée de leurs ennemis démesurément puissants. Dites-le leur. Vous ne risquez rien. Ils ne vous répondront pas, parce qu'ils seront convaincus que vous vous moquez cruellement d'eux.

Que ces millions de Juifs opprimés sont condamnés à périr misérablement si leur condition ne change pas sans retard; qu'il n'y a aucune probabilité à un changement prochain de leur condition dans leurs pays de naissance; que l'émigration est leur unique salut; que cette émigration en masse n'est pas possible vers les pays de l'Occident qui ne les accueilleraient pas; que le retour en Palestine est donc la seule solution possible de ce problème effroyable, cela est hors de doute. La seule question est celle-ci : quelle doit être l'attitude des Juifs libres, instruits et heureux vis-à-vis de leurs frères malheureux au delà de tout ce qu'une langue humaine peut exprimer ?

Evidemment, les Juifs privilégiés peuvent se détacher de leur race, la renier, repousser toute solidarité avec leurs frères torturés et dire en ricanant : « Que me chaut un Juif polonais, roumain, marocain, à moi, fier Français, Allemand orgueilleux, Anglais superbe ! Raca ! Je

ne connais pas ce vagabond, ce barbare ! » C'est là à peu près ce que disent avec un accord parfait, et les hauts et puissants barons de la finance juive et les beaux esprits esthètes, symbolistes et mystiques de ma race.

C'est leur affaire. Mais nous sommes un certain nombre de Juifs de la catégorie que j'appelle privilégiée, qui avons une autre conception de nos devoirs. Nous ne renions pas nos pères et cela nous oblige à reconnaître comme frères tous les descendants de nos ancêtres communs. Cela implique aussi que nous nous sentons des obligations envers eux. Le mouvement sioniste n'a pas été inventé par nous. Il a pris naissance dans les milieux juifs des pays arriérés. Nos frères de là-bas souffrent et crient : « Au secours ! » Nous accourons. Ils sont une masse chaotique. Nous les organisons. Ils balbutient leur plainte dans un jargon incompréhensible aux gens cultivés. Nous leur prêtons des langues civilisées. Il se ruent impétueusement, sans orientation. Nous leur montrons la route à suivre. Ils ont des aspirations vagues. Nous les formulons. Ils sont emportés par un enthousiasme presque délirant. Nous les modérons. Puis, tout à coup leur impatience se désespère, faute de satisfactions immédiates. Nous les réconfortons et soutenons leur courage. Je vous demande maintenant si, réellement, vous jugez notre attitude à nous, sionistes occidentaux, moins digne, moins recommandable que celle des milliardaires et des décadents juifs ?

Vous doutez si les Juifs sont une race. Vous contestez qu'ils soient un peuple.

Académiquement, on peut discuter sans fin sur ces points. L'anthropologiste hésitera beaucoup avant de définir scientifiquement le concept de race. Mais le voyou du boulevard extérieur, par son cri de « mort aux youpins ! » lancé sous le nez du passant reconnu par lui comme Juif, prouve que pour lui, la difficulté n'existe pas. Et son diagnostic ethnographique, s'il n'est pas infallible, — celui des savants en *us* ne l'est pas toujours non plus ! — ne se trompe que bien rarement. La sûreté du coup d'œil du gavroche suffit à elle seule pour établir que les Juifs sont bien une race, ou bien une variété, mettons une sous-variété ethnique. Sont-ils un peuple ? Au moins huit millions de Juifs vous répondront résolument « oui ». Ceci est décisif. Je vous concède que chez beaucoup de Juifs occidentaux, le sentiment national juif est très affaibli, que chez d'autres il a disparu jusqu'à la dernière trace et que chez quelques-uns il s'est perverti en une haine féroce et ignoble de tout ce qui est juif. Mais l'obtusion, la perversion ou l'absence du sentiment national juif chez une petite minorité d'Hébreux dénationalisés ne saurait être un argument en présence du nationalisme vivant, exalté même, de l'immense majorité du peuple d'Israël.

Un dernier mot. Si les Juifs veulent retourner en Palestine, ce n'est pas pour se plonger dans la barbarie asiatique, c'est pour se délivrer de

la barbarie du ghetto. Libres d'entraves, respirant dans une atmosphère de justice et de sympathie, ils se développeront intellectuellement, moralement et même physiquement avec une énergie, une rapidité qui étonneront le monde.

Vous voulez bien de nous comme collaborateurs au progrès universel. Nous ne cesserons jamais de l'être. Mais n'êtes-vous pas d'avis que des Juifs instruits, conscients de leur dignité humaine, prospères, pourront collaborer plus efficacement à l'œuvre du progrès humain que des Juifs profondément ignorants, avilis, piétinés et croupissant dans une indigence abjecte ? Si votre réponse est affirmative, vous devez applaudir au sionisme, sinon par charité pour des millions de travailleurs acharnés, artificiellement paupérisés, sinon par pitié pour des hommes injustement maltraités, du moins par amour du progrès de la civilisation.

Croyez, Monsieur le directeur, à mes sentiments de sympathie et de haute considération.

Dr. Max Nordau.

(IV)

VIII

SIONISME ET PROGRÈS

Ce fut de l'incompréhension que de dénoncer le sionisme comme une rechute dans le fanatisme religieux, comme une répudiation du progrès, de la morale et de la science modernes.

comme une renonciation à l'Europe, comme la nostalgie du régime asiatique et des murailles du ghetto.

Le sionisme se sent libre de tout fanatisme religieux, trop libre au gré de quelques critiques et de certains adversaires juifs. Il englobe des représentants des tendances les plus conservatrices comme ceux des plus radicales du Judaïsme. Et quand dans les commérages, on nous jette l'insulte d'Asiatiques à la tête, nous n'en ressentons nulle crainte, car l'exemple du peuple japonais est là pour nous apprendre que pour être né en Asie, on n'en peut pas moins marcher à l'avant-garde dans la voie du progrès.

Mais en fait, nous sommes si parfaitement sûrs de notre qualité d'Européens vingt fois séculaires, que nous avons le droit d'accueillir d'un sourire cette plaisante taquinerie, qui consiste à nous dire qu'en Palestine nous nous transformerons en Asiatiques. Nous n'y redeviendrons pas plus des Asiatiques, si vous attachez à ce mot un sens d'infériorité anthropologique ou de civilisation arriérée, qu'en Amérique du Nord les Anglo-Saxons ne devinrent des Peaux-Rouges, qu'en Afrique du Sud ils ne devinrent des Hottentots, et en Australie des Papous. Nous nous efforcerons de faire en Asie-Mineure, ce qu'ont accompli les Anglais dans l'Inde. J'entends l'œuvre de civilisation, non le travail de conquête; nous avons l'intention de venir en Palestine comme les porte-drapeaux de la civilisation, afin de reculer les limites morales de l'Europe jusqu'au

delà de l'Euphrate. La réclusion dans les ténèbres du ghetto ! Permettez-moi de hausser les épaules devant cette formule d'une naïveté enfantine. Les âmes nobles et libres comprennent les sentiments qui animent l'enfant d'Albion quand il proclame fièrement :

« My house is my castle »

C'est friser le ridicule que d'appeler « nostalgie du ghetto » le désir que nous avons d'édifier de nos propres moyens nos pénates. Nous autres, nous n'ignorons pas que les théories les plus modernes de la psychologie et de la sociologie conduisent à la formule suivante : Chaque peuple, comme chaque individu doit vivre une existence conforme à sa nature propre, celle-ci étant la résultante de sa complexion organique ou de son développement historique; en conséquence il doit éviter de se laisser aller à la décadence sous l'influence de la pression, du mépris ou de l'hostilité des autres. Jamais nous ne saurons mieux accentuer notre caractère progressif, nos tendances modernes, qu'en tâchant d'être nous-mêmes, plutôt qu'une contre-façon aussi parfaite soit-elle d'autrui, d'être un original harmonieux plutôt qu'une charge des autres... (XXII)

IX

LE MESSIANISME, IDÉAL NÉCESSAIRE

Je suis un vieux cheval de bataille de la littérature. J'écris pour le public depuis l'âge scandaleux de 14 ans, c'est-à-dire depuis 34 ans. Mais jamais je n'ai éprouvé une émotion pareille à celle qui m'étreint aujourd'hui, en m'adressant pour la première fois à un nouveau cercle de lecteurs. L'idée que ces lignes doivent être imprimées et lues à Jérusalem, près du Mur du Temple, me donne positivement des palpitations. J'ai beau faire appel à tout mon scepticisme et même à la « blague » du Boulevard. J'ai beau me répéter que Jérusalem, en somme, n'est qu'une petite ville de province turque où il y a quelques consuls, pas mal de moines et beaucoup de pauvres, je n'arrive pas à dominer un sentiment d'inexprimable vénération et de tendresse. Et cet effet de la seule pensée de Jérusalem chez un homme dont la vie entière a été un long effort vers l'émancipation de tous les préjugés et de toutes les traditions non prouvées et nous prouvables, cet effet me démontre triomphalement, une fois de plus, combien nous sommes restés Juifs, au fond du cœur, même ceux d'entre nous qui pendant la plus grande partie de leur existence ont perdu tout contact avec le Judaïsme vivant.

Et moi qui ai toujours été fier d'être un au-

teur allemand, qui ai toujours aimé et cultivé passionnément ma langue maternelle, je me sens peiné et humilié aujourd'hui d'avoir besoin d'un traducteur pour paraître dans « Hazevi ». (27) Et pourtant mon vénéré père maniait princièrement la langue sacrée et moi-même, à l'âge de dix ans, je lisais « La cloche » de Schiller dans la merveilleuse traduction en hébreu de mon père (הפעמון) tour de force extra-ordinaire qui rend minutieusement le rythme et les rimes du texte allemand. Mais voilà : l'antisémitisme est venu trop tard pour la génération à laquelle j'appartiens. Notre sentiment juif pouvait s'endormir n'étant pas éveillé constamment par les cris féroces des ennemis; la langue hébraïque nous paraissait négligeable, puisque nous n'étions ni théologiens, ni philologues, et c'est ainsi que j'ai aujourd'hui la honte de pouvoir m'exprimer avec infiniment plus de facilité en latin que dans l'idiome de mes pères.

Mes contemporains, au moins dans l'Europe occidentale, ont été des Juifs médiocres, voire mauvais. Mais sous les injures des antisémites, ils se retrouvent, comme je me suis retrouvé, et je constate avec joie que derrière nous surgit une nouvelle génération qui, étant ardemment juive tout en étant très moderne, très européenne,

(27) Ha-tsevi (« La gazelle ») Journal hebdomadaire aujourd'hui disparu qui avait été fondé en 1876, par Ben Yehouda le célèbre rénovateur de la langue hébraïque en Palestine.

très libre et forte d'esprit, est en train de renouveler et rajeunir le Judaïsme.

En observant ce phénomène surprenant de jeunes docteurs en toutes sciences qui ont fait le tour de toutes les philosophies et de toutes les connaissances occidentales et reviennent à l'orgueil de leur race et de leur tradition, je me suis demandé à quoi est dû ce fait qui tient du merveilleux, qu'un peuple d'une antiquité presque effroyable reste aussi vigoureux, aussi vivant après 18 siècles de privation de patrie, de dispersion, de persécution implacable et universelle ? Comment se fait-il qu'une hostilité active qui selon toutes les lois historiques et psychologiques aurait dû finir par écraser et exterminer le Judaïsme, l'ait au contraire fortifié, rendu plus tenace, plus indomptable ? Et alors, je me suis rendu compte de la sagesse profonde, presque surhumaine de nos grands ancêtres, les législateurs de notre race qui ont voulu conserver leur peuple au milieu des ennemis et de toutes les causes naturelles de lente ou rapide destruction et qui ont su lui créer un moyen infailible d'existence et même de jeunesse continue, qui lui ont légué un élixir prodigieux ayant déjà depuis près de deux mille ans prouvé sa force protectrice contre la mort et étant loin d'avoir épuisé sa vertu préservatrice.

Quel est cet élixir merveilleux ? C'est tout simplement un espoir, un idéal ; c'est en un mot la promesse messianique. Là est le secret de l'immortalité du peuple juif.

Sans un idéal aucun peuple ne peut vivre et

durer. Est-il besoin de preuves ? Voyez les Italiens du « Risorgimento »... Le pessimisme et la résignation leur étaient inconnus. Ils savaient bien ce qu'étaient la rancune et la colère, mais le geste de pencher la tête et de tordre les mains, ils ne l'avaient jamais appris.

C'est là le grand effet d'un idéal certain. Il maintient un peuple vivant et lui donne des forces. Les peuples grandissent avec leur tâche. Une aspiration, un espoir, la conscience d'une mission à remplir montrent le chemin de l'avenir et garantissent cet avenir.

Mais pour qu'un idéal puisse révéler toute sa puissance préservatrice, il faut qu'il ne soit pas trop facile à atteindre. Car une fois réalisé, il est épuisé et n'a plus de vertu. Et c'est pour cela que l'image la plus grandiose d'un idéal durable pour un peuple est cette promesse d'un Messie avec laquelle les prophètes d'Israël ont assuré à leur race l'existence pour des milliers d'années. Les Juifs n'ont pas péri, parce qu'ils ont cru en un Messie et parce qu'ils espéraient en sa venue. Cela leur donnait la force de supporter leurs destinées terrestres. Ils avaient un idéal qui les menait d'époque en époque, et ils le suivaient extatiquement sans même s'apercevoir des épines de leur voie douloureuse.

L'idéal messianique n'est exposé à aucun changement ni à aucune destruction, puisqu'il est éternellement irréalisable. Un peuple qui se persuade que son Messie est venu, n'a pas saisi le sens et la valeur de sa croyance messianique

et prouve par là qu'il n'est pas digne d'un si sublime symbole.

On peut demander s'il est juste et désirable qu'un organisme ethnique soit conservé démesurément. Un peuple est une individualité d'un ordre supérieur et il se pourrait bien que tous les arguments par lesquels les Weismann et Goette prouvent l'utilité biologique de la mort c'est-à-dire du caractère périssable du porteur individuel de la force vitale éternelle, ne s'appliquassent pas seulement aux individus mais aussi aux organismes collectifs. Il est inimaginable que l'humanité ne tire pas grand profit de l'existence trop prolongée des individualités ethniques et que l'histoire universelle si on la comprend comme une marche évolutive de l'humanité vers des destinées toujours de plus en plus élevées ne saurait s'accomplir que par la mort et la naissance des peuples. Mais on ne peut équitablement demander à un peuple individuel d'admettre sa propre déchéance et l'utilité de sa disparition. Si le peuple, mû par son instinct de conservation s'écrie : « Il faut pourtant que je vive ! » ce n'est pas le rôle de ses chefs et législateurs de lui donner la cruelle réponse de Napoléon à je ne sais plus quel fournisseur d'armée : « Je n'en vois pas la nécessité. » Donc, si l'on repousse cette question préalable : « Y-a-t-il une utilité pour l'espèce à ce qu'un peuple dure ? et si l'on ne permet que cette autre question : « Quel est le moyen qui lui garantit le plus sûrement la durée ? » alors l'unique réponse est l'idéal messianique.

Un critique pourrait objecter que c'est là simplement mener un peuple par le bout du nez; application en grand du truc bien connu des charlatans : « Demain, on rase gratis » mais cette méthode de pieuse illusion se justifie par son efficacité. Le peuple romain dominait le monde. Alors ses chefs lui donnèrent pour idéal : « Du pain et des jeux de cirque — *panem et circenses* » c'est-à-dire des satisfactions immédiates et il périt misérablement. En même temps des prophètes donnaient à un petit peuple assujéti de l'Asie mineure pour idéal une promesse lointaine, impalpable, et ce peuple vit encore.

Le grand défaut des idéals populaires, réalisables — c'est de se réaliser. Or, il n'y a pas de plus grave, de plus dangereuse crise pour un peuple que la disparition de son idéal par le fait de sa réalisation. Un peuple ne réussit pas rapidement à trouver un autre idéal, il tombe dans une maladie où tout accident historique lui devient facilement mortel. L'Italie n'a pas su élaborer un nouvel idéal populaire après le glorieux établissement de son unité nationale; et c'est là la cause du profond malaise politique de ce peuple. Nous autres Juifs nous ne risquons pas d'être exposés au même danger. Notre idéal messianique est élevé et lointain comme une étoile. Il est éternel comme l'illusion. Pour le croyant il est un espoir vivant. Pour celui qui ne croit pas, mais qui comprend, il est un symbole altier, plus fort encore d'être moins réalisable. Et voilà, me semble-t-il, le secret de la vitalité du peuple juif. (Hazevi. 1898. Z. S. pp. 327-333).

CHAPITRE II.

L'évolution du Sionisme

I

LES « BILOU » (28)

Les Orientaux nous appellent, d'une locution très heureuse, *le peuple du Livre*. Les « Bilou » étaient la jeunesse des livres. C'étaient des jeunes étudiants juifs, fanatiques, comme tous ceux de leur race et de leur âge, d'intellectualisme. Ils comptaient, et ils avaient le droit de compter, pouvoir toujours vivre cérébralement, avec les livres bien-aimés, dont beaucoup d'entre eux se proposaient même d'augmenter le nombre par ceux qu'ils écriraient eux-mêmes. C'étaient des étudiants qui comptaient vivre par la pensée,

(28) On désigne sous le nom de Bilou (mot composé des initiales de l'expression hébraïque : *Beth Iakob le-khou venelkha*, « Fils de Jacob partons ensemble », *Isaïe* II, 5) les tout premiers pionniers de la colonisation juive en Palestine. Ce groupe, dont l'initiative appartient à vingt étudiants juifs de Charkov, fut créé en cette ville en 1882, à la suite des persécutions auxquelles donnèrent lieu l'assassinat de l'empereur Alexandre II.

jouir intellectuellement, et n'avoir jamais à descendre dans les banalités de cette vie plate qui met plutôt en jeu les muscles que les tissus nobles de l'organisme.

A ce moment il arriva qu'une persécution abominable sévit sur le peuple juif en Russie, des *pogroms* ensanglantaient les villes, menaçaient de détruire toute perspective d'une vie non seulement heureuse, mais même matériellement supportable. Il était très naturel que des jeunes gens d'une sensibilité affinée, et qui souffraient plus que des gens obtus et au cerveau obscur de tous les coups qui frappaient si lâchement, si odieusement leur peuple, il était très naturel que ces jeunes gens se posassent la question : « Que devons nous faire ? Qu'allons-nous devenir ? »

Cette question-là, les jeunes étudiants n'étaient pas seuls à se la poser. La grande masse du peuple juif en Russie se la posait également. Il y avait plusieurs réponses possibles. D'abord, et contrairement aux événements de 1905, ces *pogroms* autant que je sache, ne frappaient en réalité pas directement les étudiants. On persécutait surtout les pauvres gens des petites villes. Dans les grandes villes universitaires les désordres, si même ils éclataient, étaient vite réprimés; et je ne sache pas qu'un seul étudiant ait souffert en son corps, en sa personne. des événements de 1881 et 1882...

Ils auraient donc, avec un peu de lâcheté, avec un peu de quiétisme, pu se dire : « C'est très triste évidemment, nous sommes dans l'affliction et

dans le malheur; mais nous personnellement nous n'aurons pas à souffrir. » D'autres, qui auraient été trop fiers pour se satisfaire de cette réponse opportuniste, auraient pu s'expatrier et prendre le chemin qui s'offrait à eux comme le plus facile. Etant étudiants, ils connaissaient sans aucun doute la loi de la moindre résistance et de la moindre dépense de force; et grâce à cette loi-là, ils auraient pu suivre une voie où ils auraient rencontré le moins d'obstacles et le moins de difficultés. Cette voie les aurait conduits soit en Allemagne, où l'antisémitisme, quoique existant, n'avait pas encore pris la forme rude, bestiale qu'il devait assumer plus tard; soit en France, dans cette France hospitalière qui à ce moment, ne connaissait pas encore l'antisémitisme, ni le mot, ni la chose : car, ne l'oubliez pas, l'ouvrage de Drumont : *La France juive*, ce premier coup de tocsin de l'antisémitisme ne devait paraître qu'en 1886. Elle pouvait les conduire en Angleterre, qui ne connaissait pas encore le Aliens Bill, la loi honteuse qui, actuellement, soumet à des humiliations, et même à pis que cela, les immigrants et surtout les Juifs. Ils pouvaient aller en Amérique où, si Ellis Island existait déjà géographiquement, il ne signifiait pas encore un bague pour innocents, établi à la porte de la libre Amérique; où cette porte était encore largement ouverte, et où les émigrants n'étaient pas encore astreints à passer par une espèce d'inquisition voire une prison préventive.

Mais eux n'allèrent ni à Paris, ni à Londres,

ni en Amérique, ni en Allemagne. Ils choisirent la voie la plus longue, la plus âpre, ils choisirent de tous les moyens le plus difficile, celui qui devait leur coûter le plus d'efforts; ils choisirent parmi les buts celui qui était le plus pénible à atteindre : ils décidèrent de s'en aller en Palestine, eux, les hommes du Livre, de devenir des hommes de la pioche et de la pelle, eux dont la main avait l'habitude de noircir le papier et de servir d'agent à la pensée; d'employer cette même main à tenir le soc de la charrue et à creuser le sillon fécond dans le sol. Cela, c'était une chose tout à fait neuve, une chose unique jusque-là dans l'histoire d'Israël : c'était pour la première fois depuis près de deux mille ans un mouvement de Juifs ne pensant pas à eux, mais pensant à cette collectivité dont ils constituaient une portion.

Avant aussi, les Juifs persécutés avaient des mouvements de défense; avant aussi, ils faisaient des efforts pour améliorer le sort — de qui ? de l'individu qui souffrait. Leur idée n'allait pas au-delà; ou plutôt si cette idée allait au delà, c'était uniquement pour se satisfaire dans un soupir ou dans une prière. Là nous avons eu pour la première fois le spectacle de Juifs qui se disaient : « Non, nous ne voulons pas l'amélioration de notre sort à nous, Notre sort, en somme, est encore matériellement tolérable, s'il est moralement tout à fait indigne d'un homme ayant le sentiment de son honneur. Individuellement nous pouvons nous procurer de meilleures con-

ditions de vie, avec un effort qui ne dépasse pas les forces d'un individu moyen. Mais cela ne nous suffit pas. A côté de nous, il y en a d'autres qui souffrent. Après nous viendront des générations qui seront dans la même situation exaspérante, humiliante, que nous. Nous, dans nos nuits sans sommeil, en passant en revue le sort passé de notre peuple, nous sommes amenés à maudire nos ancêtres qui ont laissé passer un siècle après l'autre sans faire cet effort fécond d'où aurait pu sortir une meilleure destinée pour nous. Nous ne voulons pas que nos descendants proches ou lointains, ou très lointains, aient à penser à nous avec la même amertume, et à nous reprocher la même omission que nous reprochons à nos ancêtres. »

Ces jeunes gens consentaient à sacrifier non seulement leurs aises, mais tout ce qui donnait à leurs yeux de la valeur à la vie : leurs études, leur soif de connaissances, leur passion de vérité, pour être d'humbles serviteurs de la glèbe, pour faire ce travail que nous nous sommes habitués depuis si longtemps à considérer comme une occupation peu digne d'un homme de la pensée. Vous savez avec quelle intonation nous avons l'habitude de prononcer le mot de « am haaretz » ; vous savez avec quel dédain nous refusons d'avoir les mains calleuses. Eh bien, eux, ils ont fait le plus grand sacrifice aux yeux d'un Juif traditionnaliste, ils ont renoncé à la dignité d'homme du Livre, d'homme de la pensée, d'homme de l'étude. Lorsque nous remontons le cours

de l'histoire de notre peuple, nous trouvons à chaque page des exemples de grande noblesse, des exemples d'un héroïsme qui se manifeste en une capacité illimitée de souffrir, de supporter des maux, d'opposer une résistance passive aux coups du sort et aux attaques des ennemis. Pour la première fois nous nous trouvons ici devant l'exemple d'un héroïsme non plus passif, mais actif, non plus d'une patience humble qui dit : « Souffrons. Finalement Dieu aura pitié de nous », mais d'une détermination qui dit : « Nous voulons prendre nos destinées dans nos propres mains. Que Dieu nous aide. Mais commençons par nous aider nous-mêmes. »

Il y a ici un fait nouveau, une transvaluation des valeurs; c'est le changement du signe *moins* en signe *plus* devant l'expression mathématique qui représente le peuple juif.

Ne dites pas, Mesdames et Messieurs, que j'exagère : car exagérer c'est être insincère ou naïf et je tiens beaucoup à n'être pas taxé de naïveté, ni surtout d'insincérité. Les « Bilou » étaient très grands; ils étaient aussi grands, peut-être plus grands — vous croyez que je blasphème; je ne le crois pas — ils étaient aussi grands, sinon plus grands que les compagnons d'Esdras et de Néhémie : ils étaient plus grands que les compagnons de notre quand même glorieux Johanan ben Zaccai, qui croyait sauver le peuple juif, après la destruction de notre temple, de notre ville, de notre Etat, de notre condition de peuple vivant sur sa propre terre, en sauvant le Livre,

en créant un centre de culture palestinienne à Jabné ! Ce centre de culture palestinienne de Jabné ne nous a pas sauvés de deux mille ans de tortures, ne nous a pas sauvés du danger, qui n'a jamais été plus grand que maintenant, de nous perdre dans le marais d'une assimilation sans dignité et sans avenir. Les « Bilou » sont beaucoup plus forts que les disciples de Johanan ben Zaccāï, aussi grands que les légendaires compagnons d'armes de Bar Kokhba, qui, le dernier a lutté, non pas pour la culture juive — c'était le cadet de ses soucis, il était trop homme d'Etat pour ne pas savoir que la culture suit nécessairement la vie normale, nationale d'un peuple — mais, en armant la main de son peuple contre le pouvoir écrasant de Rome, pour la possession du sol, pour l'existence nationale sur la terre des pères !

Je mesure les « Bilou » avec la mesure qui, seule, s'applique aux hommes de leur taille morale. Les « Bilou » ont donné au peuple juif, pour la première fois après des siècles presque innombrables, l'orgueil d'avoir pu, malgré son écrasement multiséculaire, produire des caractères d'une si grande fermeté, des volontés aussi tenaces, des intentions aussi inébranlables, des vertus aussi antiques. Ils ont donné au peuple juif un idéal, l'idéal de la réimplantation dans le sol sacré des pères, de l'enracinement nouveau des déracinés qui ont erré sans patrie, sans espoir, pendant vingt siècles. Ils ont donné au peuple juif un modèle dont la foule ne saurait se

passer; car la foule a besoin d'un exemple à imiter, et les initiatives spontanées ne peuvent jamais être que le fait d'une petite minorité d'élite. Ils ont donné au peuple juif un espoir, l'espoir de la régénération, de la reviviscence dans les conditions normales, fruit d'un effort héroïque.

Aussi — c'est par là que je finis — gloire à ceux des « Bilou » que nous avons encore le bonheur de garder comme contemporains parmi les vivants, et gloire immortelle à ceux qui sont morts et dont seuls survivent le nom et le souvenir ! Car en somme, ce sont eux, c'est cette poignée de « Bilou » qui sont à l'origine de la rénovation d'Israël, d'où doivent sortir les destinées nouvelles, et que je crois, que j'espère, que je prévois avec certitude glorieuse, de notre vieux peuple.

(XXVII)

II

TSCHLÉNOW. (29)

Iechiel Tschlénow appartenait à cette génération de jeunes intellectuels juifs de Russie qui fournit le « Bilou. »

(29) Schlénow (1863-1918). Nous possédons en traduction française de ce militant sioniste une petite brochure publiée au lendemain de la Révolution russe de 1917 et préfacée par M. André Spire. *Le sionisme et la Révolution russe*, Paris Hamoledeth s. d. in 12.

Aux événements de 1881 : l'assassinat d'Alexandre II, la réaction effroyable qui marqua l'avènement de son successeur, les lois restrictives contre les Juifs, les pogroms favorisés, organisés souvent par les autorités, répondait un vaste mouvement dans les masses juives à travers tout l'Empire.

Un courant torrentiel d'émigration emportait des centaines de milliers des nôtres, les plus énergiques, les plus entreprenants, les moins patients d'oppression tyrannique, vers l'Amérique du Nord, où ils devaient trouver, avec la liberté et la prospérité, la dignité de l'homme et les droits du citoyen.

Ceux qui étaient trop vieux ou trop jeunes, trop peu aventureux ou trop routiniers pour s'arracher à leur milieu et à toutes leurs habitudes, restaient dans leur pays de naissance et courbaient la tête sous le joug; mais la dureté de leur sort exaspérait dans leur âme humiliée et dans leur cœur écrasé de douleur leur sentiment juif ou l'éveillait chez ceux dont le nationalisme s'était assoupi sous l'effet de cette assimilation qui avait commencé à envahir la classe intellectuelle juive pendant l'ère dite «libérale» du règne d'Alexandre II. Une petite minorité enfin, la fleur du Judaïsme russe, de jeunes étudiants enthousiastes, éperdûment idéalistes, animés d'un sublime esprit de sacrifice, allant jusqu'à l'ardente soif du martyr, s'élevait jusqu'à la conception de la libération radicale du peuple juif, de son rétablissement national sur le sol des ancêtres,

de la fin du *galouth*, amenée par leur propre force.

Pinsker écrivait son « Auto-émancipation » qui condensait en des formules nettes et claires les idées flottantes, éparses dans l'âme de la jeunesse.

Le cri : « Beth Iakob lekhou venelkha ! » s'élevait comme un appel de chofar et ralliait une petite troupe héroïque qui se rendait en Palestine pour traduire en actes la nouvelle doctrine de la régénération nationale du peuple juif. L'épopée du *Ichoub* (30) commençait, épopée qui attend un poète qui serait à la hauteur des faits saisissants qu'il aurait à chanter.

Iechiel Tschlénow était le contemporain, le condisciple, l'ami de cette jeune élite d'étudiants qui, dès 1882, ébauchait et même s'efforçait de réaliser le programme du sionisme moderne.

Il ne se joignit pas aux « Bilou » mais il avait l'esprit du « Bilou ». Il ne fut pas de l'exode, mais, en restant, il constitua à l'arrière la nécessaire et puissante réserve des « Bilou. »

Il fut un des plus zélés parmi les « Hovevé-Zion » (31) qui, de la Russie, soutinrent efficacement, par des encouragements matériels et mo-

(30) Ichoub. En hébreu : établissement. On a coutume de désigner par ce mot dans la littérature sioniste l'ensemble des Juifs qui se fixèrent en Palestine depuis 1880 environ, afin de la coloniser.

(31) Hovevé-Zion, « les amis, les amants de Sion » sont à juste titre considérés comme les précurseurs du sionisme proprement dit.

raux l'œuvre du *Ichoub*. Il donna le secours de ses grandes capacités, de son temps et de son travail à toutes les œuvres destinées à organiser le Judaïsme russe et à parfaire son éducation nationale. Il acquit ainsi rapidement parmi les siens une haute autorité dûe, non à l'ambition, aux petites habiletés, mais uniquement aux plus nobles qualités de l'esprit et du caractère.

Un sort, pas précisément bienveillant avait voulu que la moitié du peuple juif, justement sa plus vigoureuse, sa plus vivante, sa plus persévérante moitié se trouvât fixée en Russie.

L'adaptation impérieusement commandée par les circonstances; le mimétisme, arme indispensable dans la dure lutte pour l'existence d'une petite minorité haïe et persécutée au milieu d'une grande majorité hostile, avaient fait leur œuvre là comme ailleurs : Les Juifs russes ont pris certaines des particularités de leur ambiance. Le Russe est un individualiste exaspéré, rebelle à toute discipline, instable, énergique seulement dans la contradiction, un discuteur infatigable, chimérique, dépourvu du sens de la réalité, un homme échappant à l'organisation, peu enclin au travail méthodique, un théoricien fanatique, ayant la passion irrépressible de former des partis, des fractions, des groupes, des sous-groupes, dont chacun s'entête à soutenir l'infailibilité de son programme, quoique ce programme soit, la plupart du temps, d'un vague presque insaisissable, et qui se poursuivent réciproquement avec un acharnement meurtrier, quoique le non-initié

ait la plus grande peine à distinguer une différence essentielle, entre les idées, les tendances qui les séparent.

Un jeune écrivain de Russie, M. Biriski, a admirablement mis en relief ces particularités du caractère russe, dans une comédie « La danse des fous » pièce prophétique qui, dès 1914, laissait entrevoir toute l'histoire de 1917, la révolution de mars, le bolchévisme et le reste.

Nos frères de Russie ont emprunté pas mal de ces traits à leur entourage russe, mitigés heureusement par leur bon sens natif, par la trempe plus ferme de leur caractère et surtout par leur conscience plus droite, par leur sens moral plus affiné, plus éveillé, plus écouté.

Etant donnée cette mentalité du Juif superficiellement russifié, l'action d'une personnalité comme celle de Iechiel Tschlénow fut bienfaisante au delà de toute expression.

Au milieu d'éléments violemment centrifuges, il représenta une force centripète qui les retint, les groupa, les fit graviter dans une orbite régulière. En face du caprice il était la méthode et l'ordre. Il dissuadait la discorde par les arguments convenants de la concorde.

Il empêcha le fractionnement des partisans de la même idée en dissipant les malentendus, en ménageant les susceptibilités individuelles, en liant les sympathies, en adoucissant les oppositions, en prévenant les frictions. Il unissait à une force de caractère inébranlable une charmante aménité de formes. Irréductible dans les princi-

pes essentiels, il était conciliant dans les choses secondaires et ne s'entêtait jamais par simple vanité à des puérilités. Par là il devint l'âme de l'organisation juive en Russie, le lien souple mais admirablement résistant, de forces divergentes et le sage pilote d'un navire qui, sous une autre direction, aurait vite été désemparé.

Il fut un des premiers à accourir à l'appel de Herzl et à seconder ses efforts. Il n'eut pas de peine à s'élever du plan du Hovevé-Sionisme limité au plan supérieur du sionisme politique, intégral.

Il est vrai que, lui aussi, se déclara adversaire du projet de l'Est-Africain, mais son opposition, différente de celle de certains autres, n'avait rien d'intransigeant, rien de rude et de rogue dans la forme et ne l'empêcha pas de rester, jusqu'à la fin de la vie de Herzl, le soutien loyal et efficace du chef et de son œuvre.

Petite ironie de l'histoire : les hommes qui dans le sionisme étaient issus des Hovevé-Zion ne croyaient qu'à la petite colonisation immédiate, sans base légale, et avaient une piètre opinion de l'action politique.

Or, les colonies sont gravement endommagées et auraient été anéanties si la guerre avait pris une autre tournure, tandis que c'est l'action politique qui a amené la déclaration du gouvernement anglais, qui marque une date si heureuse dans l'histoire du peuple juif.

A la suite du 10^e Congrès, le parti que Tschlénow représentait prit la direction de l'Organisa-

tion sioniste. Iechiel Tschlénou, sans hésiter, sacrifia une grande position professionnelle à Moscou, une clientèle de premier ordre, tous ses intérêts privés pour se consacrer entièrement à la tâche sioniste, et c'est au milieu de ce travail désintéressé et fécond pour son peuple que la mort nous l'a ravi, loin des siens, en pleine maturité.

Il y a dans notre histoire un trait tragique qui se répète à des milliers d'années de distance. A ceux des fils d'Israël dont la grande, l'unique passion de la vie est de donner à leur peuple une patrie définitive, un sort que je n'ose guère qualifier d'ironique, ouvre la perspective de la matérialisation de leur rêve, mais leur refuse la grâce d'en connaître la réalisation. Le premier cas, le plus grandiose, le plus auguste, est celui de notre chef et instructeur Mosché à qui l'Éternel même a signifié par un décret inexorable : « Tu atteindras la limite de la terre promise, tu la verras de loin, mais tes pieds n'en fouleront pas le sol. » Je passe une trentaine de siècles pour arriver à Théodore Herzl. Plus heureux que Mosché, il a pu visiter la Palestine, la traverser rapidement, respirer l'air de ses plaines et de ses montagnes, rêver à l'ombre du mur des lamentations et remporter de cette brève vision un désir décuplé de regagner pour lui-même et pour les siens cette patrie perdue. Il pouvait se croire en bon chemin, il voyait surgir le but à la portée de la main, lorsque la mort l'arracha brusquement.

Et voici maintenant Iechiel Tschlénow, qui tombe prématurément en route, à la veille même de partir avec quelques compagnons de lutte pour préparer la prise de possession de la Palestine, qu'une solennelle déclaration d'un puissant gouvernement vient de nous promettre.

Ses bons yeux se ferment au moment où ils sont baignés du rayonnement d'une aube merveilleuse. Son cœur vaillant s'arrête à l'instant où le gonfle et remplit un immense espoir.

La vie de Tschlénow a été cahotée et passablement errante, comme celle de la plupart d'entre nous. Eh bien ! j'espère, oui j'espère, que la mort même ne lui donnera pas encore, du moins au début, la tranquillité.

Bientôt des colonnes sans fin de Juifs se mettront en route pour porter leur amour et leur énergie dans cette Palestine, qui leur sera ouverte pour créer une nouvelle civilisation juive, pour la développer à leur propre bénéfice, mais aussi pour l'offrir au monde sans demander s'il a mérité leur don. Ils iront chercher son cercueil au cimetière de Londres, comme aussi celui de Herzl à celui de Vienne l'antisémite, ils les emporteront avec eux et les déposeront, cette fois pour le repos définitif, dans la terre sacrée du pays d'Israël (32 bis) qui a été le but de leurs plus hautes et plus nobles aspirations. (XXXIV).

(31 bis) Ce transfert prévu par Nordau n'a pas encore eu lieu, mais l'on sait que le corps de Nordau lui-même repose actuellement en Terre-Sainte.

III

« HIBATH ZION »

Le sionisme politique et Herzl, à une certaine phase de leur existence, n'ont pas eu d'adversaires plus déterminés que les Hovevé-Zion, les Amants de Sion, porteurs, cultivateurs et propagateurs de la Hibath Zion, (32) de l'attachement affectueux à la terre d'Israël. Cet antagonisme entre deux mouvements, qui semblaient devoir complètement coïncider ou du moins suivre une marche strictement parallèle, peut paraître paradoxal à première vue ; il est pourtant la conséquence logique des conceptions opposées du problème juif qu'ils représentent.

Loin de moi l'intention de contester ou de diminuer les mérites des Hovevé Zion. Ils sont grands et durables. Seulement il ne s'agit pas ici de louer ou de blâmer, mais de comprendre et d'apprécier.

L'amour de Sion n'a jamais cessé de vivre au cœur de tout Juif tant soit peu attaché à son peuple et à ses traditions ; il peut être latent chez les Juifs en train de s'assimiler à leur ambiance, mais il est resté patent et agissant chez ceux dont le judaïsme a gardé sa vigueur native. J'ai mon-

(32) Hibath-Zion, « l'amour de Sion ». On désigne sous ce nom dans la littérature sioniste le mouvement pré-herzélien.

tré, dans l'article précédent (33), que de tout temps les Juifs se sont sentis irrésistiblement attirés vers la Palestine, s'y sont rendus en pèlerinage ou pour y finir leurs jours. Ceux qui ne pouvaient pas céder à cette attraction organisaient une quête permanente dont le fruit, la *Haloukah*, allait régulièrement à ceux, plus heureux qu'eux, à leur idée, à qui il était donné de vivre ou au moins de mourir en Terre Sainte. Des enthousiastes comme Sir Moses Montefiore et Charles Netter, rêvaient d'établir en Palestine des Juifs, non plus comme prébendaires de leurs co-religionnaires du dehors, non plus comme bénéficiaires de pieuses aumônes, mais comme agriculteurs gagnant leur vie à la sueur de leur front, reprenant, au moins symboliquement, possession de la terre des ancêtres, interrompant, au moins théoriquement, par leur apparition en Palestine, par leur enracinement dans son sol, la prescription des droits historiques que le peuple juif a sur la Terre promise. Mais c'étaient des rêves poétiques, sans rapport sérieux avec la réalité. Sir Moses Montefiore, dès 1839, projetait la fondation d'une colonie de paysans juifs près de Safed, pour laquelle il espérait obtenir une concession de Mehemet Ali, alors maître de cette contrée. Les événements qui suivirent l'empêchèrent de donner suite à ce plan. En 1870, Charles Netter, fondait, avec l'aide de l'Alliance isra-

(33) Nous reproduisons plus bas, p. 250, cet article *in extenso*.

élite universelle, l'école d'agriculture Mikweh Israël, près de Jaffa. Le nom de l'établissement : « la Réunion d'Israël » ouvrait à l'esprit une vaste perspective. Il suggérait bien la pensée de mettre fin à la dispersion des Juifs en les rassemblant de nouveau, en les faisant confluer (34) de tous les pays vers la Palestine. Mais l'école de Netter végéta péniblement jusqu'à l'avènement du sionisme politique. Elle travaillait pour ainsi dire dans le vide. Quel sens cela pouvait-il avoir de former de jeunes agriculteurs juifs en Palestine, lorsque les élèves, en quittant leur école, ne trouvaient pas dans tout le pays un mètre carré de terre où appliquer leur science acquise ?

C'est à partir de 1881 que la *Hibath-Zion* prit une tournure sérieuse et put prétendre à une place appréciable dans la vie du peuple juif. Le gouvernement russe, pour venger la mort d'Alexandre II sur les Juifs, qu'il rendait effrontément responsables de l'assassinat du tzar libérateur, organisait contre eux, sur une vaste échelle, des pogroms dans toute l'étendue de l'empire et complétait cette œuvre infâme par les lois antijuives

(34) Mikweh Israël. Le mot *mikweh* signifie en hébreu, assemblage, collection d'eau, confluent. Il signifie également espoir. On lit dans une lettre adressée de Mikweh au Comité central de l'Alliance israélite universelle en janvier 1872 par Chales Netter lui-même : « *Mikweh* signifie également assemblée, réunion et espoir. Elle est fondée par une *Assemblée* d'Israélites du monde entier dont beaucoup *espèrent* qu'elle sera le premier pas vers une *réunion* sur la terre de nos ancêtres. » Voir sur cette école, la brochure de S. HILLELS. *Mikweh Israël*. Edit. Omanouth. Tel-Aviv 1931.

du comte Ignatieff, qui réduisaient la masse des Juifs de Russie à l'état de condamnés de droit commun, libérés, mais placés sous la surveillance de la police, en faisaient des interdits de séjour, privés de tout droit civique, de toute dignité humaine, de toute autonomie personnelle.

Tous les Juifs jeunes, énergiques et fiers de Russie se révoltèrent contre les intolérables et humiliantes conditions de vie auxquelles on prétendait les soumettre. Ils n'eurent qu'une idée : se soustraire à cette abjecte servitude. La majorité, comme il est naturel, suivit la ligne de moindre résistance, prit le chemin des pays d'Occident. Europe et Amérique. Alors commença cette émigration gigantesque, véritable migration de peuple, qui, en l'espace de trente ans, devait conduire 200.000 Juifs russes en France et en Angleterre et 3 millions aux Etats-Unis, au Canada et en Argentine. Mais une petite minorité ne craignit pas le plus grand effort et décida de se rendre en Palestine pour y cultiver le sol ancestral.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer en détail l'histoire admirable des jeunes gens héroïques devenus justement célèbres sous le nom de « Bilou ». Je veux seulement répéter ce que j'ai dit à plusieurs occasions : l'exploit des « Bilou » constitue un haut fait, dont le peuple juif tout entier peut s'enorgueillir à juste raison, et qui attend son poète; l'homme de génie capable de chanter dignement cette épopée incroyable : Une poignée de purs intellectuels, étudiants, docteurs, écrivains, artistes, employés de bureau, décident

de laisser là leurs livres, leurs plumes et de retourner à la terre pour y vivre la vie simple et naturelle des laboureurs; mais ils ne retournent pas à une terre quelconque; ils veulent s'enraciner dans le sol de la Palestine afin que leur acte dépasse le cadre d'une destinée individuelle, qu'il acquière une portée nationale, qu'il devienne le point de départ d'un mouvement aboutissant à la rédemption du peuple juif, à la cessation de son exil deux fois millénaire. Telle était leur ambition, tel était le sens idéaliste qu'ils donnaient à leur geste.

Il y avait de la grandeur, il y avait une sublime beauté morale dans cette entreprise. Mais elle n'avait aucune chance de réussir contre le prosaïsme de la vie. Les « Bilou » n'avaient ni argent, ni crédit, ni connaissances techniques. Ils arrivaient dans un pays étranger dont ils ignoraient tout : la nature, le climat, la langue, les us et coutumes, les productions, les conditions économiques. Ils se fixèrent au hasard sur une terre abandonnée, parce que considérée par les indigènes comme sans valeur et se mirent naïvement à la défricher, à la labourer. Leur travail ne produisit rien ou presque, et eux, pour toute récompense de leur immense effort, devinrent la proie de la fièvre paludéenne qui infectait cette région, et qui fit dans leurs rangs des ravages effroyables. Les nombreux tombeaux qui s'alignent au cimetière de Rischon-le-Zion témoignent jusqu'à ce jour des souffrances et des sacrifices de ces pionniers.

L'épisode aurait fini là et n'aurait laissé que le souvenir peu à peu pâlisant d'un désastre complet si les « Bilou » n'avaient reçu au moment opportun une aide efficace. La grande masse des « Amants de Sion » russes ne s'était pas jointe aux « Bilou ». Elle était restée sur place et s'était organisée en sociétés qui se donnèrent pour tâche de réunir des fonds destinés à subventionner les pionniers. Mais les sommes que les « Hovevé-Zion » purent effectivement envoyer en Palestine ne suffirent pas à entretenir l'humble colonisation naissante. C'est à ce moment qu'intervint, providentiellement un protecteur puissant, le baron Edmond de Rothschild. Son œuvre est magnifique et immortalisera son nom. Il a sacrifié plus de 60 millions de francs à la colonisation juive en Palestine, permettant ainsi de créer ces villages, ces vignes, ces caves, ces jardins fruitiers, qui font l'admiration de tous les visiteurs de la Terre-Sainte.

Je crois avoir rendu justice à la « Hibath-Zion », au mérite des « Bilou », des « Hovevé-Zion », de M. de Rothschild. Ils avaient les plus belles et les plus nobles intentions. Les noms choisis pour les premières colonies, Petah Tikwah, la Porte de l'Espoir, Rischon-le-Zion, le premier Poste en Sion, trahissent le désir d'initier une œuvre de longue haleine et de vaste envergure, devant embrasser la Palestine toute entière. Mais les promoteurs de cette entreprise procédèrent comme des improvisateurs enthousiastes; sans réflexion, sans programme, sans

pensée d'ensemble. Je ne répéterai pas ici les critiques acerbes, souvent flétrissantes, qu'ont suscitées les modes de colonisation de M. de Rothschild et des « Hovevé Zion ». On leur a reproché d'avoir créé une nouvelle « Haloutkah » infiniment plus coûteuse, plus prétentieuse, plus corruptrice et tout aussi stérile que l'ancienne. Je constate seulement que jusqu'à l'apparition du sionisme politique, en 1897, elle n'était pas encore parvenue à se suffire à elle-même et à créer une nouvelle situation en Palestine.

Pour le peuple juif dans la dispersion l'œuvre de la « Hibath Zion » n'avait aucune signification. Elle n'exerçait pas l'ombre d'une influence sur sa condition. Elle avait tout au plus la valeur d'une curiosité qui pouvait attirer et impressionner des touristes, mais ne changeait rien à la vie des 13 à 14 millions de Juifs répandus dans le monde. Y avait-il quelque probabilité qu'elle se maintiendrait ? On pouvait en douter. En tout cas la colonisation des « Hovevé-Zion » manquait, de toute évidence, d'éléments de vitalité propre et de développement sain. Elle n'avait aucun statut légal, aucun droit garanti. Elle était à la merci du moindre caprice de l'administration ottomane; elle pouvait devenir, d'un moment à l'autre, l'objet d'un chantage officiel, surtout si elle donnait des signes de prospérité suffisants pour tenter l'avidité des fonctionnaires turcs.

Seul, l'avènement du sionisme politique a changé tout cela. La « Hibath Zion » était un titre non suivi de texte. Le sionisme politique a ajouté

le livre au titre. Les colonies des « Hovevé-Zion » étaient des pièces de musée, placées dans une vitrine pour être admirées des visiteurs, le sionisme politique se proposa d'en faire les instruments de la vie quotidienne. Les « Hovevé-Zion » travaillaient pour la Palestine, pour quelques endroits de la Palestine, le sionisme politique voulut travailler pour le peuple juif, pour tout le peuple juif, faire sortir l'idée du retour à Jérusalem du domaine du rêve poétique, du dilettantisme romanesque et la placer sur le plan des activités nationales, immédiates, lui donner ce qui lui manquait : un large horizon politique, l'intégrer dans l'ensemble des questions mondiales. Dans cette conception nouvelle, les colonies palestiniennes acquéraient une importance qui leur manquait totalement en tant que phénomène local. Elles cessaient d'être leur propre but et devenaient des points de départ, des noyaux de cristallisation autour desquels devait se constituer un grand organisme vivant et viable, une école professionnelle qui devait former un peuple d'agriculteurs.

Les plus compréhensifs des « Hovevé-Zion » saisirent immédiatement le sens et la portée de l'initiative de Herzl, se joignirent à lui avec enthousiasme et restèrent jusqu'à ce jour les fidèles disciples et porteurs de sa doctrine. Mais les autres s'obstinèrent, se cramponnèrent à leur méthode, qui avait réussi en 35 ans, et au prix d'innombrables millions, à rendre juive les 3,5 % de la terre de Palestine et à y implanter, comme

colons paysans. 7.500 Juifs. Ils suivirent d'abord le parti conduit par Herzl de loin, à leur corps défendant, ils lui rendirent difficile et pénible chaque pas par leur méfiance, leur opposition sourde et bientôt leur révolte ouverte, et il fallut que les événements les prissent violemment par la peau du cou et les poussassent irrésistiblement pour qu'ils se décidassent enfin, à prendre, en hésitant et en cherchant une échappatoire le chemin du sionisme politique tracé par Herzl.

(XLIII)

IV

WOLFFSOHN ET LE SIONISME « PRATIQUE »

David Wolffsohn (35) avait de grandes qualités. C'était un caractère droit et fort, un esprit clair, le bon sens personnifié. Il était en outre scrupuleusement loyal, noblement désintéressé. Son portrait moral se complète par de beaux et aimables traits de modestie et de générosité. La grande passion de sa vie était son amour du peuple juif et son ardeur pour la reconstruction de la nation sur le sol de la Palestine autonome. Il était le plus dévoué disciple de Herzl et considé-

(35) David Wolffsohn (1856-1914) succéda en 1905 à Herzl à la tête de l'Organisation sioniste. Voir la touchante biographie publiée par l'un de ses secrétaires ABRAHAM ROBINSON *David Wolffsohn. Ein Beitrag zur Geschichte des Zionismus* Berlin. Jüdischer Verlag 1921.

rait comme son principal devoir de défendre sa doctrine, de monter la garde autour de son œuvre et d'en assurer la continuité dans l'esprit de son auteur. Ce qu'on ne devait pas lui demander, c'était d'y ajouter des idées personnelles et de la féconder par des initiatives propres. Il était le fidèle et vigilant conservateur d'une tradition, il n'était pas homme à donner des impulsions à une évolution vive.

Wolffsohn rencontra en face de lui les mêmes adversaires que Herzl, mais ils étaient devenus, plus hardis, plus agressifs à mesure que les années avaient passé sans que les affaires sionistes fissent des progrès appréciables, et Wolffsohn n'avait pour résister à leur pression continue et à leurs attaques périodiques ni la supériorité intellectuelle, ni l'autorité de Herzl. Il céda sur plusieurs points importants et faiblissait sur toute la ligne. Il ne s'opposait plus à ce que des individus et des groupes se glissent en Palestine et cherchassent à y faire œuvre de colonisation, combien mesquine, et précaire, au mépris de la défense d'immigrer émanée du gouvernement turc; il consentait à ce que des fonds péniblement réunis parmi les adhérents confiants du mouvement fussent employées à des créations douteuses... (XLVI).

La diplomatie n'était pas de son fait. Il ne faisait même pas semblant de négocier avec les cabinets et de poursuivre la réalisation de la charte. Et puis, les clameurs des adversaires, peut-être sans qu'il se l'avouât, éveillaient un écho

obscur dans sa propre âme. Car, au fond du cœur, il était « Hovevé-Zion » lui-même; la poignée de pionniers juifs établis en Palestine occupait une large place dans sa pensée et il se demandait, il me demanda plus d'une fois à moi-même, si son premier devoir n'était pas en effet de s'occuper surtout des petites colonies palestiniennes, telles qu'elles existaient. Il était trop fin, trop bon connaisseur des hommes pour ne pas comprendre que les plus bruyants parmi ses adversaires n'étaient pas mûs uniquement par des mobiles idéalistes et désintéressés, mais visaient sa place, la conquête du pouvoir au sein de l'Organisation sioniste; mais il crut devoir s'annexer leur programme, du moins jusqu'à un certain point, car il craignait que la stagnation de l'action politique ne décourageât totalement la masse sioniste et n'arrêtât complètement le mouvement, si on ne lui fournissait un dérivatif.

Il orienta donc le travail sioniste dans le sens des besognes « pratiques » Il le fit d'une main hésitante, car il se rendait parfaitement compte qu'en consentant à donner ce coup de barre, il détournait le mouvement de sa véritable direction. Les entreprises dans lesquelles il commença à verser les ressources en hommes et en argent de l'Organisation sioniste étaient d'importance variable. Il y avait d'abord la forêt Herzl... Certes, l'afforestation est une des premières nécessités de la Palestine, et les occupants juifs du pays devront s'y appliquer vigoureusement et méthodiquement. Mais il faudra s'y prendre autrement

que pour cette forêt mythique. D'autres entreprises, quoique poursuivies mollement et sans beaucoup de méthode, pourront plus tard avoir leur utilité comme expériences et comme recherches. Telles sont l'étude de la géologie, de l'hydrologie, de la climatologie du pays, la lutte contre la fièvre paludéenne et le trachôme, les essais de cultures nouvelles et d'élevage, sur une bien modeste échelle, il est vrai, et de coopératives ouvrières et agricoles, quoique les résultats ne répondissent guère aux sacrifices qu'elles ont imposés à l'organisation. A côté de ces travaux, qui se poursuivaient en Palestine, on maintenait au moins un semblant d'activité politique, pour montrer qu'on entendait conserver les traditions de Herzl. L'Organisation entretenait une délégation, sorte d'ambassade, à Constantinople, avec, à sa tête, cet excellent sioniste, cet observateur sagace qu'est le Dr Jacobson. Il n'avait pas grand chose à faire et il eût été difficile de définir avec précision le rôle qu'il était censé remplir. Mais il cultivait des rapports courtois, sinon avec le Sultan et le Grand-vizir, du moins avec des fonctionnaires élevés, et sa seule présence dans la capitale ottomane permettait d'affirmer que les dirigeants de l'Organisation ne perdaient pas de vue les points essentiels du programme de Bâle.

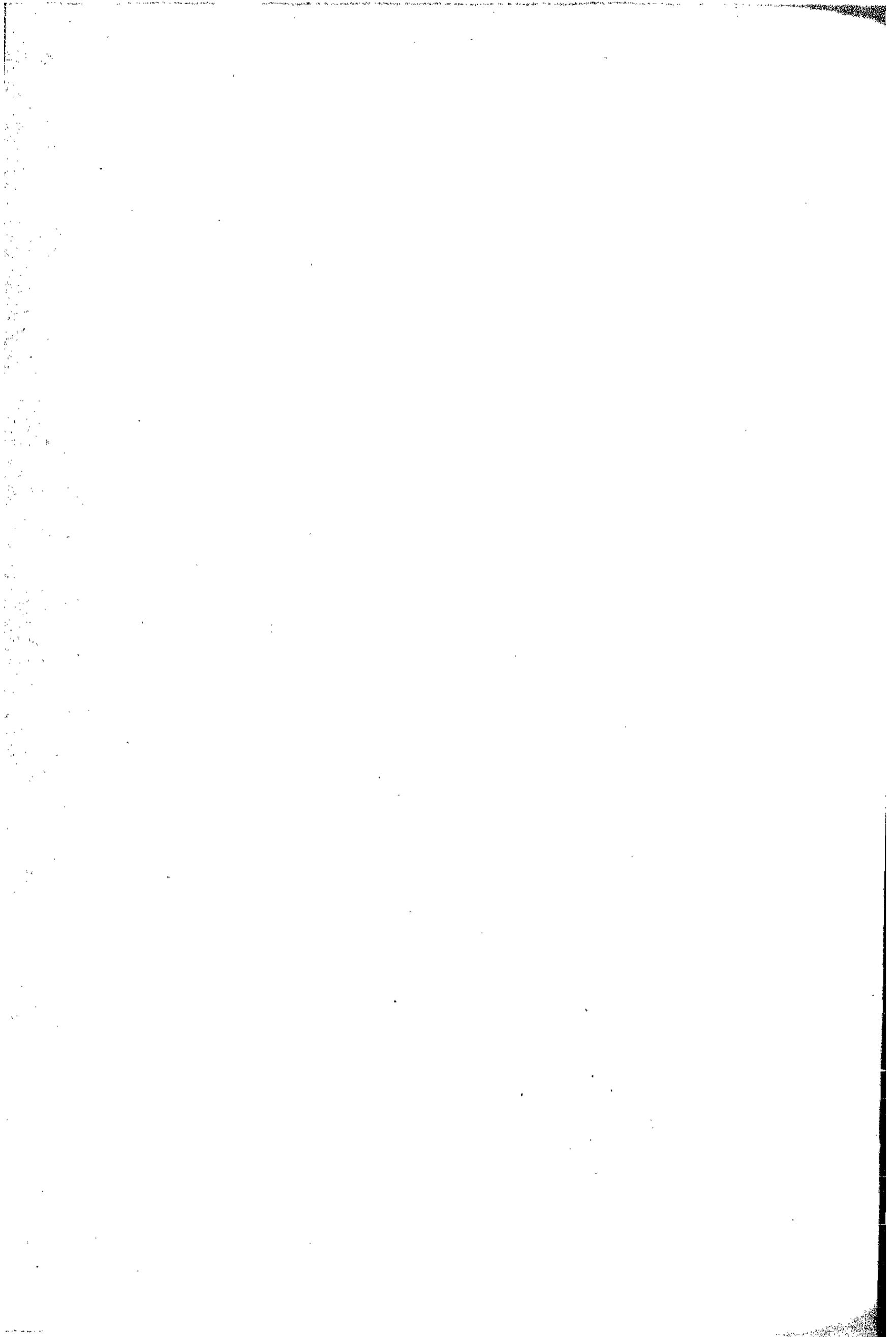
Mais alors qu'en Europe la grande préoccupation des militants du sionisme était, pour ceux qui étaient au pouvoir de s'y maintenir, et pour les autres de s'en emparer, les pionniers en Palestine même prenaient leur tâche très au sérieux

et s'y vouaient corps et âme. Leur enthousiasme était aussi admirable que leur ténacité. Ni les embarras économiques causés par de mauvaises récoltes ou la mévente de leurs produits, ni les conflits avec les voisins arabes, ni les mauvais procédés de l'administration turque, ne décourageaient leur zèle. Au milieu de toutes les difficultés, ils gardaient intact leur optimisme confiant. Pour eux, le retour du peuple juif au pays d'Israël ne faisait pas de doute et ils travaillaient avec une persévérance héroïque à préparer aux frères qui devaient bientôt rentrer chez eux un foyer où ils se trouveraient tout de suite à l'aise, où tout serait hébreu : la vie, les coutumes, la langue, la mentalité.

Les deux grandes œuvres qu'on doit principalement, peut-être exclusivement aux immigrés palestiniens, sont la renaissance de l'hébreu comme langue vivante, parlée par toutes les classes juives, pratiquée depuis les premiers balbutiements de l'enfance, employée à tous les usages, sacrés et profanes, nobles et banals — et l'organisation de l'instruction publique. Ce sont les Palestiniens, qui, aidés pécuniairement par les bons Juifs du dehors, qui n'étaient pas tous sionistes, ont créé les écoles de tous les degrés, élémentaires et secondaires, *Kindergarten*, lycées, école d'art Bezalel, conservatoire de musique, qui élevèrent une génération de Juifs nationaux, conscients de leur dignité, fiers de leur culture nationale, confiants dans l'avenir de leur peuple et dans sa gloire future. Et avec quel courage

intrépide les maîtres de cette belle jeunesse ont su défendre le caractère hébreu de leurs écoles ! Lorsque le « Hilfsverein der deutschen Juden » a prétendu introduire l'allemand comme langue de l'enseignement dans ses écoles en Palestine, en premier lieu à l'école polytechnique de Haïffa, en voie d'achèvement, les maîtres, suivis avec joie par leurs élèves, ont déclaré la guerre à ceux qui se rendaient coupables de cet attentat contre l'esprit national et crée des écoles où l'hébreu seul est admis.

Le seul sionisme vraiment pratique a été poursuivi jusqu'à présent par l'œuvre scolaire en Palestine et par l'hébraïsation de la génération montante juive. Il est dû en premier lieu, sinon entièrement aux Palestiniens. Sa portée va beaucoup au-delà de la petite colonisation précaire de la « Hibath-Zion. » Il a une signification nationale. Il jalonne la route de l'avenir. Par là il s'intègre complètement dans le sionisme politique. (XLVII).



CHAPITRE III

Herzl. - L'homme et l'œuvre.

I

THÉODORE HERZL.

Voilà plus de huit jours que la nouvelle épouvantable est venue m'assommer, et je ne me suis pas encore remis de ce coup de massue, et j'en suis encore tout étourdi, et il me faut encore un effort torturant pour réaliser le fait que Théodore Herzl est mort.

Comment ! Lui, grand, fort, vibrant, inépuisable, plein de ressort, débordant de ressources, lui, de dix ans plus jeune que moi, il est parti avant moi ! Et c'est moi qui le pleure ! Et c'est moi qui dois écrire son nécrologe ! Mais c'est intolérablement injuste ! Mais c'est absurde à faire crier !...

De tous les côtés on me demande de parler de lui, parce qu'on sait que je l'ai aimé d'une profonde amitié, instinctive autant que raisonnée. Jusqu'ici, j'ai refusé avec colère. J'abomine de me donner en spectacle. Je ne veux pas sangloter

en public. Si je consens à faire la première exception pour *l'Echo sioniste*, c'est qu'ici je m'adresse à des amis intimes. Nous nous comprenons à demi-mot. Ici, on ne s'attend pas à ce que je fasse de la littérature à propos de Herzl. Je n'en serais pas capable. Je ne veux que pousser des plaintes, sans me soucier de les coordonner artistement. Et même en laissant courir ma plume selon l'impulsion de mon chagrin, j'éprouve comme une honte d'aborder en quelque sorte professionnellement ma propre vie sentimentale et de prendre la mort de Herzl pour sujet d'article.

Les masses profondes du peuple juif ont l'obs-cure sensation que cette mort d'un seul homme est un désastre national. Mais les âmes simples sont encore loin de se rendre un compte exact de l'étendue du malheur qui les frappe, qui nous frappe tous.

Tant que Herzl était là, vivant, agissant, faisant face à toutes les exigences de la situation, répondant à toutes les nécessités, offrant sa poitrine à tous les adversaires, on trouvait cela tout naturel, comme si cela devait toujours être ainsi, comme si cela ne pouvait pas être autrement. Mais maintenant qu'il a disparu, l'immensité du vide qu'il laisse, l'impossibilité de le remplacer, donneront peu à peu au peuple juif une idée exacte de ce qu'était Herzl et lui permettront de mesurer la grandeur de sa perte.

Un jour, au cours d'un déjeuner où notre ami Alexandre Marmorek (36) était présent, je dis à Herzl : « Si j'étais un croyant, si j'avais l'habitude du langage mystique, je dirais que votre apparition au moment le plus critique de l'histoire du peuple juif est un fait providentiel. En ce moment angoissant il a fallu un homme unique, et voilà que vous surgissez pour rendre l'espoir aux désespérés et pour garantir l'avenir aux défaillants. »

Dans sa modestie si sincère, si loin de toute pose, il rougit, se fâcha presque. « Mais non répondit-il, mais non; comment pouvez-vous parler ainsi, vous qui connaissez pourtant la valeur des mots ! Il n'y a rien d'unique, rien d'exceptionnel dans mon cas. Que je vienne à disparaître, et cent hommes, mille hommes s'offriraient aussitôt au choix du peuple juif et continueraient l'œuvre au point exact où je l'aurais laissée. »

Je ne voulus pas continuer la conversation sur une supposition que je voulais considérer comme absurde. Mais je secouai la tête, et Alexandre Marmorek fit comme moi !

Ce qu'alors je ne voulais pas envisager comme

(36) Le Dr Alexandre Marmorek (1865-1923) célèbre bactériologue, l'un de ceux qui répondirent les premiers à l'appel de Herzl. Président de la Fédération des sionistes de France il fut pendant un quart de siècle l'animateur du sionisme en France. Voir le bel essai biographique que lui a consacré son collaborateur et ami, David Jacobson : *Alexandre Marmorek* Paris Société des Amis de Nordau et Marmorek s. d. in 8.

possible, est pourtant arrivé : Herzl a disparu. Et on verra, et on voit combien j'avais raison. Il ne s'offre ni mille, ni cent hommes, ni personne pour le remplacer. Il était unique.

Il l'était, non pas tant pas chacune de ses multiples qualités, mais par leur merveilleuse réunion dans un seul homme.

Il était un écrivain de très grand talent et, s'il avait pu se concentrer, se donner tout entier à son art, il aurait sûrement marqué dans la littérature allemande. Il serait arrivé au premier rang. Mais je ne sais pas s'il serait devenu le premier auteur de sa génération.

Il était un orateur remarquable : calme, disert, simple, toujours plein de mesure et de goût. Sa forme était d'une élégance impeccable, même dans l'improvisation. Sa présence d'esprit ne le quittait jamais. Maître absolu de lui-même, il était par là-même le maître des assemblées les plus surexcitées et des discussions les plus passionnées. Mais il se méfiait de lui-même et préférait à l'improvisation la préparation par écrit de ses discours, qu'il lisait, ce qui diminuait quelque peu, naturellement, leur effet immédiat, et sa parole sage, raisonnable, persuasive n'avait que rarement ce grand souffle qui soulève et enivre même le sceptique.

Il avait une fantaisie féconde, créatrice, qui savait imaginer des solutions pour toutes les dif-

ficultés et évoquer des images de grande beauté. Mais comme imaginaire, il ne dépassait pas George Eliot dont le *Daniel Deronda* est préféré par certains à *Altneuland*. (37)

Il avait un sens pratique aigü, et il l'a prouvé par l'organisation du mouvement sioniste, des congrès, de la Banque coloniale et du Fonds national. Mais dans cet ordre de faits, les grands financiers, industriels, négociants, administrateurs juifs peuvent se dire ses égaux.

Poète moins que Henri Heine, orateur moins que Disraeli, imaginaire moins que la chrétienne Eliot, administrateur, organisateur moins qu'un baron Hirsch (38), il était néanmoins plus grand que chacun d'eux, parce qu'il était tout cela à la fois. Et il était encore autre chose. Son esprit était nourri et orné de la civilisation la plus moderne, la plus épanouie de l'Europe occidentale, et son cœur battait du rythme des cœurs juifs de l'Est européen le plus traditionnaliste. Au service des conceptions les plus poétiquement hardies, il mettait la méthode prudente, réfléchie de l'homme d'Etat le plus froidement calculateur. Et pour ne rien négliger, il avait été favorisé de

(37) ALTNEULAND Roman de HERZL qui parut en 1902, chez H. Seemann à Leipzig. Il a eu depuis plusieurs éditions allemandes. Il a paru en traduction française dans la collection « Judaïsme » de l'éditeur Rieder. C'est une anticipation, un tableau de la Judée nouvelle vingt ans après sa résurrection.

(38) Sur l'activité juive du baron de Hirsch (1831-1896) voir NARCISSE LEVEN *Cinquante ans d'histoire*. Paris Alcan 1920. t. II. pp. 473. s. s.

ces qualités extérieures qui ont une si grande importance dans les affaires humaines. Il était beau, il était grand et bien fait de sa personne, il avait le front noblement pensif, l'œil noir dominateur, le sourire charmant, la voix chaude, forte, portant au loin. Il était né, il avait grandi dans l'aisance, sa fierté naturelle n'avait jamais connu les humiliations de la pauvreté et son regard avait toujours eu l'habitude de se poser droit et ferme sur celui de son interlocuteur, fût-il empereur, roi ou pape. L'indépendance matérielle avait fortifié son échine qui n'avait jamais appris à se courber servilement.

Le peuple juif a produit beaucoup de talents; mais ils étaient égoïstes ou fragmentaires. Nous avons eu des Henri Heine, mais ils chantaient l'amour, le Rhin et le pèlerinage de Notre-Dame de Kevelaar, des Jehuda Halevi, mais leur aspiration juive se dépensait tout entière en un lyrisme harmonieux : des Disraeli, mais ils créaient l'impérialisme britannique : des Manassé ben Israël, mais leur idéal se bornait à obtenir de l'Angleterre l'admission des Juifs; des Simson, « président né », mais ils se faisaient baptiser pour présider les assemblées politiques de l'Allemagne; des Mendelssohn, apôtres de la civilisation occidentale, mais ils enseignaient le mépris des valeurs traditionnelles juives. Pour la première fois depuis deux mille ans, le peuple juif avait produit un homme qui était admirablement européen et en même temps Juif avec enthousiasme; qui avait la passion du progrès le plus

radical et un merveilleux sens historique; qui était poète et homme d'Etat pour l'idée juive; qui était président, orateur, organisateur, rêveur, homme d'action, prudent où il pouvait, téméraire où il devait l'être; prêt à tous les sacrifices et même au martyre, en ce qui le concernait, et d'une indulgence, d'une patience inépuisables pour les autres; fier, noble, plein de dignité, et modeste pourtant, et fraternel avec les plus simples et les plus humbles. Cet homme était Théodore Herzl, et nous l'avons perdu à quarante-quatre ans.

Nous savons ce qui l'a tué. N'en parlons pas. Je ne veux pas devenir amer. Il ne faut pas que la colère se mêle à mon deuil.

J'entends murmurer autour de moi : « Un homme public doit avoir la peau dure. Il doit être cuirassé contre les attaques et les calomnies. »

Malheureux ! Si Herzl avait été insensible, croyez-vous donc qu'il aurait senti la douleur juive assez violemment pour quitter ses aises, pour se détourner de sa souriante carrière littéraire et se jeter dans la fournaise du sionisme militant ? Sa sensibilité exquise a fait de lui l'initiateur et le chef du sionisme, mais elle lui a fait sentir cruellement toutes les blessures que lui ont infligés les ennemis brutaux et sournois; de

sorte que son pauvre cœur meurtri a fini par se briser.

Et l'avenir ?

Je garde tous mes espoirs, mais, pour l'instant, ne me demandez rien au sujet de l'avenir : mes larmes m'empêchent encore de le voir clairement. (XVIII et XXIV)

II

A LA MÉMOIRE DE THÉODORE HERZL

Messieurs,

C'est pour la première fois que le congrès sioniste a lieu sans celui qui en fut l'âme. Le septième congrès, le congrès sabbatique, ne doit pas voir son créateur. Cette tribune n'offre plus l'image qui vous était si familière : elle est absente, la figure dominante encadrée de sa belle barbe noire, semblable à celle d'un dieu assyrien, qui attirait tous les regards. Il nous incombe à nous, ses collaborateurs de la première heure, ce douloureux devoir d'adresser à notre chef, le D^r Théodore Herzl, un adieu du haut de cette tribune dont l'édification fut son œuvre, désormais impérissable. Je ne dois pas faire part au public de ce que j'ai éprouvé personnellement du fait de cette perte. Je veux m'efforcer de parler de

lui de la façon qui lui eût plu de m'entendre : sans emphase et sans exagération, choses qui répugnaient à ce styliste délicat, à cet esprit sage et distingué, à cet artiste des nuances délicates. Je veux essayer de le voir, tel qu'il apparaîtra à l'historien qui le jugera froidement, d'après son œuvre, sans me laisser pénétrer par la chaleur rayonnante de sa personnalité.

Le 3 juillet, le 20 Tamouz de l'année dernière, le Dr Théodore Herzl a clos à jamais ses paupières. Au jour de sa mort il avait franchi de deux mois la 44^e année de sa vie. Les cris de douleur retentissants, les lamentations venues des contrées les plus éloignées, qui firent écho à la nouvelle de cette mort donnent la mesure de ce qu'il fut pour son peuple. Etranger au peuple juif à 35 ans, il était devenu 9 ans après son orgueil et son espoir. Qu'il eût acquis cette place dans le cœur de son peuple, c'est une des merveilles de sa vie prodigieuse.

Il avait déjà traversé un long espace à travers les eaux de l'assimilation où il manqua de s'engloutir dans la vase. Dans les années printanières de son existence les intérêts qui l'absorbaient n'étaient rien moins que juifs. Il vivait pour les arts et les lettres et n'avait d'autre ambition que celle de conquérir de haute lutte la tribune des théâtres et des journaux. Rien ne le poussait dans la voie dans laquelle il devait un jour engager le véritable effort de sa vie; rien n'inclinait son esprit vers les questions juives jusqu'au jour où la situation du peuple juif réveilla brusquement en lui la conscience nationale.

Vers le milieu de l'année 1894, il se trouvait à Paris. C'était le moment tragique où l'organisme français recevait les premières atteintes du virus antidreyfusard. Les rues retentissaient du cri de : « Mort aux Juifs. » Herzl l'entendit et la brutalité de ce cri meurtrit l'une des fibres les plus sensibles de son être : la fierté.

Car Herzl était un homme fier; non pas orgueilleux ni vaniteux, mais fier, c'est-à-dire, conscient de sa valeur morale. Il possédait ce respect de soi-même des natures aristocratiques qui les renferment en elles-mêmes et dans le souvenir de leurs pères. Son sang lui était un héritage précieux et son origine une distinction. Ce Juif éminent représentait alors à Paris *la Nouvelle Presse libre*. Son devoir professionnel l'appelait quotidiennement dans les Chambres et dans les réunions populaires. Il lisait tous les écrits antisémitiques et vit avec horreur s'ouvrir devant lui le gouffre de la bestialité antijuive. Il ne supporta pas que l'on insultât en lui ses ancêtres et ses descendants. Il s'emporta avec toute la véhémence de sa nature, contre les menteurs et les scélérats qui voulaient englober tous les Juifs dans le filet d'une calomnie collective pour les anéantir moralement. Et lui, jusque là porté par son tempérament et ses habitudes à développer librement en tous sens sa propre personnalité, il rejoignit immédiatement les siens pour combattre avec vaillance et fermeté cet ennemi qui osait déclarer les Juifs hors d'humanité sous prétexte qu'ils n'appartenaient pas à la même race que les peuples au milieu desquels ils vivaient.

Il médita sur ses rapports avec son peuple et sur ceux de son peuple avec les autres peuples et il arriva à la conclusion que la situation était intenable. D'un caractère fort et résolu, il conçut dès lors le projet d'opérer un changement radical dans l'organisation de ce peuple dont il se trouvait partager, nécessairement d'abord, volontairement ensuite, la destinée.

Personne, pas même lui, ne pouvait dès l'abord deviner les qualités, qu'il devait apporter à sa nouvelle tâche. Herzl grandissait réellement à la mesure de son grand objectif. Il s'est élevé si puissamment que ses connaissances, que ses collègues ne pouvaient le suivre dans son ascension et parce qu'il surpassait leur courte aune, ils se mirent à le poursuivre de leur moquerie niaise et de leurs insultes haineuses.

Le causeur charmant, le narrateur agréable, l'auteur hardi et spirituel semblait s'être transformé en une seule nuit en un homme d'Etat clairvoyant, qui poursuivait audacieusement et obstinément son noble but à travers des sentiers inaccessibles au vulgaire. Des esprits chagrins font entendre leurs ricanements : Herzl disent-ils, n'a pas créé le sionisme, il l'a trouvé tout prêt et il s'est approprié l'œuvre de ses prédécesseurs sans les mentionner. Je puis rétablir les faits en pleine connaissance de cause : il ne savait absolument rien de ses prédécesseurs. Il a trouvé le sionisme dans son cœur. Il l'a systématiquement édifié, dans son cerveau. Ce n'est qu'une année après qu'il apprit à connaître Pinsker et Moïse

Hess. Ce fut une rencontre qui lui fit plaisir, mais elle advenait trop tard pour lui apprendre quelque chose. (39)

On a une fois demandé en plaisantant ce que seraient devenus Liszt et Paganini s'ils étaient venus au monde avec leur génie particulier avant que le piano et le violon fussent inventés. L'apparition du Dr. Herzl est la réponse à cette question. Il était ce Liszt venu au monde avant l'invention de l'instrument à l'aide duquel son génie pouvait se manifester dans toute sa grandeur.

Herzl était éminemment un homme d'Etat — sans Etat, sans aucun de ces moyens puissants avec lesquels on peut faire une politique pratique. Son cas n'est pas isolé. De temps en temps encore le vieux peuple juif, inorganisé, produit des diplomates de talent pour lesquels il est sans emploi. Certains trouvent bien un champ d'activité, mais en dehors des cadres du Judaïsme. Pensez à Disraeli pour qui l'horizon de la communauté juive eût été sûrement trop étroit puisque les limites de la Grande Bretagne ne lui suffirent pas. Herzl avait l'étoffe d'un autre Disraeli. Je le dis tranquillement et sans exagération : il aurait pu jouer un tel rôle, s'il avait voulu faire ce que Disraeli a fait. Mais il ne le voulut pas et opta pour le martyr; il fit de la haute politique avec des mains vides; il entama une action politique en faveur de ce peuple juif dont les repré-

(39) Cf. THÉODOR HERZL'S *Tagebucher*. Jüdischer Verlag Berlin 1923. t. I. p. 278 et II, p. 599.

sentants et les organes officiels nient la qualité de peuple.

Herzl essaya froidement de purger notre nation de ce résidu humain sans volonté et sans but qui entrave sa marche, de lui acquérir ensuite un pays et de lui obtenir des droits collectifs et cela sans armée, sans flotte, sans finances, facteurs en l'absence lesquels on ne compte guère auprès des gouvernements. Le plus audacieux aurait reculé devant cette entreprise. Entreprise fatalement vouée à l'avortement, disaient les adversaires du sionisme. Mais Herzl était persuadé de son succès et peu lui importait qu'on qualifiât d'utopie l'œuvre qu'il concevait comme possible et nécessaire.

Il serait d'une grande injustice de nier les qualités de discernement de Herzl. Au contraire, il était doué d'un sens critique très pénétrant et savait mieux qu'un autre découvrir le côté vulnérable d'un plan. Si toutefois il a tenté ce qui semblait insensé à la plupart de ses contemporains c'est l'histoire de sa mission qui nous l'expliquera.

Lorsqu'il conçut l'idée d'émanciper le peuple juif après un assujettissement millénaire, il ne connaissait, à l'exception de ses parents, qu'un seul Juif — lui-même. Aucun lien entre lui et la véritable vie juive. Il vivait en imagination entre les Maccabées, les Bar-Kochba, les Juda Halévi, les Spinoza et les Heine. Il escomptait les qualités de ces hommes, les siennes propres, chez tous ou au moins chez la majorité de ses

frères d'origine. Il supposait que tous ou que beaucoup de Juifs partageaient sa résolution de ne plus souffrir d'humiliation. Il croyait trouver chez eux sa volonté de fer, son sérieux moral, son enthousiasme idéaliste, son esprit de sacrifice, son abnégation sans bornes. Et il jugeait que ces qualités sont aussi des moyens puissants avec lesquels un homme d'Etat peut aborder le travail, même s'il n'a pas une armée, une flotte, des finances à sa disposition.

C'est le tragique de sa vie de s'être trompé dans son calcul fondamental. Ces qualités qu'il escomptait, elles se trouvaient peut-être virtuellement chez beaucoup de Juifs, en tout cas, elles ne se manifestèrent pas. Mon cœur se serre de compassion en le suivant par la pensée dans les différentes étapes de ce chemin douloureux qu'il mit neuf années à parcourir. Il est emprisonné dans sa sublime confiance à l'égard du Judaïsme comme dans un nuage et il tâte la réalité de ses mains meurtries par les épines et les orties. Il ne doute pas que les riches et les intellectuels parmi son peuple soient aussi indignés que lui de la situation où se débat le Judaïsme et qu'ils aspirent, eux aussi, à une nouvelle destinée. Il écrit alors son « Judenstaat » où il expose avec une limpide perspicacité le plan d'action qui réduirait au minimum le multiple préjudice que peut occasionner l'exode des Juifs possédants des pays qu'ils doivent délaisser. Il fait traduire à ses propres frais ce livre en plusieurs langues et l'envoie aux rabbins les plus réputés, aux chefs

de communautés, aux financiers et attend. Une ère de délivrance, de renaissance va bientôt s'ouvrir. Quelques semaines d'espoir, puis de pressentiments anxieux s'écoulaient, et il apprend que la plupart des destinateurs de son livre n'en ont pas découpé les feuilles; que d'autres, dépités, l'ont jeté au panier après en avoir lu quelques pages, que certains, parmi ceux que l'ont parcouru fulminaient contre lui dans la presse et du haut de la chaire, qu'ils voyaient en lui un nouveau Sabbataï Zewi, s'ils ne le traitaient pas simplement de lâche, de renégat et d'antisémite.

Tout autre s'en serait tenu à cette première expérience. Herzl, désorienté d'abord, se retrouva bientôt. Son cerveau fécond conçut un nouveau plan. Un organisateur de valeur moyenne pourrait réaliser l'émancipation sioniste sans grandes difficultés si la classe supérieure juive lui accordait l'appui de sa puissance morale et financière, ainsi que son influence dans des milieux variés. Mais puisque cette classe reste sourde à l'appel de Herzl, puisqu'elle lui refuse son or, puisqu'elle emploie son intelligence à le railler et use de son influence pour briser son effort, il incombe à la classe moyenne et à la masse juives, malgré les rudes, les misérables conditions d'existence qui leur sont faites de prendre sur elles ce grand effort historique. Il élabore donc le projet de la Banque coloniale, il s'arme d'une cuirasse d'insensibilité contre les détracteurs venimeux qui l'accusent bientôt d'avoir déclanché le mouvement sioniste dans le but de

s'enrichir, lui qui méprisait l'or et dont l'âme avait la pureté de l'hermine. Il demande au peuple juif la somme de cinquante millions somme indispensable si l'on voulait entamer sérieusement des négociations diplomatiques avec la Turquie. On ne lui donne pas la huitième partie de cette somme et le capital versé dès l'abord ne s'est guère accru depuis six ans. Il essaye alors de forger l'émancipation avec un autre outil, bien plus faible et de moindre portée; il crée le Fonds national qui devait réunir la somme de 200.000 livres. En cinq ans, la moitié de cette somme est encore à trouver. Les uns ne veulent pas, les autres ne peuvent pas : ses efforts surhumains donnent un résultat dérisoire, ses bras vigoureux s'agitent toujours, mais s'agitent dans le vide et partout où il veut poser le pied il sent le sol glisser sous lui.

Il fondait sur son peuple comme sur un rocher et son peuple ne fut qu'un sable mouvant. Aussi pénible que cela me soit, je dois vous parler aussi de la dernière déception de sa vie que l'histoire enregistrera comme une ingratitude sans exemple. Herzl dépensait sans compter pour l'œuvre qu'il considérait comme la raison de sa vie. Pour pouvoir se vouer entièrement au sionisme, il renonça presque entièrement aux travaux rémunérateurs pendant les années qui auraient dû être économiquement les plus productives de sa vie. Il offrit jour après jour, avec la générosité qui lui était propre, les plus lourds sacrifices, à son idéal. Il fournit de sa propre poche aux pre-

miers besoins de l'organisation, au traitement des premiers employés, aux frais de ses premiers voyages sionistes ; il créa et soutint pendant des années de ses propres deniers l'organe périodique, indispensable au mouvement.

Au moment où il terminait *l'Etat Juif*, il était un homme aisé, sinon riche. Neuf années plus tard quand la mort le surprit, il ne laissait pour ainsi dire que ses actions de la Banque coloniale juive. Aux représentations que ses proches lui faisaient en voyant ainsi fondre la fortune qui devait revenir aux siens, il répondait en souriant : « J'ai confiance en mon peuple, il ne laissera pas dans le besoin ma femme et mes enfants ! » Le peuple juif n'a pas justifié cette confiance. Depuis un an passé que nous évoquons le souvenir sacré de Herzl et que nous nous humilions à quêter quelques fonds pour sa famille, qu'avons-nous recueilli ? On a beaucoup pleuré devant son cercueil, on a dépensé beaucoup de belles paroles en oraisons funèbres, mais on n'a pas encore restitué à la famille de Herzl le tiers de la somme que Herzl a sacrifiée pour la cause, sans parler des neuf années de travail surhumain qu'il s'est imposé pour elle et qui lui ont coûté la vie.

Lorsque Herzl lança son appel au peuple juif, il se groupa autour de lui, en place des millions de Juifs sur lesquels il était en droit de compter un petit noyau d'hommes qui, ceux-là lui sont restés fidèles jusqu'à son dernier souffle. Ce noyau s'est même respectablement accru au cou-

rant des années; mais même maintenant, après neuf ans d'une propagande passionnée, nous n'avons avec nous qu'un soixantième du peuple juif. Un soixantième ! Et c'est avec les efforts et les sacrifices consentis par cette minime et pauvre partie du peuple juif qu'il faudrait délivrer tout le peuple, lui qui compte tant d'hommes riches, mais hélas ! indifférents. Herzl ne voulait pas voir la disproportion qui existe entre les forces dont nous disposons et l'immensité de notre tâche. Il ne voulait pas croire à l'indifférence prolongée du peuple juif, et dans ses projets et calculs il plaçait le peuple juif tout entier à son actif. C'est là la raison de l'insuccès de ses entreprises; c'est là son point faible, diraient des critiques au cœur froid. C'était là sa force, c'était là sa grandeur, disons-nous, nous qui l'avons mieux compris. Rien ne pouvait ébranler sa foi et sa confiance dans son peuple. Il finit par détourner volontairement ses yeux de la réalité et voyait en imagination un peuple idéal composé de douze millions de Herzl qui l'appelait à sa tête.

Lorsque digne et calme il conversait avec les plus puissants de la terre, ce n'était chez lui ni outrecuidance ni absence du sens des proportions, mais l'empire de cette idée qu'il représentait 12 millions de gentilshommes et que comme tel il ne devait céder le pas à personne. A quel point il était arrivé à concilier la dignité qu'il devait à ses mandataires et la modestie avec laquelle il se considérait lui-même, nous montre ce

fait qu'au retour de ses importantes conversations politiques avec un pape, un empereur ou un roi, il revenait simplement à sa salle de rédaction pour y remplir ponctuellement sa tâche de journaliste, qui n'était souvent autre chose qu'un médiocre travail routinier. Il le faisait pendant que dans son âme retentissait l'écho des paroles échangées avec ces puissants de la terre sur l'avenir de son peuple et sur celui des nations.

Il est manifeste que c'est le destin de notre peuple, que ses Spinoza soient des polisseurs de verre et que ses Cincinnatus traînent la charrue, une charrue qui ne leur appartient même pas.

Si Herzl a osé faire de l'histoire, c'est parce qu'il était convaincu que 12 millions d'hommes, 12 millions d'hommes d'élite à la ressemblance de ceux qu'il imaginait ont le droit et la force de faire de l'histoire. Cette conviction le soutenait dans ses adversités, elle l'a accompagné jusqu'à son dernier jour — et nous l'avons héritée de lui.

Herzl était un génie de volonté; sa forte volonté était le trait dominant de sa puissante nature, rien ne pouvait entamer cette volonté d'airain. Elle était irrésistible et rien ne pouvait l'émousser. Cette volonté au service d'une foi sublime, guidée par une confiance inébranlable, presque mystique dans son but, aurait pu déplacer des montagnes, si le temps le lui avait permis. Sa mort, hélas ! l'a brisé trop tôt et l'émancipation juive a été privée de son instrument le plus précieux. Sa foi, sa confiance, et sa volonté lui ins-

piraient toujours de nouvelles combinaisons. Si un projet échouait, non parce qu'il était défectueux, mais parce que l'appui escompté lui faisait défaut, immédiatement ce projet était dans son esprit remplacé par un autre, plus surprenant, plus audacieux, plus ingénieux que le précédent. Pendant les neuf années qu'il eut la direction de son peuple, il a émis plus d'idées politiques et de combinaisons diplomatiques qu'il n'en aurait fallu à dix ministres d'un Etat organisé pour se rendre immortels. Oui, il était un conteur à l'imagination fertile, raillent ses adversaires. Mais moi je répète avec lui : « Si vous le voulez, cela ne serait pas un conte. »

Notre peuple a eu un Herzl, mais notre Herzl n'a pas trouvé de peuple. Cela ne le diminue pas ; mais nous amoindrit, nous. Par là s'explique que son effort prodigieux, qui lui a coûté la vie, a donné un si minime résultat pratique. Mais les conséquences morales de cet effort n'en sont que d'autant plus heureuses. Herzl, éducateur, nous a transmis son exemple. Il a redressé un peuple courbé. Il lui a indiqué le chemin et lui a infusé de l'espoir. Il a jeté la semence de l'avenir d'un élan si vigoureux que cette semence fécondera la terre et que son peuple en moissonnera les fruits. En guise de péroraison je vous demande la permission de vous réciter ces strophes d'une élégie que j'ai récemment écrite à la demande d'un compositeur :

« A jamais ton œuvre et ta figure vivront dans le souvenir du peuple. — Regarde ! jaloux de ton

héritage nous restons fidèles au bouclier de David. — Un jour ton cercueil sera enveloppé dans les plis de l'étendard de Sion. — Ton serment nous le garderons et ton désir, nous l'accomplirons ». (40)

(XIX)

III

LA VIE ET LA MORT DE HERZL

La vie de Herzl fut jusqu'au moment suprême une ascension croissante. Le professeur Léon Kellner a assumé la tâche méritoire d'en raconter l'histoire. L'art éprouvé qui est le sien ne pourra manquer que d'augmenter encore du fait de l'intérêt sentimental qu'il porte à ce sujet. Nous

(40) Nous croyons devoir citer ici cette élégie dans l'original :

Ob der Staub von uns geschieden,
Schwebt doch über uns dein Geist,
Der aus deinem Grabesfrieden
Noch die Bahn der Pflicht uns weist.

Ewig in des Volks Gedächtniss
Lebt dein Werk und lebt dein Bild,
Sieh, wir hüten dein Vermächtnis
Treu, den stolzen Davidschild.

In der Zionsfahnes Falten
Wird dereinst dein Sarg gehüllt.
Was Du schworst, wir werden's halten,
Und dein Sehnen wird erfüllt...

attendons le livre dont il veut nous faire présent, (41) avec impatience. Je suis persuadé qu'il se lira comme une légende héroïque, brillante des mille feux de la Fable. Cette destinée exceptionnelle aurait-elle pu se maintenir à la hauteur où elle s'était hissée ? Aurait-elle pu à la longue échapper aux dangers de l'insuccès. N'aurions-nous pas eu la douleur de la voir sombrer, soit brusquement, soit lentement, dans les bassesses de la réalité quotidienne ? Quelle déception, quel crime de lèse-beauté si le geste de Herzl se fut terminé d'une façon banale !

Sa vie, vraiment, s'édifia comme un drame que l'on suit hors d'haleine. Après l'idylle de son heureuse enfance, de sa jeunesse aisée, à l'abri des besoins matériels, et de la silencieuse maturité, durant laquelle, marié de bonne heure et selon son inclination, il assume vaillamment les responsabilités du foyer créé par lui, ce prologue se termine pour lui vers l'âge de 36 ans. Et à partir de ce moment, sa marche ailée le porte de sommet en sommet et de surprise en surprise jusqu'au moment où brusquement le rideau de la destinée tombe au beau milieu de cette escalade sensationnelle. Quelle eût été la fin de tout cela ? Que l'on se remémore les étapes de cette existence telles qu'elles se sont déroulées devant nos re-

(41) Kellner arrêté par des scrupules qui sont tout à son honneur n'a tenu sa promesse qu'en partie. Il ne nous a donné qu'une jeunesse de Herzl : LÉON KELLNER *Theodor Herzls Lehrjahre (1860-1895)* Wien und Berlin R. Löwit 1920.

gards étonnés et émerveillés. Herzl, la tête bourdonnante de projets se présente devant le baron Hirsch; il lui montre ce que, avec ses centaines de millions, il peut devenir pour le peuple juif, et reste incompris par ce financier dont l'inconscient idéalisme est paralysé dans son essor par les objections de l'homme terre à terre et de trop de sang-froid, qu'il portait également en lui. Herzl lance *l'Etat Juif* dans le monde, surpris et attentif. Les frères Marmorek, premiers paladins de sa table ronde, lui apportent l'hommage de leur fidèle vasselage et la *Kadimah* (42) de Vienne le hisse sur le pavois et le proclame chef du mouvement national, conducteur des armées jeunes-juives. Avec une énergie qui, dans son impétueux élan renverse tous les obstacles, il fonde la *Welt* (43) et convoque le premier Congrès de Bâle qui retentit comme un coup de tonnerre à travers le Judaïsme tout entier, l'ébranla jusque dans ses fondements et lui infusa une vie nouvelle. Coup sur coup se suivirent les événements les plus inattendus et les plus dramatiques. Le

(42) Kadimah, en hébreu « En avant ! », nom de la première association d'étudiants nationalistes juifs, fondée à Vienne en 1882. Voir dans la *Welt* XII, 6 (7 février 1908) le discours prononcé au 25^e anniversaire de la fondation de cette société par le Dr. SCHNIRER, l'un des fondateurs.

(43) Le premier numéro de la *Welt*, revue sioniste hebdomadaire parut le 4 juin 1897. Elle devint par la suite l'organe officiel du mouvement. Elle a disparu dans la tourmente de la guerre mondiale.

grand-duc de Bade, le Grand-duc de Hesse, l'Empereur d'Allemagne reçoivent le Président de l'Organisation sioniste universelle si récemment créée. Il a un long entretien avec le sultan Abdul-Hamid qui lui confère le grand cordon de l'ordre du Medsjidié. Il conduit à Jérusalem une délégation de ses collaborateurs sionistes auprès de l'Empereur d'Allemagne et prononce devant lui une allocution importante dont les termes avaient été arrêtés d'avance et d'un commun accord avec le souverain. Il rend visite au roi d'Italie et même au Pape dont, dans son optimisme romantique il cherche et espère gagner la bienveillance en faveur de la renaissance du peuple juif. Il entre en relations personnelles avec le ministre des Colonies d'Angleterre, Joseph Chamberlain, et fait sur ce réaliste sec et froid une impression si profonde, que celui-ci lui propose de lui céder l'El-Arisch et lorsqu'à l'étude cette contrée se montre impropre à la colonisation projetée, il lui offre la partie la plus fertile de l'Est-Africain britannique. Et tandis que s'accomplissent ces grandes choses, il crée la Banque coloniale juive et conçoit l'idée du Fonds national. Il surmonte avec force et habileté les oppositions qui se font jour au sein de son propre parti, empêche la scission que le projet d'obtention de l'Ouganda, plus exactement de Nairobi, avait provoqué parmi nous et se préparait à un nouveau combat lorsque la Parque coupa le fil de sa vie en même temps que celui de ce drame historique.

Est-il possible d'imaginer que ce qui allait

suivre aurait dépassé en importance et en éclat ou simplement égalé ce qui avait précédé ? Lui-même en doutait. Lui-même avait le sentiment que les gros effets étaient à peu près épuisés, et qu'aux succès foudroyants des débuts devait succéder une silencieuse période de travail calme, régulier, indispensable et cependant de peu d'apparence. Il appréhendait vivement l'impression que ce changement dans le rythme du mouvement sioniste allait produire sur le peuple juif, qu'il savait facile à entraîner, mais incapable d'une marche de longue durée.

Dans ces heures de dépression, qu'il faut attribuer pour une part à son état de santé, mais pour une bonne part aussi aux réflexions que nous venons d'indiquer, il se prenait à douter de sa mission, croyait que son rôle en tant que chef du mouvement était terminé et donna au petit cercle de ses fidèles connaissance des linéaments du discours dans lequel il se proposait d'annoncer, au prochain congrès, sa résolution d'abandonner la direction du mouvement sioniste. (44) Nous parvînmes à le persuader qu'il rêvait quelque chose d'impossible. Herzl redevenu simple journaliste et auteur dramatique, à l'écart du mouvement sioniste qui aurait continué sans lui, loin des congrès qui auraient eu lieu sans sa présence ! Cela était inimaginable ! Et cepen-

(44). Cf. dans *Hatikvah* XIV, 18-19 (21 octobre 1921) la traduction française de la lettre de démission que Herzl eut l'idée d'adresser au lendemain du VI^e Congrès.

dant, si cela était arrivé ? A cette idée, involontairement un cri atroce jaillit de ma poitrine : « Heureusement, la mort n'a pas permis que les relations entre Herzl et le sionisme fussent ainsi troublées. »

Heureusement ! Il est terrible d'avoir à employer un tel mot dans une telle circonstance, et, cependant, ce mot recèle une certaine vérité, car, contre toute vraisemblance, il n'est pourtant pas impossible que l'influence de Herzl se fût usée à la longue, que son énergie eût été bue jusqu'à la dernière goutte et que, dans un conflit entre la direction et l'opposition il eût été irrémédiablement perdu pour le sionisme. Or, je dis qu'une telle perte aurait été bien plus fatale au mouvement, à la cause, à l'espérance que cette cause représente pour le peuple juif, que la mort du chef aimé, dans la plénitude de son autorité. (Article paru dans la *Welt* du 20 mai 1910 à l'occasion du cinquantième de Herzl. — Z. S. pp. 470-473.)

IV

LE SIONISME POLITIQUE DE HERZL.

L'histoire est d'habitude tragique. On n'a pas besoin de prouver cette proposition à ceux qui ont vécu ces derniers six ans. Mais il lui arrive parfois d'être ironique. Elle l'a été supérieurement avec le sionisme, plus exactement avec ceux

qui se sont constitués ses chefs. Théodore Herzl l'a créé comme un mouvement politique, rien que politique. Des hommes qui ont été ses adversaires et l'ont combattu avec acharnement lui ont surtout reproché ses intentions politiques. Ayant réussi, après sa mort, à s'emparer de son héritage, ils se sont appliqués à désavouer toute tendance politique et à rapetisser, à retrécir le sionisme aux proportions d'une mesquine et timide entreprise privée de colonisation. Et voilà que l'histoire, dans sa marche tonitruante et écrasante, saisit de ses mains de fer ces mêmes hommes qui ont mis tant de zèle à répudier, à désavouer le caractère politique du sionisme et les force irrésistiblement à faire de la politique, et quelle politique ! de la politique mondiale, de la politique de la plus large envergure, de la plus vaste portée. Si ce n'est pas là de l'ironie, je ne sais plus ce que ce mot pourrait signifier. Il faut d'ailleurs rendre cette justice aux hommes que je vise : eux qui se sont toujours agréablement moqués de « Herzl jouant au diplomate » se sont adaptés avec une souplesse recommandable au nouveau rôle que la tournure des événements leur a imposé bien malgré eux, et ils posent magnifiquement pour des hommes d'État, penchant un front lourd de pensées sur les destinées de grands empires.

L'originalité et le mérite du mouvement initié par Herzl est précisément qu'il a toujours été conçu comme politique. Une historiographie tendancieuse qui a commencé son œuvre déforma-

trice, s'évertue astucieusement à prouver que le sionisme a un passé quasi immémorial et que Herzl n'est que le continuateur d'une longue lignée de devanciers. Cela a l'air d'une vérité et c'est pourtant archi-faux. Certes le désir comme l'espoir du retour au pays des ancêtres d'où les légions romaines ont chassé ceux de nos pères qu'elles n'ont pas exterminé, n'ont jamais cessé de vivre dans l'âme et le cœur du peuple juif dispersé sur toute la surface du globe. Mais sous quelle forme ces sentiments se sont-ils manifestés pendant dix-huit siècles ? La masse des croyants marmottait dans la synagogue des prières pour le retour à Jérusalem sans y arrêter la pensée. Le grand poète Jehuda Halevi chantait ses *Sionides*, mais il ne lui venait pas à l'esprit que son émotion lyrique pourrait se transformer en action pratique. Les Juifs particulièrement pieux se rendaient individuellement en Terre Sainte pour y finir leurs jours dans la contemplation et dans l'étude de la Loi et ceux qui n'avaient pas ce bonheur achetaient une poignée de terre du sol sacré et à leur mort la faisaient mettre dans leur cercueil. Tous étaient convaincus qu'il était inutile, qu'il était défendu de faire un effort personnel pour rendre la Palestine au peuple juif, le Messie seul devant réaliser cet acte à son heure, à l'heure de la Providence qui opère selon ses propres intentions, impénétrables à la raison des mortels.

Le mérite et l'originalité de Herzl est précisément d'avoir fait sortir le sionisme du domaine

de la liturgie synagogale et de la légende pour le placer sur le plan des affaires d'Etat, d'avoir transformé un rêve mystique, une aspiration sentimentale, en une question concrète de droit international, et d'en avoir saisi les grands gouvernements de l'Europe. Je sais bien qu'on cite Moïse Hess et le Dr Pinsker comme ayant eu la même idée avant lui dans les temps modernes, sans parler de Joseph de Naxos au seizième, du prince de Ligne au dix-huitième siècle, qui ont également préconisé, comme amateurs, par boutade, quelque chose qu'à la rigueur on peut rapprocher du sionisme. Mais je sais de science certaine et peux certifier que Herzl ne connaissait ni Hess ni Pinsker lorsqu'il conçut son *Etat juif* et qu'il ne lut *Rome et Jérusalem* et *Autoémancipation* que lorsque son livre capital fut publié et eut fait sa trouée.

Ce que Herzl voulait, il l'énonça nettement, franchement, loyalement, sans réticence, sans tentative de cauteleux camouflage, dans ce livre au titre courageux. Il voulait un « Etat juif », un pays où le peuple juif serait chez lui et pourrait vivre comme nation indépendante, sous son propre gouvernement, sa propre administration, ses propres lois, avec ses finances, et son armée à lui, un pays dont l'autonomie serait reconnue internationalement, qui entretiendrait des relations diplomatiques avec les autres pays et traiterait avec eux sur un pied d'égalité. L'essentiel pour lui était le peuple juif, non la localisation géographique de son autonomie. Il aurait ac-

cepté n'importe quel territoire, pourvu que ce territoire eût offert les conditions nécessaires pour abriter un peuple d'un certain nombre de millions de membres, pour le faire vivre et prospérer et pour lui permettre de croître et de multiplier selon les lois de la nature. Les besoins positifs du peuple juif seuls le préoccupaient et il ne faisait pas cas de la tradition. Ce n'est que plus tard que son nationalisme juif devint du sionisme, c'est-à-dire que son Etat juif à la situation tout d'abord indéterminée se concrétisa à Sion. C'est que Herzl était un homme positif et qu'il comprit très bien que son idée gagnerait énormément en vitalité, en force, en possibilités de réalisation en s'entant sur une profonde et puissante tendance préexistante dans le peuple juif et en se nourrissant de toute l'énergie de celui-ci. Mais même lorsqu'il fut déjà entièrement gagné à la cause palestinienne, il prouva par la facilité avec laquelle il s'embarqua plus tard dans l'aventure d'Ouganda que dans son subconscient il gardait encore des souvenirs de son indifférence initiale pour l'emplacement de son Etat Juif.

Le sionisme politique est l'aboutissement d'un corps de doctrines que Herzl établit avec sa grande honnêteté intellectuelle et son beau courage moral. Il est la conclusion logique de deux prémisses : l'existence de la nation juive et l'impossibilité pour celle-ci, prouvée par l'histoire et l'observation contemporaine de s'intégrer honorablement dans la vie nationale des pays de la dispersion.

Des légistes, des philosophes, des sophistes et vains rhéteurs aussi, s'escriment depuis deux siècles sur la définition exacte du concept de nation. Herzl n'est pas entré dans cette controverse à perte de vue. Pour lui, il suffit qu'une collectivité se considère elle-même comme une nation et soit considérée par tous les peuples comme telle, pour qu'elle en soit une. Or, ces deux critères s'appliquent au peuple juif. La grande majorité des Juifs est nettement consciente de son unité ethnique et la minorité qui la répudie et veut se persuader et persuader les autres qu'elle n'a plus rien de commun avec le Judaïsme et est complètement identique à la nation au milieu de laquelle elle se trouve vivre, cette minorité est l'objet de la moquerie et du mépris de ceux avec qui elle prétend s'identifier. Herzl a tranché la question en des phrases lapidaires. Il a dit une fois : « Les Juifs sont un peuple; un seul peuple », et une autre fois : « Le retour en Judée doit être précédé par le retour au Judaïsme. »

Il a compris et proclamé la faillite de l'assimilation. Les Juifs vivant dans la dispersion seraient toujours entourés d'une atmosphère d'antipathie, d'hostilité; ils seraient toujours sentis comme un corps étranger irritant; leur présence entretenirait l'antisémitisme où il existe et le créerait où, par extraordinaire, il n'existe pas; et cette température glaciale où ils sont contraints de vivre leur causerait fatalement un arrêt de développement et empêcherait leurs meilleures qualités de s'épanouir librement. Pour que le

peuple juif arrive à la pleine formation de son type, pour qu'il achève sa croissance, pour qu'il déploie tous ses dons naturels et contribue selon ses puissants moyens organiques au progrès de la civilisation universelle, à la moralisation de l'humanité, à l'établissement de la paix sociale par la justice et de la fraternité parmi les hommes, il faut qu'il vive normalement dans son propre pays, ne gênant personne et n'étant gêné par personne. Cette condition doit être réalisée par le sionisme politique qui, pour lui, n'est donc pas une idéologie, une théorie, mais une nécessité biologique du peuple juif.

Herzl n'était pas un de ces « rêveurs du ghetto » que Zangwill a peints. Il était un esprit pratique et un homme d'action. Il ne se contentait pas d'exhaler en de belles pages de littérature et en des discours éloquents l'aspiration du peuple juif à la possession du pays de ses ancêtres; il s'appliqua à procurer réeliement la Palestine aux Juifs. Mais la Palestine n'était pas un pays sans maître, à la disposition du premier occupant. Elle était une province d'un empire encore assez puissant pour défendre ses possessions contre des prétendants bien plus puissants que le peuple juif inorganisé, sans unité de volonté, sans préparation à une action concentrée. Cela ne l'effraya pas. Il eut le courage presque héroïque de se mettre à l'œuvre dans le double but d'obtenir de la Turquie une concession qui permettrait d'ouvrir la Palestine à une immigration juive en masse, sur la base d'une administration

autonome placée sous la suzeraineté ottomane, analogue à celle du Liban, et de préparer le peuple juif dans la dispersion à la grande tâche politique qu'il lui assignait.

Je vais montrer par quelle méthode, à l'aide de quels moyens, il comptait atteindre ces buts. Mais j'ai voulu tout d'abord établir que Herzl envisageait le sionisme politique comme la solution radicale et définitive de la question juive, comme la fin du martyre deux fois millénaire de son peuple. Et pour que le mouvement initié par lui aboutît à ce grand résultat, il entendait faire œuvre complète et n'admettait pas des demi-solutions. Il lui fallait un pays assez grand pour y fixer tous les Juifs désireux de vivre la vie d'une nation autonome et il rejetait toute concession fruste qui restait en arrière de ce postulatum primordial. Son sionisme à lui ne s'accommodait pas de vaines apparences, de promesses illusives, de gestes théâtraux sans signification pratique. Il se refusait à bercer le peuple juif dans des illusions devant fatalement conduire à des déceptions amères. Il ne voulait tromper personne. Le caractère fondamental du sionisme politique de Herzl était la franchise et l'honnêteté. (XLI)

V

LA MÉTHODE ET LES MOYENS DE HERZL.

L'Etat juif de Herzl n'était ni une improvisation ni une boutade. Avant de le rédiger, il avait longuement médité sur le sujet que traitait cet écrit. Ses vues étaient claires comme le jour et il savait exactement ce qu'il voulait. Ce qu'il se proposait, c'était la solution radicale de la question juive. Voici comment celle-ci se présentait à son esprit : Il y a de par le monde douze à quinze millions de Juifs. — il est actuellement impossible d'évaluer leur nombre avec une précision absolue — unis par une origine, une histoire, des traditions communes, formant partout un élément distinct au milieu de la population ambiante, et reconnaissable comme tel, malgré les efforts de beaucoup d'entre eux pour passer inaperçus. Par suite de ce fait les Juifs ont à souffrir sans cesse des préjugés qui poursuivent toujours l'étranger, préjugés rendus particulièrement haineux et agressifs en l'occurrence, par beaucoup de causes concomitantes : par de vieilles passions religieuses; par la vanité, poussée jusqu'à la manie des grandeurs, suscitée par les modernes théories de race, par la scélératesse des politiciens du gouvernement, des partis, de la presse, de la littérature, qui trouvent profitable d'avoir toujours sous la main un bouc émissaire et un moyen sûr de se rendre populaires en flat-

tant les mauvais instincts des foules et en désignant à leur méchanceté naturelle une proie toujours présente et sans défense. Au malaise permanent des Juifs causé par l'hostilité des populations au milieu desquelles ils vivent s'ajoute une stratification économique excessivement défavorable de la population juive elle-même. Elle est pratiquement exclue de l'agriculture, l'occupation la plus naturelle et la plus saine de l'homme, parce que le paysan n'admet qu'avec une extrême difficulté, dans sa classe, dans son village, un voisin qu'il considère comme un intrus; elle est presque entièrement concentrée dans les grandes villes, dont la vie artificielle, excitante, épuisante, affine l'esprit, mais à la longue détériore le corps; elle est parquée dans un petit nombre d'occupations héréditaires, où les Juifs sont obligés de se livrer entre eux à une concurrence acharnée, sans compter celle qu'ils mènent contre leur entourage non-juif, elle fournit un nombre disproportionné de candidats aux professions libérales, formant ainsi un prolétariat intellectuel très remuant, très en évidence, très malheureux.

Aux maux engendrés par cet état de choses, il n'y a qu'un remède : il faut placer les Juifs dans des conditions normales aux points de vue sociologique, économique, politique; leur donner un pays à eux, où ils puissent déployer librement toutes leurs capacités, cultiver le sol, suivre toutes les carrières selon les besoins réels de la collectivité, viser, en premier lieu, dans leurs occu-

pations lucratives, une clientèle juive et arriver, par cette reconstitution du corps national et social, à cet équilibre sain, à cette sérénité d'âme, à cette joie de vivre qui sont les prémisses biologiques du plein développement de chaque individu comme de chaque peuple.

Le seul pays où ce processus générateur d'action et de guérison est susceptible de s'accomplir est la Palestine pour des raisons historiques et sentimentales qui semblent évidentes. Car, s'il y a beaucoup de Juifs, trop de Juifs, qui ont perdu la conscience nationale, le souvenir du passé de leur peuple, la confiance vivante en son avenir et le culte des idéals sublimes de ses prophètes, de ses moralistes et de ses sages, il en reste heureusement beaucoup qui regardent toujours la Palestine comme leur terre sainte ; qui aspirent toujours à y réaliser nationalement cette justice sociale, cette fraternité humaine, ce progrès universel dans la paix qui constituent la doctrine héréditaire, le patrimoine moral de notre peuple.

La compréhension nette de la question juive conduisait par la simple logique, à sa seule solution : mettre fin à la dispersion juive, ramener les exilés, les éternelles victimes d'une persécution tantôt sourde, tantôt ouverte, mais toujours meurtrière, à leur terre ancestrale. A vrai dire, Herzl, tant qu'il travailla son problème d'une façon abstraite, ne vit pas que le pays de rédemption dont les Juifs avaient besoin ne pouvait être que la Palestine. Mais il le comprit aussitôt qu'il prit contact avec les masses juives et

put se rendre compte de leur manière de penser et de sentir. Car il savait apprécier l'importance incomparable des impondérables en politique, non moins que dans toutes les affaires humaines. Et comme Herzl était homme d'action autant que penseur, il se mit aussitôt à l'œuvre pour compléter son idéologie par un programme de réalisation pratique.

Il vit ce que n'avaient compris ni la myopie de la *Hibath Zion* ni le mysticisme absurbe du sionisme culturel : qu'il fallait commencer par organiser le peuple juif. Il créa ce Congrès sioniste, conçu tout de suite comme une institution permanente, comme le Parlement du peuple dispersé, qui se réunit pour la première fois en 1897, à Bâle, puis se tint, tous les ans d'abord, tous les deux ans ensuite ; dont la dernière session eut lieu en 1913 à Vienne, et que les dirigeants actuels du sionisme ne veulent convoquer de nouveau que tard dans le courant de l'année prochaine, alors que la guerre mondiale, qui fut le prétexte de cette interruption, n'existe plus depuis deux ans.

Les Juifs, pour manifester leur adhésion à l'idéal et au programme sionistes, devaient se constituer partout en associations locales, se groupant elles-mêmes en corps territoriaux comprenant toutes les associations locales d'un pays et payer un impôt de capitation annuel, le *chékel*. (45) Tout payeur de *chékel* devenait électeur ; il

(45) Voir sur le *chékel*. N. HERMANN *Le Chékel, son histoire, sa signification*. Paris Publication de la Fédération

votait pour la nomination des délégués au Congrès et pour celle des représentants des différents organismes locaux et territoriaux. Le Congrès nommait l'autorité suprême de l'organisation sioniste : le « Petit Comité d'Action » composé à l'origine de cinq membres, dont un président et le « Grand Comité d'Action » conçu comme un organe de contrôle et de liaison entre le « Petit Comité d'Action » et le Congrès. Le nombre des membres de ce dernier rouage a varié dans le cours des années. Il était de 24 au début, montait à 32 en 1913. La Conférence de Londres de juillet dernier, usurpant un droit qui, régulièrement appartient au Congrès seul, l'a, d'un seul coup, porté à 88.

Par ces créations, Herzl donnait à la masse incohérente des Juifs répandus sur la surface du globe un commencement d'organisation nationale, un cadre prêt à recevoir tout Juif qui tenait à s'y intégrer, un bien défini, matériel, rattachant les individus dispersés à un organisme qui tenait lieu du territoire encore absent en attendant qu'il pût être acquis. Le peuple juif virtuel, représenté par les sionistes organisés, avait son administration décentralisée dans ces associations locales, son comité de contrôle permanent dans le « Grand Comité d'Action », son gouvernement dans le « Petit Comité d'Action », son chef dans le président de celui-ci, son parlement dans le Congrès, ses finances dans le rendement du *chékel*. Il avait une tribune où exprimer sa volonté et ses opinions, où faire entendre ses protesta-

tions et ses revendications, une assemblée élue, représentant légitimement, selon les principes de la démocratie moderne, le peuple juif sioniste et donnant, par ses votes, à son chef, l'autorité nécessaire pour parler et agir partout au nom de ce peuple.

Ainsi Herzl acheminait les sionistes, dont les rangs étaient ouverts à tous et pouvaient s'élargir jusqu'à embrasser le peuple juif tout entier, vers leurs futures fonctions et destinées de nation reconstituée. Quoique encore assez ardue, c'était cependant la partie la plus aisée de l'œuvre. Bien plus difficile était l'autre partie : celle de gagner la Palestine pour le peuple juif ramené de l'exil.

Comment décider le Sultan à céder aux Juifs une des provinces de son Empire ? Là se révéla l'ingéniosité de Herzl, sa richesse de ressources confinant au génie. Il ne pouvait conquérir la Palestine par les armes, n'ayant à sa disposition, ni armée, ni flotte. Il n'était pas assez naïf pour s'imaginer qu'il pouvait gagner le pays convoité par la persuasion, par des arguments historiques ou sentimentaux. Il eut donc l'idée d'employer des moyens financiers pour atteindre son but. Il savait que le Sultan Abd-ul-Hamid n'avait pas de plus grand désir que de se délivrer de la tutelle que la commission internationale de la Dette publique ottomane exerçait sur lui, sur son gouvernement, son budget, sa politique. Son rêve était d'être maître dans sa maison. Mais pour se débarrasser du contrôle administratif des grandes puissances, il n'y avait qu'un moyen : liquider

toute la dette étrangère, en la payant d'un seul coup, avec des capitaux obtenus par un colossal emprunt intérieur. C'est cette opération que Herzl pensa proposer au Sultan, après avoir étudié le terrain et s'être convaincu que son offre trouverait un accueil enthousiaste.

Rêve d'un cerveau délirant ? Non pas. Illusions d'un cœur généreux, débordant d'amour pour son peuple, simplement. Il savait que dans la Haute Banque, à la Bourse, l'influence juive était puissante. Si les grands banquiers juifs voulaient prendre en mains la nationalisation de la dette ottomane, l'opération n'était plus chimérique. Et il avait confiance dans le sentiment juif de quelques-uns au moins de ces financiers de premier ordre. Le baron Edmond de Rothschild n'avait-il pas sacrifié des dizaines de millions pour une petite colonisation en Palestine n'ayant aucun avenir devant elle ? Le baron Hirsch ne s'était-il pas montré disposé à dépenser des centaines de millions pour établir comme paysans en Amérique, des Juifs des pays de pogroms et d'oppression ? Des Juifs capables de telles munificences devaient pouvoir être amenés à saisir la portée de son projet et à prêter la main à sa réalisation.

Il se trompait, et c'est tout à son honneur. Il approcha M. de Rothschild, le baron Hirsch, d'autres encore, de moindre envergure ; mais il échoua auprès de tous. Incompréhension ? Pusillanimité ? Méfiance professionnelle envers un homme qui n'était ni financier, ni millionnaire, en qui les seigneurs de la côte ne voulaient voir

qu'un journaliste, qu'un écrivain ? Peur d'assimilés devant le mot de nation juive ? Aversion contre l'idée du retour à Jérusalem ? Tout cela à la fois, sans doute. Quoi qu'il en soit, le chemin que Herzl croyait le plus direct vers une Palestine juive se montrait totalement impraticable.

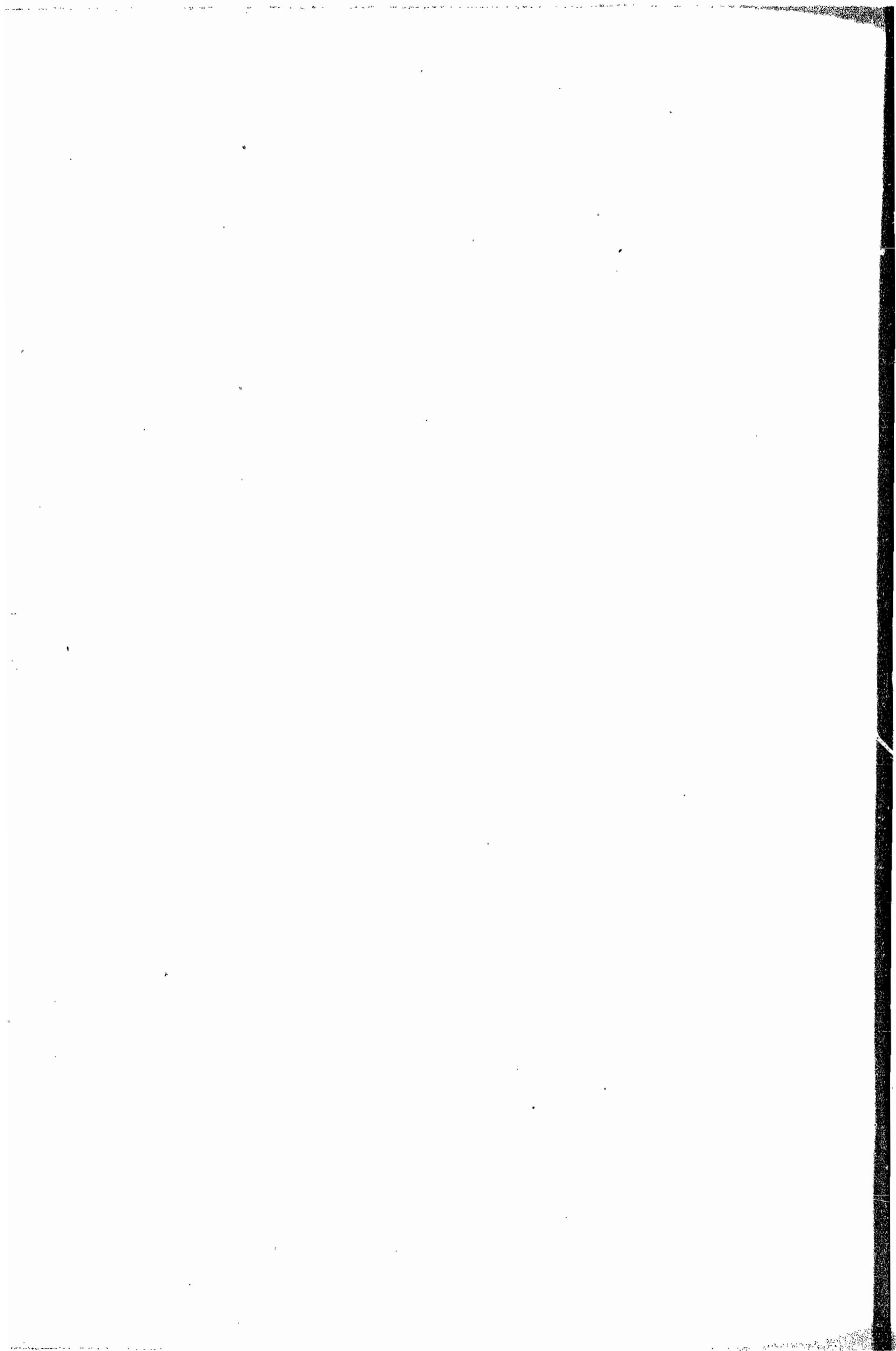
Il fallait en chercher un autre. C'était une tâche d'une difficulté profondément décourageante. Mais Herzl avait la foi et la persévérance. N'ayant pu obtenir l'appui des grands financiers juifs, il voulut s'en rendre indépendant en dotant le sionisme d'un instrument financier à lui. Il fonda la Banque coloniale juive qui devait réunir un capital de deux millions de livres sterling. Les Juifs riches s'abstinrent, mais les Juifs pauvres souscrivirent avec enthousiasme 157.000 actions d'une livre sterling, la presque totalité des souscripteurs n'étaient en mesure de se rendre possesseurs que d'une seule action. C'était peu pour impressionner le Grand Turc. Herzl alors donna corps à une idée du professeur Schapira. (46) en créant le Fonds National, instrument qui, lui aussi, se montra trop inadéquat au but poursuivi, et qui obligeait les Juifs à acqué-

(46) Hermann Schapira, professeur de mathématiques à l'Université de Heidelberg, mort en 1898, conçut dès les années 80 l'idée du Fonds national qu'il exposa en 1897 au premier Congrès sioniste et qui fut adoptée par le V^e Congrès en 1901. Voir sur lui et en général sur le fonctionnement du Fonds national A. GRANOVSKY *Les problèmes de la terre en Palestine*. Paris Rieder 1928. Cf. S. FELMAN *L'œuvre du Fonds national juif en Palestine*. Paris s. d.

rir, lopin par lopin, la terre d'Israël. Il approcha le Pape, l'Empereur d'Allemagne, le Roi d'Italie, les grands-ducs de Bade et de Hesse pour leur faire connaître le sionisme et solliciter leur intérêt en sa faveur. Il noua des relations personnelles avec les ministres dirigeants de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, dans le même but. Partout, on l'accueillait avec sympathie, avec courtoisie au moins, mais toutes ces démarches, tout en donnant du prestige au mouvement sioniste, restaient sans effet appréciable sur le point essentiel : l'acquisition de la Palestine.

Dans son désir passionné d'offrir au peuple juif un résultat positif, il chercha donc à se lier avec le gouvernement anglais. Il tenta de poser le pied sur la presqu'île du Sinaï, poste d'attente et d'observation aux portes de la Palestine, il s'embarqua enfin dans l'aventure d'Ouganda, plus exactement de Naïrobi, où je le suivis à mon corps défendant et après une longue résistance qui me coûta beaucoup. Aventure dont le seul résultat fut une révolte des « Hovevé-Zion », qui faillit détruire l'œuvre de Herzl et tuer le sionisme politique dans son enfance. Sept ans durant Herzl poursuivit son travail, par un effort surhumain de tous les instants, produisant avec une fertilité d'imagination incomparable de nouveaux projets lorsque les premiers ne donnaient pas le succès attendu, fortifiant l'organisation mise sur pied par lui, recrutant sans cesse des adhérents dans tous les pays, dans toutes les

classes du peuple juif, repoussant victorieusement toutes les attaques, réduisant à l'impuissance ses adversaires, se dépensant avec une prodigalité telle qu'il s'écroula sous la tâche écrasante qu'il s'était imposée. Il mourait en pleine jeunesse, mais il avait fait franchir à son idée les défilés les plus dangereux, et avant de se fermer pour toujours, ses yeux avaient eu la vision radieuse de la réalisation future, mais certaine, et peut-être proche de son idéal. (XLV)



CHAPITRE IV

La déclaration Balfour et ses conséquences

I

DISCOURS AU ALBERT HALL

Milords, Mesdames, Messieurs,

Il y a quelques dix semaines, j'ai assisté, dans ce même hall à l'exécution pascale du Messie de Haendel. Il y avait là un public aussi immense que ce soir. Il écoutait avec une attention ravie l'œuvre immortelle du compositeur inspiré. Lorsque les exécutants en arrivèrent au dernier numéro de la première partie il se produisit subitement devant moi un spectacle que je n'oublierai jamais. Le public tout entier se leva, d'un seul mouvement et, dans une attitude de profonde dévotion, suivit le chant glorieux de l'« Alleluia » comme si, dans une cathédrale il participait au moment culminant d'un solennel service divin. A cet instant, un des plus nobles aspects du caractère britannique se révélait à mes

yeux. Je compris que les Anglais sont un peuple profondément religieux. Je me rappelai que j'avais devant moi les descendants de la race qui a produit les Puritains, les Têtes rondes, les Pères Pèlerins, que je contemplais les fils et les filles de la Nation qui est encore saturée de traditions bibliques et dans les demeures de laquelle on trouve toujours partout « Le Voyage du Pèlerin » du vieux Georges Bunyan. C'est ce fait qui m'explique que le sionisme a trouvé le chemin de son cœur. Pour l'Anglais croyant, le sionisme signifie le retour du Peuple Elu à la Terre promise, c'est-à-dire l'accomplissement d'une des prophéties les plus frappantes des Saintes Ecritures, l'une de celles qui excitent les plus profondes émotions religieuses.

Des hommes d'Etat britanniques ne pouvaient, eux, partager entièrement ces émotions. Non point parce qu'ils manquaient de foi, mais parce qu'ils avaient à affronter de durs, froids et concrets problèmes politiques. C'est en vertu de considérations politiques et nullement sentimentales que la Déclaration Balfour nous a été faite — au moment le plus critique de la guerre mondiale. A ce moment, les hommes d'Etat des puissances alliées devaient rechercher tout ce qui pouvait constituer un poste actif dans le grand bilan. Avec toute ma modestie de Juif, j'ose dire que nous étions un poste actif et c'est tout à l'éloge des dirigeants britanniques que libres de préjugés, non aveuglés par des erreurs ataviques, ils eurent une claire compréhension de ce fait. Ils

pensèrent que les Juifs pouvaient être utiles à la grande cause pour laquelle la Grande-Bretagne et ses alliés combattaient si magnifiquement et si glorieusement. Ils commencèrent à parler de la Palestine. Ils offrirent la Palestine comme une patrie juive et ils espérèrent, sans le dire expressément, que les Juifs qui ont la réputation de n'être pas lents à comprendre, sauraient saisir à leur tour ce qui était leur devoir immédiat et ce qui était attendu d'eux pour l'avenir.

Leur devoir immédiat était d'user de toute leur influence dans l'ancien et le nouveau monde pour aider à produire un état d'âme qui serait favorable à la cause des Alliés et fécond en résultats. Ils le comprirent parfaitement et agirent en conséquence. Partout les cœurs juifs débordèrent d'enthousiasme pour la Grande-Bretagne, pour la cause dont elle s'était faite le champion et pour les fortunes de sa guerre dont ils suivaient les phases de toute la passion qui vibre en eux. Je ne m'exagère pas l'importance des services rendus par le Corps des Muletiers de Sion à Gallipoli que le vaillant colonel Patterson, (47) leur chef, déclarait avoir été « de premier ordre », ni de ceux prêtés par la Légion juive qui s'efforça en toute occasion de se battre aussi fougueusement, aussi vaillamment que les soldats d'origine anglaise sous les ordres du général Allenby.

(47) Lire à ce sujet PATTERSON, *Les sionistes avec les forces anglo-françaises aux Dardanelles*. trad. par M. Simon. Paris. s. d.

Il est bien probable que la Grande-Bretagne aurait pu se passer aussi bien du Corps de Muletiers de Sion, que de la Légion palestinienne. Néanmoins ces deux forces juives étaient comme un symbole, un symptôme de l'inspiration qui à cette époque emportait le Judaïsme entier.

Maintenant que nous approchons de la paix, M. Balfour nous a mis en garde, ces derniers jours seulement, contre l'illusion de nous figurer l'avoir atteinte déjà, une autre tâche nous est proposée. L'Angleterre ne saurait permettre que sa position au canal de Suez fut mise en péril. Elle est évidemment assez forte pour la défendre. Néanmoins il ne peut lui être indifférent d'avoir là une garde sûre et suffisamment forte. Les Juifs ne demandent pas mieux que d'être sa garde au Canal de Suez. Ils sont prêts à lui servir de sentinelle sur la longue et dangereuse route à travers le proche et moyen Orient vers les frontières de l'Inde. La seule chose que nous lui demandons est qu'elle permette aux Juifs de devenir aussi forts que possible, en premier lieu pour eux-mêmes, car eux aussi ont à faire une politique nationale, mais ensuite pour elle aussi. Pour cela, elle n'a que deux concessions à faire aux Juifs : d'abord de ne pas mettre obstacle à ce qu'ils deviennent un élément vigoureux parmi les habitants, capable d'atteindre lui-même à la prospérité et de rendre prospère le pays; en second lieu de ne pas s'opposer à leurs efforts honnêtes et loyaux de s'organiser afin de devenir capables de défendre leur propre position et d'être l'appui de l'autorité britannique.

Ils ne sont pas les adversaires des Arabes. Ils entreront dans le pays avec les plus pures intentions et ils sont sûrs que les Arabes les comprendront et les apprécieront lorsqu'ils les verront à l'œuvre. Néanmoins, même dans les rapports avec les meilleurs voisins il est utile de leur donner l'impression que, quoique nous soyons de braves gens et de bons garçons il ne faudrait pourtant pas nous provoquer. Si la Grande-Bretagne nous donnait cette liberté, nous ne craindrions rien.

Les Juifs ont la réputation que je crois méritée d'être un peuple qui sait se souvenir. Ils pardonnent souvent, mais ils n'oublient jamais. Un orateur précédent a mentionné qu'ils tiennent encore en haute estime le souvenir de Cyrus parce qu'il a permis aux Juifs exilés de retourner dans leur patrie. Les Juifs pensent encore avec une haute estime à ce grand roi et il est toujours une figure vivante parmi eux. Alexandre le Grand est jusqu'à ce jour si proche aux Juifs que des mères juives, même celles qui certainement ne brillent pas par une érudition classique, continuent à donner son nom à leurs fils. Pourquoi ? Parce que au comble de ses triomphes, lorsqu'il se fut fait proclamer fils de Jupiter Ammon, il inclina son front rayonnant de gloire devant le Dieu d'Israël et manifesta de la bonté et du respect pour les prêtres du Temple et pour les fidèles qui y faisaient leurs dévotions. La France occupe la première place dans l'affection des Juifs. Pourquoi ? Parce que la Grande Révolution, la

première en Europe, proclama les Droits de l'homme, l'émancipation des Juifs, leur égalité devant la loi, et ouvrit largement, pour la première fois, les portes du ghetto. Aucune affaire Dreyfus, aucun courant temporaire d'une partie de l'opinion n'a jamais pu obscurcir l'idée radieuse qu'ils continuent toujours à se faire de la France.

Maintenant ce sera l'Angleterre qui aura droit à leur gratitude éternelle. M. Balfour, lui et ses plus lointains descendants auront la gloire de voir leur nom briller au même rang que ceux de Cyrus et d'Alexandre le Grand. C'est là quelque chose qui peut satisfaire les plus hautes ambitions. Je suis certain que l'Angleterre qui a été loyale envers les Juifs continuera à leur être loyale. Le Dr Weizmaun et M. Sokolov viennent d'engager la loyauté du peuple juif envers la Grande-Bretagne et ses hommes d'Etat. Je suis sûr de parler en son nom, au nom des quatorze millions de Juifs qui ne sont pas dans cette salle, en déclarant qu'ils seront fidèles à cet engagement. L'Angleterre leur a tendu la main. Ils mettent la leur dans la sienne. Loyauté pour loyauté ! Fidélité pour fidélité ! Rappelez-vous cette parole de l'Écriture : « Celui qui te bénit sera béni ! Mais celui qui te maudit sera maudit ! » (48)

(LIII)

(48) *Genèse XII, 3. Nombres XXIV, 9.*

II

ENTRONS-Y EN MASSE

Je m'élève avec courroux contre la pusillanimité des timides qui s'en vont répétant partout qu'il faut procéder avec beaucoup de prudence, que l'immigration juive en Palestine doit être très lente, très parcimonieuse, qu'elle ne doit pas dépasser 2.000 personnes par an, et que de cette façon nous pourrions espérer être dans cinquante ans quelques centaines de milliers dans le pays de nos pères.

Evidemment cette méthode est très commode. Elle ne crée aucun risque. Elle n'exige aucun effort. Elle n'impose aucune responsabilité à ceux qui prétendent diriger le mouvement de la colonisation et du repeuplement de la Palestine. Elle ne leur demande aucune idée neuve et féconde, aucune énergie organisatrice, aucun génie créateur. La plus simple solution d'un problème est sa suppression, c'est clair. De 2.000 émigrants par an on n'a rien à craindre. Ils n'embarrassent point sérieusement. Au besoin, on peut les nourrir comme des fonctionnaires, comme des pensionnaires. On peut leur appliquer une nouvelle *Haloukah*. (49)

(49) *Haloukah*. (en hébreu, part, partage) On appelle ainsi l'organisation des secours envoyés à Jérusalem par les Juifs de tous pays pour être distribués aux coreligionnaires nécessiteux, qui se consacrent aux études de

Eh bien, non, notre temps pose les questions différemment. Il faut voir grand. Il faut agir grand. Les masses de notre peuple veulent secouer la poussière ensanglantée des pays de persécution. Pas dans cinquante ans, pas demain, aujourd'hui ! Elles se sont battues héroïquement pendant les années infernales de la guerre mondiale; elles veulent vivre désormais comme un peuple libre, respecté, dans la plénitude de ses droits humains et nationaux.

On ne nous permet pas l'entrée dans notre pays ? Quelle est cette plaisanterie sinistre ? Nous a-t-on solennellement promis la Palestine, oui ou non ? Une porte doit être ouverte ou fermée ; si on la ferme, dénonçons aux deux mondes les imposteurs qui se sont cruellement moqués de nous et appelons virilement de leur farce indigne à cette Ligue des Nations qui constituera désormais le haut tribunal où le Droit peut espérer l'emporter sur la Fraude et la Violence. Si on l'ouvre, comme je suis convaincu qu'on le fera si nous montrons que nous y tenons, alors entrons hardiment, nous rentrons chez nous.

La Palestine n'est pas préparée à nourrir des millions d'habitants ? Allons donc ! Comment ces superdoctes économistes et sociologues qui veulent absolument entretenir ou faire le vide en

casuistique religieuse. Sur la manière précise dont ces secours étaient distribués vers la fin du XIX^e siècle voir un remarquable article de ISIDORE LÖEB paru dans le *Bulletin* (semestriel) de l'*Alliance israélite universelle* (2^e série, n^o 1, 1^{er} semestre 1880.)

Palestine se figurent-ils qu'un pays nourrit ses habitants ? Ce sont les habitants qui créent la nourriture. Ils la créent en utilisant toutes les ressources du pays, ils la créent en travaillant, en s'ingéniant, en fondant ce qui n'existe pas, des industries, du commerce, de l'élevage, en exploitant la surface du sol et le sous-sol en transformant les énergies dynamiques de l'eau et du vent, et plus ils sont, et plus vite ils produisent des richesses pour chacun et pour tous. Ce n'est pas un paradoxe, c'est un fait, c'est un axiome, un pays qui affame quelque cent mille habitants donne l'opulence à des millions.

Donc : demandons haut et ferme que la frontière de la Palestine nous soit ouverte sans le moindre obstacle. Entrons-y en masse, sans délai. Pendant un an, deux ans, nous demanderons des avances à nos frères du dehors, pour les frais de premier établissement. Après nous nous débrouillerons. Et combien ! Je connais assez mon peuple, pour n'avoir pas la moindre crainte...

(XXXV)

III

POUR UNE PALESTINE INTÉGRALE

(Appel aux sionistes d'Amérique) (50)

Ce serait une présomption de ma part que de prétendre vous inculquer la notion de votre devoir envers le peuple juif à ce moment de son histoire. Vous en êtes admirablement conscients. Il est lumineusement clair pour vous que vous avez une tâche terriblement lourde mais glorieuse à remplir.

La destinée d'Israël a voulu que le sort terrestre de notre peuple fut d'être mêlé à celui de la Russie et de la Pologne. Ces six millions de Juifs sur qui reposaient nos meilleures espérances pour l'avenir sont aujourd'hui en proie à d'indicibles souffrances, menacés d'atroces dangers; trop souvent victimes de monstres à face à peine humaine, avides de sang; moralement angoissés, matériellement ruinés, entièrement absorbés par la nécessité d'user de toute leur énergie pour la défense de leur existence et de leur honneur. De ces six millions de nos frères, nous ne pouvons présentement attendre aucun autre effort que celui, tout immédiat, qui consiste à se préserver soi-même.

(50) Appel adressé aux sionistes américains à l'occasion de leur 22^e conférence annuelle qui eut lieu à Chicago le 15 septembre 1919.

Heureusement le génie d'Israël a disposé les choses de telle façon que pendant ces quarante dernières années un nouveau Judaïsme s'est constitué en Amérique, un Judaïsme qui se chiffre aujourd'hui par plus de trois millions et qui s'est développé au point de représenter dans notre peuple la plus grande force vivante. La charge de pourvoir à l'avenir d'Israël repose maintenant entièrement sur ses épaules. Vous êtes assez vigoureux pour la porter virilement.

L'Angleterre, par la bouche de M. Balfour, nous a donné la promesse de nous restituer notre patrie historique et de nous fournir les possibilités d'y construire à nouveau le foyer national de notre peuple. La plupart des autres grandes puissances ont plus ou moins explicitement approuvé cette promesse. Mais jusqu'à présent elle est demeurée une parole et rien de plus. Nous devons lui donner maintenant un contenu concret et une signification pratique.

Vous autres, Juifs d'Amérique, vous vous attirez les sympathies des plus nobles et des meilleurs parmi vos concitoyens non juifs ainsi que la bienveillance de votre puissant gouvernement. Exercez actuellement toute votre influence pour obtenir sans délai les concessions suivantes :

1. La Palestine doit être respectée avec ses frontières traditionnelles comme individualité géographique indivisible. Toute prétention de la mutiler au nord ou au sud doit être combattue avec la plus grande énergie,

2. Il faut que le pays soit largement ouvert et sans restrictions à l'immigration juive. C'est une dérision et une injure que de nous déclarer solennellement : « La Palestine est à vous » et en même temps de fermer hermétiquement et brutalement ses frontières devant nous. L'objection que la Palestine n'est pas présentement en état de nourrir un nombre plus considérable d'habitants n'est pas une excuse pour un traitement aussi paradoxal. L'Angleterre et les autres puissances doivent s'en remettre à nous du soin de trancher cette difficulté. Nous ne sollicitons pas les aumônes du dehors, ni aucune aide étrangère pour pourvoir à l'entretien des nouveaux colons. C'est nous seuls qui les organiserons et nous occuperons d'eux.

3. Le Hauran qui est maintenant une contrée vide et nue où vivent seulement quelques petites bandes de nomades qui n'ont jamais essayé d'entreprendre le moindre petit travail des peuples civilisés, doit être compris dans les limites de la Palestine juive. Nous voulons et nous pouvons le conquérir et le cultiver.

4. Tout le sol palestinien qui a appartenu à l'ancien gouvernement turc doit être transféré aux nouveaux occupants, mais en restant la propriété perpétuelle et inaliénable de la nation juive et en étant individuellement dévolu aux occupants seulement selon un système d'emphytéose renouvelable, en conformité avec la loi si merveilleusement prophétique de Moïse sur l'année sab-

batique et jubilaire, loi que Risadavie, dans l'Argentine, et Henri George, dans l'Amérique du Nord, ont essayé, l'un pratiquement, l'autre théoriquement de moderniser.

5. Il est temps que la voix d'Israël soit entendue, non par l'organe d'orateurs et de chefs sans mandat, quel que soit leur mérite, mais par la bouche de représentants régulièrement élus et qui constituent une réelle délégation. Seuls des députés ainsi légitimement mandatés peuvent parler au monde au nom d'Israël avec l'autorité nécessaire dans cette ère de la démocratie triomphante, où grandes et petites nations sont appelées à disposer d'elles-mêmes. La convocation d'un congrès mondial de la nation juive est, par conséquent, une nécessité urgente et impérieuse, et c'est à vous, Juifs d'Amérique, qu'il appartient de prendre la chose en mains, de fixer les conditions d'élection, l'époque et le lieu où se réunira cette assemblée qui devra être le point de départ de la nouvelle existence politique de la vieille nation d'Israël.

Vous autres, Juifs d'Amérique, vous vous êtes admirablement comportés durant ces horribles années de guerre et de ruine. Vous avez donné avec prodigalité vos millions. Vous n'avez reculé devant aucun sacrifice. Vous avez réalisé des œuvres de solidarité sans égales devant l'histoire. Tout cela sera à jamais commémoré dans nos annales et restera éternellement votre gloire. Mais l'argent n'est pas tout. Maintenant, nous

attendons de vous, et c'est notre espoir, que vous fassiez un nouveau et beaucoup plus décisif effort pour agir d'une manière efficace en vue d'obtenir les cinq points que je me permets de vous soumettre.

Puisse votre travail être béni et puisse la date de votre Convention de 1919 devenir une grande date dans l'histoire d'Israël.

(XXXV)

IV

LA GRANDE-BRETAGNE ET LA PALESTINE

Nous autres Juifs sommes une race nerveuse et facilement portée à l'exagération. Lorsque la lettre adressée par M. Balfour à Lord Rothschild le 2 novembre 1917, devenue célèbre sous le nom de « Déclaration Balfour », fut publiée et que le monde apprit que le secrétaire d'Etat des Affaires étrangères promettait l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif, il y eut dans le Judaïsme du monde entier une explosion d'enthousiasme comme on n'en avait rarement, peut-être jamais vue. Et ces manifestations de joie délirante se répétèrent avec, si possible, encore plus d'exubérance lorsque la formule magique de M. Balfour fut introduite telle quelle dans le traité de paix avec la Turquie, signé à San Remo le 24 avril 1920.

Les sionistes avaient des raisons toutes parti-

culières de se réjouir. Moi, comme auteur du programme de Bâle, adopté au premier Congrès en 1897 et indiquant les buts du mouvement sioniste et les moyens pour les atteindre, je ne pouvais être que profondément heureux de voir le premier paragraphe de mon œuvre introduit sans le moindre changement dans un instrument diplomatique de la plus haute importance, signé par presque toutes les puissances du monde.

Les esprits sceptiques demandèrent aussitôt avec des clignements d'yeux ironiques, quelle pouvait bien être la signification exacte du « foyer national pour le peuple juif ». Je savais très précisément ce que je voulais dire en écrivant ces mots. Le créateur du sionisme moderne, mon regretté ami Théodore Herzl avait été bien plus catégorique. Il avait donné avec une fière franchise, au livre qu'il publia en 1896 et qui fut le point de départ du mouvement sioniste le titre « L'Etat Juif ». C'est là ce qu'il avait en vue, le but auquel il tendait et il n'en fit pas un secret. Son plan était de renouveler l'exploit biblique d'Ezra et de Néhémie, de rassembler le peuple juif dispersé parmi les nations, de le reconduire au pays de ses ancêtres et de lui rendre, après plus de dix-huit siècles, son Etat indépendant que les légions romaines de Titus avaient désagrégé. Mais lorsque Herzl écrivit son livre sensationnel, il était un homme de lettres indépendant. Il donnait simplement ses vues individuelles. Il était libre de s'abandonner à ses rêves d'avenir. Personne ne pouvait lui reprocher de le compro-

mettre. Un an plus tard la situation n'était plus la même. Le Congrès de Bâle avait la prétention de représenter le peuple juif.

Le programme que j'étais appelé à formuler était l'expression des vœux d'une collectivité responsable. J'avais le devoir d'être prudent et de peser chaque mot. En 1897 l'Empire ottoman existait encore. La Palestine était une de ses provinces. Quoique faible et branlant il était assez fort pour être redoutable à ceux qui encouraient sa colère. L'exemple des malheureux Arméniens était devant nous; 100.000 Juifs vivaient en Turquie, autant d'otages pour le gouvernement ottoman. Nous n'avions aucun droit de risquer leurs vies et leurs biens par un acte inconsidéré pour lequel ils pouvaient être rendus responsables par leurs cruels maîtres.

J'évitai donc avec soin l'expression d' » Etat juif » qui aurait semblé une déclaration de guerre à la Turquie, puisqu'à ce moment seules une révolte, une guerre et une conquête auraient pu arracher à l'Empire une de ses provinces. J'ai choisi l'expression « foyer en Palestine pour le peuple juif, garanti par une loi internationale. » Elle rendait un son anodin et ne pouvait porter aucun ombrage au gouvernement de Constantinople, tandis que nous, au Congrès, nous nous comprenions parfaitement entre nous et nous avons soin de présenter notre pensée, clairement, sans ostentation, mais aussi sans équivoque aux adhérents du nouveau mouvement.

Maintenant le gouvernement britannique et,

sur sa recommandation, la Conférence de la paix ont adopté notre formule pour leur promesse de la Palestine au peuple juif. Nous étions faibles en 1897, la discrétion la plus élémentaire nous obligeait d'atténuer avec soin la manifestation de notre pensée la plus secrète. L'Angleterre et ses Alliés et Associés n'avaient pas les mêmes raisons de prudence en 1917 à l'occasion de la déclaration Balfour et, en 1920, lorsqu'ils rédigèrent le traité de paix de San Rémo. Ils étaient libres de définir avec toute précision les limites exactes de la concession qu'ils étaient prêts à nous accorder. Ils jugèrent bon de nous offrir ce que notre programme de 1897 demandait. Nous n'avons pas le droit de nous plaindre, puisque en apparence nous obtenons tout ce que nous avons déclaré désirer. Mais assurément les mêmes mots n'ont pas toujours la même portée prononcés par des lèvres différentes et il faut attendre pour voir si le gouvernement britannique donnera aux mots « foyer national pour le peuple juif » le même sens que nous, lorsque nous fixions le programme de Bâle.

Je ne me cache pas que l'expression employée dans le traité de paix turc pourrait signifier n'importe quoi depuis une permission condescendante à des Juifs triés sur le volet d'entrer en Palestine et d'y vivre comme des hôtes tolérés, jusqu'à une inconditionnelle reconnaissance du droit des Juifs à immigrer dans le pays sans entraves, de prendre possession de chaque parcelle du sol et de constituer après une période tran-

sitoire raisonnable d'administration britannique, un Etat indépendant juif reçu sur un pied d'égalité à la Société des Nations. Je suis persuadé que la diplomatie britannique a employé volontairement des expressions très élastiques de façon à rester libre d'étendre et de restreindre leur portée selon la volonté et la capacité des Juifs à remplir la tâche que la Grande Bretagne attend d'eux.

Il n'est pas difficile de comprendre en quoi consiste cette tâche. L'histoire de la déclaration Balfour a été envahie par une végétation luxuriante de légendes inventées, répandues et entretenues par des gens qui avaient un intérêt personnel à faire croire qu'à un certain moment de la guerre mondiale ils avaient cherché et trouvé le moyen d'approcher les hommes d'Etat au pouvoir en Angleterre et en France, de les mettre dans le secret des espoirs et des désirs du peuple juif; de les convaincre admirablement de la nécessité de reconnaître les droits de ce peuple sur la Palestine à la conclusion de la paix, que par un don surnaturel de prophétie ils savaient devoir finir par le triomphe des Alliés et par la destruction de l'Empire ottoman. Ceci est une pure fiction : les faits sont très différents.

Lorsque la Turquie, sans raison, par un coup de folie, s'est précipitée dans la guerre, les hommes d'Etat alliés résolurent de mettre fin à son existence anachronique, au moins en Europe et dans toutes les provinces asiatiques non habitées par des Turcs authentiques (d'origine). L'Angle-

terre mit les Arabes de son côté par un traité avec eux qui permit au Cheriff de la Mecque, Hussein, de se proclamer roi du Hedjaz et fit miroiter devant les yeux de ses fils Feïçal et Abdallah la perspective de se tailler dans le territoire turc deux autres Etats, la Syrie et la Mésopotamie dont, le moment venu, ils deviendraient les chefs.

Et ce n'était pas tout. Les gouvernements alliés n'étaient pas sans connaître le mouvement sioniste. Moi-même, j'ai eu le 5 décembre 1913 une conversation d'une heure avec M. Pichon, alors et aussi plus tard, pendant la guerre, ministre des Affaires étrangères et je l'ai documenté minutieusement sur l'histoire du sionisme, son programme, ses ressources morales et matérielles, ses buts immédiats et ses espoirs plus lointains. Il se souvint de ma visite trois ans après, en 1916 lorsque commença la campagne palestinienne sous le commandement du général Allenby. Le commissaire français auprès des forces alliées, M. Picot, fut chargé par le ministère des Affaires étrangères de se mettre en rapport avec son collègue britannique, M. Sykes, dans l'intention de commencer une action ayant pour but d'éveiller parmi les Juifs l'espoir de se voir adjuger la Palestine s'ils faisaient un effort pour aider les Alliés à gagner la guerre. Le gouvernement français désirait, particulièrement, impressionner les Juifs des Etats-Unis et de la Russie, les deux plus importantes agglomérations juives de façon à ce que, par leur influence, ils soutinssent la

cause des Alliés dans leurs pays respectifs. Rappelez-vous qu'à ce moment les Etats Unis étaient encore neutres, qu'adversaires et partisans de la participation de l'Amérique à la guerre luttaient avec opiniâtreté pour leurs idées et que les Juifs pouvaient jeter dans la balance un poids nullement négligeable.

En Russie également après l'écrasante défaite de Rennenkampf aux lacs de Masurie et l'occupation de la Pologne par les Allemands, l'opinion oscillait et penchait pour une paix séparée. Il était donc d'une grande importance que les quatre millions de Juifs russes — sans compter ceux de Pologne — soutinssent fermement la continuation de la guerre et la loyauté envers les Alliés.

M. Sykes exposa la suggestion de M. Picot à son gouvernement. Celui-ci comprit aussitôt sa valeur, chercha des Juifs autorisés avec qui se mettre en rapport et négocier efficacement, à l'effet d'obtenir la coopération au moins morale et si possible dans une certaine mesure même matérielle des sionistes dans les pays alliés et neutres en faveur des Anglais et des Français.

Les hommes d'Etat trouvèrent après quelques recherches à Londres et à Paris des sionistes qui étaient ravis d'entrer dans leurs vues et empressés d'accepter tout ce qu'on voulait bien leur promettre en fait de possibilités palestiniennes, mais sans oser rien demander de positif, voire formuler des conditions. Ce fut entièrement un marché unilatéral. Les Alliés offrirent

spontanément des espoirs, les sionistes qu'ils avaient devant eux les acceptèrent avec reconnaissance et les Juifs dans tous les pays alliés et neutres apprirent avec enthousiasme que dans une certaine mesure ils devenaient les Alliés de l'Angleterre pour son entreprise en Asie mineure.

La nouvelle fut accueillie avec grande sympathie aussi par une large portion du peuple anglais. Les Anglais sont en général des chrétiens croyants nourris de l'amour de la Bible. Pour eux « l'établissement d'un home national pour le peuple juif en Palestine » signifie le retour du peuple élu à sa terre promise c'est-à-dire l'accomplissement d'une des prophéties les plus marquantes de la Sainte Ecriture, génératrices des émotions spirituelles les plus profondes.

Pourtant des hommes d'Etat responsables ne peuvent pas s'abandonner à des sentimentalités et à des rêves mystiques. Ils doivent froidement, ne tenir compte que des faits concrets. Ils n'avaient qu'à faire le calcul des avantages que les sympathies ardentes et actives du peuple juif pouvaient apporter à leur cause et qui étaient d'autant plus faciles à accepter qu'ils n'auraient rien de substantiel à offrir en retour.

L'Angleterre ne fait aucun sacrifice en promettant la Palestine aux Juifs comme foyer national. Elle ne veut pas annexer et retenir sa conquête palestinienne comme une possession permanente, puisque les Alliés ont solennellement déclaré qu'ils n'ont pas fait la guerre pour un

profit égoïste. Mais elle ne peut pas non plus abandonner le pays qui, en ce cas, deviendrait immédiatement une pomme de discorde entre la France qui le réclamerait en vertu de l'influence traditionnelle qu'elle a exercée en Orient pendant des siècles et le nouveau royaume arabe proclamé, il y a quelques mois, à Damas et qui demande que la Palestine soit réunie à la Syrie.

L'Angleterre ne peut pas se permettre de donner simplement la Palestine à la France, ou de construire de sa propre main un pont solide entre les nationalistes égyptiens qui luttent pour secouer le protectorat anglais et les Arabo-syriens impérialistes qui rêvent d'un empire mondial pan-arabe, lequel deviendrait rapidement un danger pour la sécurité du canal de Suez et pour les communications britanniques avec les Indes.

Ici le sionisme se présente très à propos comme une issue à un dilemme gênant. Si nous autres Juifs nous nous offrons pour consolider la position britannique en Asie mineure, pour monter la garde, de concert avec la Grande Bretagne, au canal de Suez et sur la route des Indes et empêcher des influences étrangères, peut-être hostiles, d'y prédominer et d'entrer en conflit avec les intérêts vitaux de l'Empire britannique, nous rendons à l'Angleterre un service qui vaut bien quelque considération.

La signification ultime que l'Angleterre attachera à la déclaration Balfour et à la décision de San Remo dépendra donc entièrement de la capacité des Juifs à devenir un facteur puissant

absolument sûr dans la politique mondiale. Si, au bout de quelques années, l'exercice de son mandat sur la Palestine lui prouve catégoriquement que l'établissement de Juifs en grand nombre dans le pays de leurs ancêtres n'augmentera pas ses charges militaires et financières, mais au contraire la lui facilitera, l'Angleterre, je n'en ai pas le moindre doute, se retirera de la Palestine, la reconnaîtra comme une possession autonome juive et ne retiendra pour elle que le droit de considérer le pays sous sa « sphère d'influence. »

En ce cas l'idéal du sionisme sera entièrement, je dirai même glorieusement réalisé. Mais si, par manque d'énergie et par pénurie financière, nous sommes lents à prendre possession du pays, si faute de souplesse nous manquons l'occasion de devenir largement, indiscutablement prépondérants par le nombre, par le succès économique, par les créations culturelles, la supériorité morale et la droiture sociale; si, par manque de tact politique, nous excitons à des troubles avec les habitants arabes, forçant ainsi l'Angleterre à des efforts militaires contre ces derniers, elle donnera inévitablement à ses déclarations l'interprétation la plus étroitement compatible avec sa réputation de loyauté. Alors un certain nombre de Juifs seront peut-être individuellement en état de fonder un foyer en Palestine, mais le peuple juif comme collectivité sera aussi éloigné de ses fins, c'est-à-dire de vivre une vie nationale normale dans un pays propre et indépendant qu'il ne l'a été pendant que les Turcs régnaient sur la Palestine.

Bref l'Angleterre est prête à nous donner la Palestine comme notre propriété nationale si nous savons en user avec profit pour elle et pour nous-mêmes. Mais nous n'avons rien à espérer d'elle si par notre faute nous rendons sa tâche en Asie mineure plus difficile et l'exposons à des complications avec les Arabes. Notre sort est entre nos propres mains et il dépend essentiellement des relations que nous serons en état d'établir avec les Arabes.

(Jewish Times, Londres.)

V

LA QUESTION AGRAIRE EN PALESTINE

Nous ne pouvons pas trop insister sur le fait que le sionisme ne peut pas continuer à flotter plus longtemps dans les régions aériennes de l'idéologie abstraite, mais qu'il faut qu'il atterrisse sur la terre ferme de la réalité froide et sévère. Nous sommes appelés à présent à le mettre en pratique, et ceci nous oblige à trouver une solution pour une série de questions, toutes très délicates, difficiles et compliquées. Il est malaisé de dire laquelle de ces questions est plus urgente et plus importante que les autres. Elles sont toutes de la même gravité. La première était l'abolition de la défense d'immigrer en Palestine. Cette question devait être résolue avant toute

autre. Cet obstacle au retour des Juifs au pays destiné à devenir leur home national, a été, heureusement, écartée, par la nouvelle administration de Sir Herbert Samuel, et la déclaration de M. Balfour du 2 novembre 1917 n'est plus une dérision comme elle l'a été pendant deux ans et demi, les portes de la Palestine ayant été ouvertes largement à ceux qui aspirent à y rentrer. Restent à résoudre les questions de nos relations avec les populations arabes, de l'acquisition du sol, et celle de la levée des immenses fonds qui nous sont indispensables. Je me propose aujourd'hui de ne traiter que de la question agraire.

Il est inutile de s'ingénier longuement à prouver que la Palestine ne peut devenir le foyer national du peuple juif, si la possibilité ne lui est pas donnée de pousser ses racines en la terre. Pour ces rêveurs du ghetto désordonnés, qui rament en phrases creuses à propos d'un « centre spirituel du Judaïsme mondial à Jérusalem », la question agraire n'existe naturellement pas. Pour l'érection d'une université un terrain à bâtir d'un hectare ou deux suffit et peut-être acquis à un prix raisonnable. Les professeurs et les élèves, s'il y en a, peuvent être logés dans des appartements et des chambres du voisinage et la difficulté si après tout elle se dresse, est ainsi proprement résolue. Il ne vaut pas la peine de s'arrêter à examiner ce plan si ce n'est pour en rire. Mais le sionisme est une question trop grave à présent pour plaisanter. Un autre plan consiste à accorder la plus grande importance au

développement industriel du pays. Si l'idéal était d'ériger le plus grand nombre possible d'usines, de garnir Eretz Israël (51) d'une forêt de cheminées monumentales, de faire résonner les montagnes, depuis le Sinaï jusqu'au Liban, des échos des machines à vapeur et des installations électriques en mouvement, il ne serait pas trop difficile de s'assurer les terrains indispensables à leur emplacement. Des industries fortement développées occuperaient avec facilité des armées nombreuses d'ouvriers juifs et de cette façon la Palestine pourrait être peuplée de centaines de mille, peut-être de millions de Juifs qui n'auraient pas besoin de plus d'espace qu'il n'en faut pour se loger. L'idée seule d'un tel état de choses est horrible.

Les conditions sociologiques du peuple juif dont la Palestine serait devenue le home national, seraient malsaines au-delà de toute description. Il y aurait une grande majorité de prolétaires opposée à une minorité de capitalistes, avec toutes les conséquences désastreuses qui résultent d'une telle stratification économique de la nation. Même si le capital et le travail parvenaient à vaincre leur antagonisme traditionnel, s'ils pouvaient être amenés à collaborer avec harmonie, ils seraient encore soumis à toutes les fluctuations de l'offre et de la demande, à chaque crise périodique du marché mondial, et dans

(51) Eretz Israël « terre d'Israël » nom hébreu de la Palestine.

le meilleur cas le home national abriterait un peuple de citoyens et de salariés, sevré du sol nourricier et continuant la vie artificielle des Juifs de la Diaspora, qui habitent les grandes villes, deviennent physiquement dégénérés et mentalement sur-raffinés, sont tenus dans un état permanent d'énervement, et couvent l'affaiblissement général et les maladies héréditaires qui résultent d'un surmenage chronique du système nerveux. Ceci est l'opposé de ce que nous désirons. Nous voulons un peuple juif régénéré au contact de la terre. Nous voulons le soumettre à l'expérience d'Antée qui regagnait ses forces natives aussitôt qu'il touchait la terre mère. Nous voulons qu'il vive une vie saine, dans un entourage riant et avec des occupations appropriées, car dans de telles conditions seulement il peut espérer développer son type le plus parfait, faire valoir toutes ses aptitudes et justifier ainsi les grandes expectatives que nous autres Juifs aussi bien que les autres nations, attachons à la renaissance d'Israël au pays de ses ancêtres.

Il faut encore ajouter qu'une nombreuse population urbaine et prolétarienne est flottante de nature, se déplace sans cesse et que, malgré que la Palestine aura été proclamée et internationalement reconnue comme le home national des Juifs, nous resterons les Juifs errants aussi longtemps que nous ne serons pas sérieusement fixés en prenant fermement pied sur le sol.

La première condition qu'une collectivité d'hommes est tenue d'accomplir si elle aspire au

rang d'une nation, c'est d'être propriétaire de la terre qu'elle habite et de pourvoir à sa nourriture.

Dans l'opinion publique tout élément de la population qui ne répond pas à ces exigences est considéré comme parasite. C'est là le qualificatif que nos ennemis nous appliquent partout, à nous autres Juifs, quoique nous soyons le peuple de la terre qui travaille le plus durement, le peuple le plus infatigablement actif, simplement parce que, ayant été empêchés par des restrictions séculaires, voire même millénaires, d'exercer des occupations rurales, nous ne cultivons pas de blé de nos propres mains et n'élevons pas de bétail sur nos propres pâturages.

De même qu'il est absolument nécessaire pour nous de former la majorité des habitants afin de faire de la Palestine le foyer national de notre peuple, de même il faut que nous soyons propriétaires d'une étendue suffisante du sol pour que nous puissions pourvoir à nos besoins. Il ne peut pas y avoir d'équivoque sur la signification de cette expression. Elle ne veut pas dire que nous tenions nos engagements d'une façon ou d'une autre en payant avec de l'argent gagné dans toutes sortes d'industries, de métiers ou de professions lucratifs, ou en formant les revenus de capitaux versés, ou les profits de spéculations ou d'opérations financières ou des subventions venant de l'étranger, une manière de *Haloukah* sur une grande échelle modernisée et défigurée; elle doit être interprétée littéralement et signifier que nous devons gagner notre pain à la sueur de no-

tre front, en travaillant notre propre sol de nos propres mains.

Mais comment allons-nous entrer en possession du terrain nécessaire en Palestine ? Voilà la tâche d'une importance vitale devant laquelle le sionisme se trouve en ce moment.

La plus simple réponse à cette question est celle-ci ! « Comment s'emparer de la terre ? Mais en l'achetant ! » Très simple, en effet, mais ridiculement naïve. L'histoire ne présente pas l'exemple d'un peuple qui aurait acheté son pays hectare par hectare. Comment cela aurait-il pu se faire ? Si le commerce du terrain devait être libre, une spéculation illimitée ne tarderait pas à faire monter les prix à une hauteur absurde. S'il doit être contrôlé par les autorités publiques et par des lois restrictives, les soi-disant vendeurs vont prétendre que les Juifs se préparent à les dépouiller de leurs propriétés. Nous ne pouvons pas perdre de vue que les propriétaires dont nous voulons acquérir les terrains désirés sont des Arabes, des fellahin ou des effendis, qui sont naturellement bien sur leurs gardes qui sont très âpres et très avides, très attentifs à leurs intérêts. Il ne sera pas nécessaire de leur dire qu'en empêchant la libre concurrence des acheteurs en plein marché, l'administration force les prix à rester bas et les prive ainsi d'importants bénéfices qu'ils auraient empochés sans ces entraves et qu'ils escomptent déjà probablement. Et comme les seuls acheteurs seraient des Juifs et que les mesures restrictives officielles les favorise-

raient au préjudice des Arabes, les seuls vendeurs, ils finiraient par croire qu'ils ont des griefs sérieux contre nous, ce qui fortifierait dangereusement les mauvaises influences occupées à créer parmi eux une hostilité agressive contre une immigration en masse juive dans le pays qu'ils considèrent comme le leur.

Cet effet dangereux de la législation restrictive dans la question des ventes de terres, n'a pas échappé à la perspicacité des économistes sionistes. Ils essayèrent de l'éviter par une ingénieuse invention. Ils imaginèrent une combinaison selon laquelle le Fonds National serait seul autorisé à acheter des terres aux Arabes en Palestine. Evidemment, si un tel monopole pouvait être imposé il empêcherait des concurrences désastreuses et la hausse artificielle des prix, mais il reste de grands doutes sur son efficacité. Comment ce privilège à accorder au Fonds National pourrait-il opérer ? Il faudrait une loi dans le pays empêchant qui que ce soit, en dehors du Fonds National, de soumissionner les terrains. Une telle loi doit avoir des sanctions afin de produire l'effet attendu. Si celles-ci doivent être appliquées à tout transgresseur sans distinction de nationalité et de religion, les Arabes auraient prétexte à des protestations bruyantes contre la violation de leurs droits fondamentaux. Si elles ne visent que les Juifs, les Arabes auraient moins motif à se plaindre, mais leurs griefs contre l'intervention gouvernementale dans le jeu naturel de l'offre et de la demande continueraient à avoir

une raison d'être. D'ailleurs aucune loi ni aucun décret ne pourrait empêcher les seuls détenteurs des terrains, les Arabes, d'extorquer au Fonds National les mêmes prix onéreux qu'ils demanderaient à des acheteurs privés; à moins que la loi finisse par fixer une limite maxima des prix, ce que les Arabes considéreraient sans doute comme la pire des tyrannies.

Prenez-le comme vous voulez, le plan n'est pas réalisable. De plus le Fonds National est tout à fait incapable d'accomplir la tâche que ce plan lui imposerait. C'est une invention de feu le Professeur Schapira, ami enthousiaste de Sion, le modèle du Juif nationaliste, un grand mathématicien, mais qui avait l'habitude professionnelle de penser dans les termes des pures mathématiques, ce qui veut dire de l'absolu, indépendant du temps et de l'espace.

Il calcula que même une somme minime, sûrement investie, pouvait, au moyen d'intérêts accumulés, devenir avec le temps, un énorme montant suffisant pour acheter à n'importe quel prix n'importe quelle étendue de terrain. Il est vrai qu'il faudrait des siècles pour atteindre ce résultat, mais que signifient quelques siècles à un cerveau de mathématicien et à la raison pure ?

Malheureusement le peuple juif ne vit pas dans les régions de la raison pure. Il est sujet aux contingences de la réalité et ne peut attendre que le million initial du Fonds National se soit développé en centaines ou milliers de millions par le jeu automatique de la loi des intérêts composés.

Avec ses humbles ressources actuelles et celles dont il peut raisonnablement espérer disposer dans un temps appréciable, il n'a pas de grandes chances de devenir un participant sérieux dans notre plan d'acquisitions agraires en Palestine. (52)

Il serait fastidieux de parler séparément de toutes les objections qui se dressent quand nous considérons le plan d'acheter les terres requises pour la colonisation sur une échelle suffisamment grande pour faire de la Palestine le véritable foyer national du peuple juif. Nous n'avons pas l'argent pour une transaction si gigantesque; il n'est pas possible que nous l'ayons dans un avenir proche ni même éloigné, et, ce qui rend toute discussion superflue, tout le pays actuelle-

(52) Nordau n'a pas toujours été aussi pessimiste en ce qui concerne le Fonds national juif. Voici ce que nous lisons sous sa signature dans un organe sioniste hollandais, *le Joodsche Wachter*, à l'occasion du dixième anniversaire de la création de ce Fonds : « Le Fonds national juif est une des toutes premières institutions que le congrès sioniste a tenu à créer. Le regretté professeur Schapira l'avait proposé avec insistance et Herzl comprit de suite l'intérêt de son projet. Il nous recommanda ce projet particulièrement et nous le votâmes unanimement et avec une grande satisfaction. Le puissant attrait et l'originalité du Fonds national juif consistent dans son caractère à la fois idéaliste et pratique. Nous voulons travailler solidairement, tout en sauvegardant notre individualité. Nous voulons nous consacrer éternellement à notre nation et cependant progresser économiquement et scientifiquement. En un mot nous voulons fonder en Palestine des établissements modèles d'agriculture, mais aussi élever très haut le niveau moral et intellectuel de notre peuple. »

ment possédé par les paysans arabes serait loin d'être suffisant pour les besoins des immigrants juifs, qui ne manqueront pas d'affluer en Palestine aussitôt qu'ils auront l'espoir de pouvoir y vivre et prospérer. Même si chaque pouce de terre achetable en Judée et en Galilée pouvait être acquis des détenteurs arabes, toute l'étendue des territoires ainsi acquis pourrait peut-être convenir à une centaine de milliers d'agriculteurs juifs, alors qu'il nous faut de la place pour des millions de Juifs de l'Est si le sionisme doit tenir sa promesse d'être la rédemption pour nos frères martyrisés d'être la solution finale, tant espérée et tant désirée de la question juive.

Le vrai remède nous devons le chercher d'un autre côté. Il a été souvent répété que 12 % seulement des terres situées à l'Ouest du Jourdain sont cultivées. Les 88 % restant sont en friche et déserts. Non parce qu'ils ne sont pas susceptibles d'être cultivés, mais parce que les fellahin, avec leurs méthodes primitives, ne sont pas capables d'en tirer de bons résultats. Une partie de ces terrains déserts est réclamée par des effendis, parfois à des titres fort douteux et pourrait être achetée si, après de sérieuse recherche, ces titres étaient reconnus valables. Mais la plus grande partie est propriété de l'Etat. Sous le régime turc, ces terres appartenaient au Sultan, c'est-à-dire à la couronne, et à présent, elles appartiennent à la puissance mandataire, à la Grande-Bretagne, l'héritier légal de l'Empire ottoman, par la conquête et le traité de paix de San-Remo.

Ces terrains de la couronne ou de l'Etat ne sont pas de la marchandise à vendre ou à acheter. Leur nature les exclut d'un tel traitement. Il faut qu'on en dispose dans l'intérêt du pays et au profit du peuple. C'est le devoir élémentaire des hommes qui se sont placés à la tête de l'Organisation sioniste, qui, pendant tout ce temps, ont été seuls en relation avec le gouvernement britannique, qui ont jalousement écarté quiconque aurait pu prendre part aux négociations ou aux conversations avec les diplomates anglais, de présenter notre cas aux autorités qui ont le droit de prendre de telles décisions et de leur demander de concéder les terrains de la Couronne à la colonisation juive. Aucun intérêt arabe ne serait touché par une telle décision, aucun individu arabe ne serait lésé si les Juifs recevaient des terres qui ne lui appartiennent pas. Et quant à ceux qui diraient que si les terres de la Couronne sont distribuées, les habitants arabes y ont autant droit, sinon davantage, que les Juifs, on peut leur faire cette simple réponse qu'ils n'ont jamais fait valoir ces droits pendant les siècles de la domination turque et qu'il n'y a pas de raisons pour qu'ils le fassent à présent, tandis que notre revendication est basée sur l'article du traité de San-Remo qui désigne la Palestine comme le foyer national de notre peuple.

Mais ce n'est pas tout. Les terrains de la Transjordanie sont encore plus importants que ceux de la Cisjordanie. Ils sont inhabités à présent et assez vastes pour recevoir les millions de Juifs

dont on peut supposer qu'ils reviendront au pays d'Israël. Ces territoires sont entre les mains et à la disposition du gouvernement. Nous devons insister pour qu'on nous les cède. Si la déclaration de Balfour et l'article du traité de paix de San-Remo ont une signification quelconque, ils doivent signifier que les terrains palestiniens qui n'appartiennent pas aux Arabes mais bien à la Couronne, doivent être employés à la colonisation juive.

Si les autorités britanniques refusent de considérer notre pétition, alors les hommes qui annoncèrent au peuple juif, délirant de joie et d'enthousiasme, qu'ils ont obtenu pour lui la Palestine comme son foyer national ont radicalement manqué à leur parole, et je le dis avec un chagrin profond, nous devons abandonner l'espoir de jamais vivre à nouveau une vie nationale en Eretz Israël. La promesse des puissances n'aura été qu'un feu follet ne nous menant nulle part et nous laissant dans un désappointement tragique.

(XLII)

VI

ANTISIONISME PALESTINIEN

De tristes nouvelles nous arrivent de Palestine. De violentes attaques contre nos petits groupes de sionistes à Metullah, avec de durs combats, des pertes de vies précieuses et des destructions

de villages juifs par le feu. A Haïffa, Jaffa et Jérusalem il y a eu dans les rues des manifestations de foules tumultueuses, jetant des cris hostiles contre le sionisme et les sionistes. L'Emir Faïçal se proclamant roi de la Syrie déclare la Palestine partie intégrante de son royaume. Tout cela est très alarmant. Pourtant nous ne devons pas perdre courage en présence de ces incidents. Nous pouvons répéter le mot de cet habile et vieux politicien Adolphe Thiers : « En politique les actes ne doivent pas être pris au tragique, mais il faut les prendre au sérieux. »

Certes la situation en Palestine est sérieuse, mais je ne veux pas la considérer comme tragique. Une poignée de chrétiens syriens qui a réussi à s'adjoindre quelques Pan-arabes européens et quelques mahométans nationalistes et fanatiques fait tout ce qu'elle peut pour exciter à de mauvais sentiments contre le sionisme et contre l'immigration juive en Palestine. Comme moyens ces gens emploient une presse indigène empoisonnée d'antisémitisme, des inventions mensongères qui dénaturent les faits et les paroles. Leurs mobiles sont transparents. Les agitateurs syriens sont des mercenaires. Ils travaillent en vue d'une rétribution. Ils reçoivent leur inspiration accompagnée de chèques de certains cercles européens qui ont intérêt à causer des ennuis à l'Angleterre, à mettre des bâtons dans les roues de sa politique en Asie mineure. Les nationalistes arabes sont en partie des Egyptiens qui se sont emparés des mots de passe des

chauvinistes et impérialistes européens, et qui espèrent dans leur égoïsme gagner des avantages personnels, obtenir des satisfactions de vanité en intoxiquant de pauvres fellahs ignorants par le rêve d'un grand empire arabe de l'Asie et de l'Afrique du Nord et qui comprendrait la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, l'Arabie, l'Égypte et sans doute aussi Tripoli, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, sans oublier l'île de Malte. A côté de ceux-là, il y a les visionnaires ingénus, à demi-sincères qui s'enthousiasment à l'idée du grand passé de leur race et qui espèrent avec ferveur en un avenir où reviendraient les jours glorieux de Haroun al Rachid, les splendeurs de la Bagdad des Califes et la civilisation raffinée des Maures espagnols.

Mais n'avons pas à nous occuper de ces tendances. Je ne crois pas que ce soit notre rôle de montrer aux Arabes les illusions du programme pan-arabé. Nous autres Juifs et sionistes nous n'avons d'ailleurs aucune raison de nous opposer à la réalisation de ces projets tant que leur objet reste en dehors de la Palestine. Les puissances européennes, l'Angleterre, la France et l'Italie, dans une certaine mesure même l'Espagne, auront à examiner jusqu'à quel point leurs intérêts respectifs sont compatibles avec les aspirations pan-arabes, ou s'ils se heurtent contre elles, elles prendront les mesures nécessaires contre des atteintes possibles, maintenant ou plus tard.

Nous, nous sommes des amis et partisans des Arabes et personne n'aura plus de satisfaction

que nous, s'ils réussissent à constituer une nation unifiée et un Etat puissant dans des limites territoriales raisonnables, prenant ainsi leur bonne part dans le travail mondial pour la paix, l'ordre et le progrès. Mais naturellement nous attendons d'eux la réciprocité.

Pour être justes il faut nous mettre à la place de l'Angleterre et nous demander quelle attitude ses hommes d'Etat responsables doivent prendre en face des prétentions des fellahs palestiniens. Doivent-ils simplement leur répondre : « Restez tranquilles » ? Doivent-ils opposer la force à la violence et au désordre et instituer un régime de fer et d'autorité militaire contre ce qui prétend être une aspiration nationale ? Nous ne pouvons nous attendre à cela. Ils sont liés par les principes du traité de paix qu'ils ont solennellement proclamés. Ils ont reconnu aux peuples grands ou petits le droit de déterminer leur propre sort. Ils ont déclaré qu'ils s'inclineraient devant la volonté de la majorité. Et les fellahs constituent l'immense majorité des habitants actuels de la Palestine et ils manifestent bruyamment leur opposition contre le sionisme et la déclaration Balfour.

Bien entendu nous sommes convaincus et affirmons que tout ce vacarme est artificiel, que les fellahs n'ont aucune opinion politique, qu'ils ne demandent qu'à rester tranquilles et à ne pas être dérangés dans leurs possessions, libres de vivre leur vie habituelle, paisible et ordonnée et que leur agitation apparente n'est que l'effet

d'une propagande sans scrupules de quelques agitateurs, en partie payés, en partie poussés par l'ambition personnelle ou par un fanatisme aveugle. Mais nous n'avons aucun moyen de forcer l'homme d'Etat anglais responsable à partager nos vues et à les soutenir contre des critiques du dehors et du dedans qui ne veulent pas du sionisme. Nous avons malheureusement des adversaires partout, dans une partie de la presse britannique et sur les bancs de la Chambre des Communes anglaise — aussi bien que parmi les antisémites continentaux, et ceux-ci ne seront que trop heureux de saisir l'occasion pour contrecarrer nos efforts et attaquer le gouvernement sous le prétexte qu'il renie ses principes et tyrannise un peuple ne réclamant que son droit le plus légitime. Que répondre à cela ?

En Palestine nous sommes un contre neuf ou dix Arabes. En cas de plébiscite nous ne serions nulle part en majorité. Si on accordait au pays une constitution parlementaire autonome, peut-être sortirions-nous des élections sans un seul représentant à la Chambre. Nous pourrions plaider : « Nous ne sommes pas encore nombreux en Palestine, mais nous sommes 14 millions de Juifs, dont la plus grosse majorité se regarde comme des Palestiniens et qui appelle la Palestine sa patrie. »

A cela les agitateurs syriens répondraient : « Si les gens en dehors du pays peuvent entrer en ligne de compte, nous ne sommes pas 500.000 Arabes pour prétendre à la possession de la Pa-

lestine mais de 16 à 30 millions. » Si nous affirmons nos droits historiques sur le pays de nos pères on peut nous répondre ironiquement : « La politique est l'affaire des vivants et non des morts; du présent palpitant et non des siècles reculés. » J'ai bien peur que dans ces conditions nos adversaires enlèvent la victoire et que nous restions sur le carreau.

Il n'y a pas beaucoup, il n'y a pas deux, il n'y a qu'un seul moyen pour surmonter cette difficulté : nous devons par tous les moyens, avec la rapidité la plus extrême, arriver à égaler en nombre les fellahs de Palestine, si possible les dépasser de si peu que ce soit pour commencer. Si nous faisons ce premier pas les agitateurs syriens ne pourront plus brandir cet argument irrécusable : « Nous autres Arabes, nous constituons la majorité de la population, nous avons donc le droit de décider ici. » Le gouvernement anglais pourra se tenir derrière nous et appuyer la déclaration Balfour sans s'exposer au reproche de violer les principes du traité de paix. Si cette première condition était remplie, il est plus que probable que la mésentente avec les Arabes cesserait aussitôt. Ils ont assez de sens commun pour comprendre qu'ils n'auront aucune chance de nous effrayer assez pour nous faire partir, si nous sommes numériquement au moins aussi forts qu'eux, et que nous serions bien capables de tenir fermes nos positions contre une résistance déraisonnable ou contre des attaques.

Il y a environ neuf mois que pour la première

fois j'ai poussé ce cri : « Immigration en masse et sans retard en Palestine. » En Palestine où nos gens connaissent mieux qu'ailleurs les besoins du moment, l'opinion publique m'a approuvé entièrement. En Europe toute la meute de la presse sioniste officielle a été lâchée contre moi, aboyant et tâchant de me mordre les talons. Une feuille de Prague, je crois, dénonçait ma vanité sénile, se permettait de me donner des conseils et me flétrissait comme un démagogue complètement privé du sens de la responsabilité. A Vienne, à Berlin, à Paris, j'ai été traité à peu près aussi durement dans les journaux juifs. Ces insultes me laissent indifférent, elles sont au-dessous de mon mépris. Maintenant comme alors je dis : Il faut que nous soyons au moins 500.000 Juifs en Palestine aussitôt que l'Angleterre aura reçu le mandat pour le pays, sinon le sionisme est condamné à l'échec et restera à l'état de rêve encore très longtemps peut-être pendant une nouvelle suite de siècles.

Mais la tâche, dira-t-on, est immense, presque surhumaine. Immense ! oui. Surhumaine, pourquoi ? Quelles sont les difficultés ? Regardons-les bien en face.

Il y a le gouvernement britannique. Voudra-t-il ouvrir largement devant nous les frontières de la Palestine et nous permettra-t-il de nous y introduire tout de suite — je n'ai pas peur d'employer l'expression : de jeter un demi-million de Juifs dans le pays ? Il faut que nous obtenions cette permission. Nos avocats officiels ont le

devoir de dire à ceux qui tiennent dans leurs mains le sort de la Palestine : « Nous nous embarquons dans une vaste entreprise, compliquée, coûteuse, aventureuse, pleine de risques. Nous jugeons que notre seule chance de succès est de commencer par une immigration en masse et que sans cette condition primordiale nous sommes voués à l'échec. Nous vous prions donc de nous permettre de conduire un demi-million de Juifs en Palestine, pour commencer. Si vous nous accordez cette permission, nous nous mettrons au travail avec toute l'énergie dont nous sommes capables, et nous espérons réussir vite en entretenant de bons rapports avec nos voisins arabes, en maintenant la paix et l'ordre dans le pays, en aidant nos immigrants à devenir indépendants, en préparant le pays à sa nouvelle destinée de foyer national du peuple juif et éventuellement d'Etat juif autonome. Si vous refusez, nous avons le regret de considérer notre mission comme terminée. Nous nous déclarons hors d'état de résoudre le problème palestinien. Nous déclinons toute responsabilité dans votre politique qui, nous le craignons, finira par créer pour vous une nouvelle Egypte en Palestine et nous nous tournerons vers le peuple juif en avouant avec douleur, et avec désespoir, que nous avons échoué dans notre tâche. Nous ne pouvons honnêtement encourager le peuple juif à faire des efforts héroïques et des sacrifices innombrables pour une entreprise dont les chances nous paraissent plus que douteuses.

Si le gouvernement britannique laisse les choses en venir là, le désappointement du peuple juif sera tragique. Mais la vérité amère est plus saine que de doux stupéfiants et il est plus courageux et plus honnête de dire franchement : « Les circonstances actuelles ne nous permettent pas d'agir » que de rester au gouvernail et les yeux ouverts fixer le rocher où le vaisseau va sûrement se briser ».

Supposons au contraire que le gouvernement britannique nous permette d'introduire d'un coup un demi-million de Juifs en Palestine. Comment, demandera-t-on, allons-nous transporter ces multitudes ?

Comment les puissances européennes ont-elles transporté en 1914 et 1915, non pas un demi-million, mais 22 millions d'hommes avec d'innombrables chevaux, auto-cars, véhicules de toutes sortes, fusils, avions, machiné à des distances immenses de l'extrême Est de la Sibérie aux faubourgs de Königsberg et à Cracovie ; des Indes, de l'Australie, de l'Amérique du Sud, à l'Ouest le plus lointain, du Canada à Charleroi et à Saint-Quentin ; du Sénégal, du Tonkin et de l'Algérie à Verdun ? Pourquoi ne prendrait-on pas une leçon constructive de l'exemple destructif et des expériences de la guerre ?

— Et que vont faire vos premiers immigrants, de quoi vivront-ils dans un pays qui n'est pas du tout préparé à les héberger et à les nourrir ?

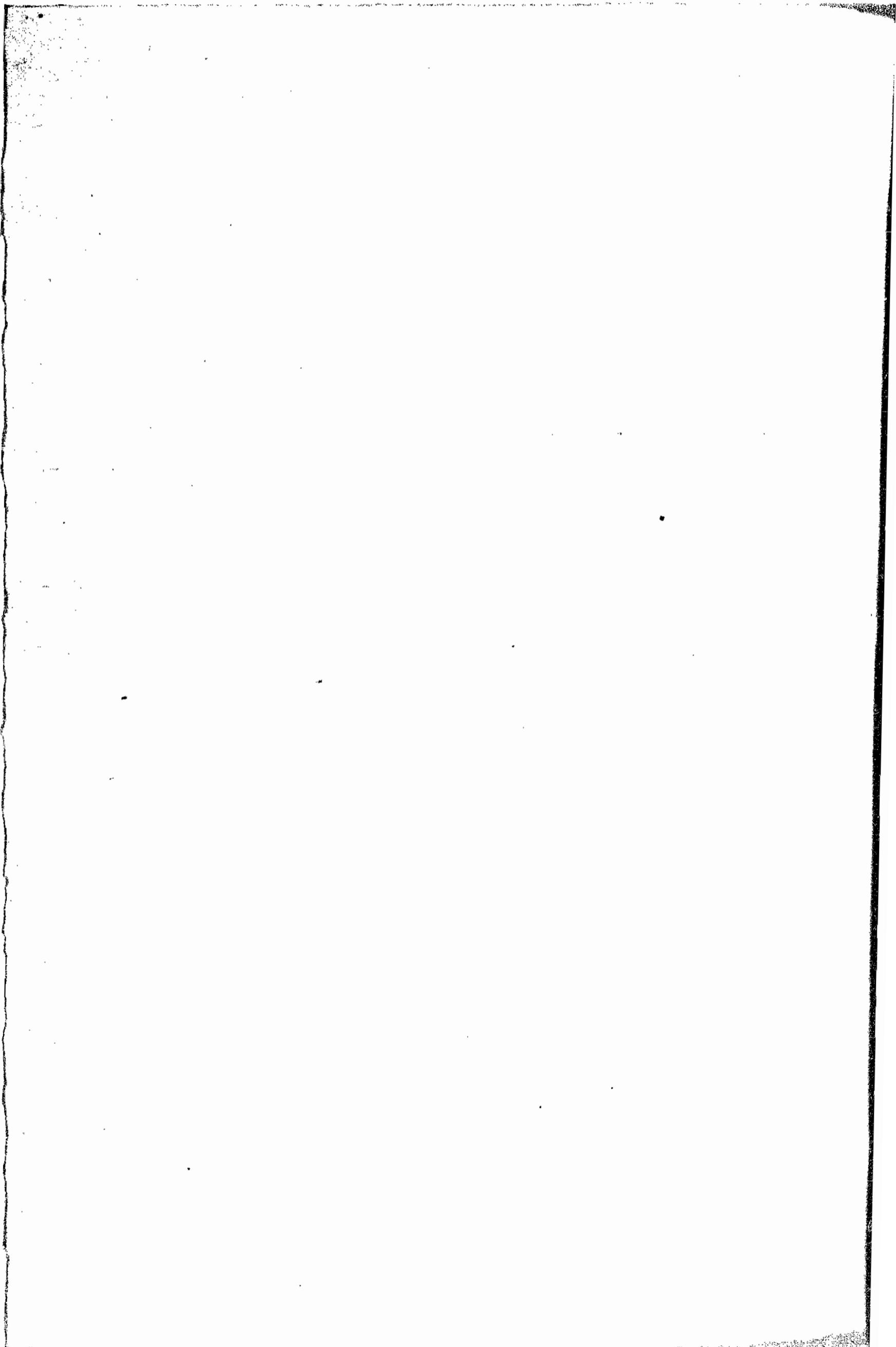
— De quoi ont vécu les 22 millions de soldats mobilisés pendant les années de guerre et les

longs mois de l'armistice ? Ils n'ont ni semé ni récolté et pourtant ils n'ont pas souffert de la faim. Ils ont simplement été nourris par le gouvernement de leur pays et c'est ainsi que nos pionniers devront être nourris par le peuple juif, jusqu'à ce qu'ils puissent rentrer leur première moisson. Leur travail sera d'élever des maisons et de labourer le Hauran qui est pratiquement pour le moment un « No Man's Land » dont ils peuvent prendre possession aussitôt, sans avoir à déplacer ni à contrarier personne et qui ne demande aucune préparation. Leur charrie leur procurera en peu de mois leur nourriture et leur permettra de se soutenir jusqu'à ce qu'ils trouvent le temps d'entreprendre des travaux plus compliqués, des cultures plus scientifiques leur donnant des résultats plus rémunérateurs et plus variés.

— Très bien. Mais ceci demandera une énorme quantité d'argent. La mobilisation et l'entretien de 22 millions de soldats ont démontré jusqu'où peut aller la capacité financière des pays en guerre. Où prendrez-vous les millions nécessaires à établir vos premiers 500.000 immigrants ?

— Nous comptons sur le peuple juif, sur sa compréhension, son noble enthousiasme et ses ressources financières. S'il est à la hauteur de sa tâche, la difficulté sera vaincue et l'obstacle de l'Arabe sera surmonté sans grand mal pour personne. Mais si le peuple juif se dérobe à ce qu'on attend de lui, notre projet s'écroulera et nous serons déshonorés, nous et notre peuple. C'est

le moment de rappeler le mot de Herzl : « Si vous le voulez ce ne sera pas un conte de fées. » ou de dire encore plus énergiquement : « Si vous ne voulez pas, ceci était, est et restera un conte de fées ». (*Israels Messenger*. Shanghai, 4 juin 1920).



ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS :

A. I.	— Archives Israélites.	P. J.	— Peuple Juif.
C.	— Chalom.	P. S.	— Paris-Sion.
E. S.	— Echo Sioniste.	R.	— Renouveau.
F.	— Flambeau.	R. H.	— Revue Hébraïque.
H.	— Hatikwah.	R. J.	— Réveil Juif.
M.	— Menorah.	R. L. J.	— Revue Littéraire Juive.
N. A.	— Nouvelle Aurore.	U. I.	— Univers Israélite.
P.	— Palestine.	V. J.	— Voix Juive.

I

ARTICLES ET DISCOURS SIONISTES DE MAX NORDAU, PARUS
DANS LES PUBLICATIONS DE LANGUE FRANÇAISE :

1. *Les Juifs exploités.* F. 2 (1^{er} Février 1899).
2. *A la Jeunesse Juive.* Allocution prononcée au Banquet offert par les Etudiants juifs de l'Université de Vienne. F. 2. (1^{er} février 1899). Reproduite par la V. J. de Tunis 1. 7. (27 Juin 1920).
3. *Discours prononcé au 2^e Congrès Sioniste de Bâle.* Traduction officielle de Jacques Bahar. Paris, Stock, in 12, 1899.
4. *Sionisme et Antisémitisme.* Lettre parue dans « le Siècle » du 9 Juillet 1899. Reproduite dans E. S. I. 1. (5 septembre 1899)

5. *Discours prononcé au 3^e Congrès Sioniste.* E. S. I, 2, 3 (20 septembre - 5 octobre 1899).
6. *L'Emancipation des Juifs roumains.* Lettre à la « Nouvelle Revue Roumaine » reproduite dans E. S. II, 6 (5 février 1901)
7. *Histoire des Israélites* E. S. II, 17-18 (20 juillet - 5 août 1901). Reproduit dans C. VI, 26 (15 mars 1927).
8. *Le Sionisme et les Juifs occidentaux.* Extraits d'un article paru dans la « Israelitische Rundschau » E. S. II, 19-20 (20 août - 5 septembre 1901).
9. *Relèvement moral et physique des Juifs.* Discours au 5^e Congrès Sioniste. E. S. III, 1. (15 janvier 1902).
10. *Sionisme et Patriotisme.* E. S. III 2 (15 février 1902).
11. *Le Sionisme.* E. S. III 5 (15 mai 1902). Tirage à part, Paris, Editions de l'Echo Sioniste, in 12, s, d. (1902).
12. *De l'importance de la gymnastique pour les Juifs.* E. S. III, II (15 novembre 1902).
13. *Zola comme caractère* E. S. III, II (15 novembre 1902).
14. *Patriotisme et Sionisme.* E. S. IV, 2 (15 février 1903) Reproduit dans R. J. V. 177 (27 janvier 1928).
15. *Le Jeune Juif.* Conférence faite à « l'Union Scolaire » Bulletin de l'Union Scolaire, 31 mai 1903.
16. *L'Education du Peuple Juif.* E. S. IV, 7 (15 juillet 1903).
17. *Discours au VI^e Congrès Sioniste.* E. S. IV, 9-10 (15 octobre 1903).
18. *Théodore Herzl.* E. S. V, 7 (15 juillet 1904).
19. *A la mémoire de Théodore Herzl.* E.S. VI, 7-8 (juillet-août 1905).

20. *Discours d'ouverture au VII^e Congrès sioniste.* E. S. VI, 7-8 (Juillet-août 1905).
21. *Discours prononcé à l'ouverture du VIII^e Congrès Sioniste;* H. III. 8-9 (août-septembre 1907).
22. *Discours prononcé à l'ouverture du VIII^e Congrès Sioniste.* Edition de la Fédération des Sionistes de France. Paris, in-8. 1907.
23. *Mensonges et démentis.* E. S. VII. 1 (10 janvier 1912)
24. *Le 20 Tamouz.* Reproduction de l'article nécrologique sur Théodore Herzl paru dans E. S. V, 7. E. S. VII, 7 (10 juillet 1912).
25. *Les Juifs et le Judaïsme au XIX^e siècle.* E. S. VII, 9 et 10 (10 septembre et 10 octobre 1912). Tirage à part. Editions « l'Echo Sioniste », Paris, in-32, 1912.
25. bis *Le Rôle Littéraire et pratique de l'hébreu.* R. H. 1913.
26. *Le Sionisme et les Affaires des Balkans.* E. S. VIII, 1 (10 janvier 1913). Reproduit par la « Dépêche tunisienne », 15 février 1913.
27. *Le trentième anniversaire des « BILOU ».* E. S. VIII, 5 (10 mai 1913).
28. *A la veille du XI^e Congrès.* E. S. VIII, (10 août 1913).
29. *La grande Puissance.* E. S. VIII, 12 (10 décembre 1913).
- 29 bis *Le Devoir de l'heure.* U. I. 26 Novembre 1915).
30. *Une surprise espagnole.* P. J. X. 15 (15-31 décembre 1916).
31. *Deux articles.* P. J. XI. 16 (1^{er} - 15 janvier 1917)
32. *Une introduction.* P. J. XI, 22 (1^{er} - 15 avril 1917).

33. *Allocution prononcée à l'inauguration de l'Oratoire « Midrasch Abrabanel » de Madrid.* P. J. XI. 23 (15 avril - 1^{er} mai 1917).
34. *Tchlenow.* P. J. XIII, 5 (31 janvier 1919).
35. *Opinions.* P. J. XIII, 40, 41 (30 octobre 1919)
36. *En faveur de Jabotinsky.* P. J. XIV, 22 (28 mai 1920).
37. *Allocution à la Conférence de Londres.* P. J. XIV, 29-30 (23 juillet 1920).
38. *Le problème du moment.* H. XIII, 7 (28 mai 1920).
39. *La charge de la Grande Bretagne.* H. XIII, 9 (25 juin 1920).
40. *Théodore Herzl.* H. XIII, 11-12 (13 août 1920).
41. *Le Sionisme politique de Herzl.* P. J. XIV. 37-38 (17 septembre 1920)
42. *La Question agraire en Palestine.* H. XIII, 15 (24 septembre 1920).
43. *Hibath Zion.* P. J. XIV, 39-40 (1^{er} octobre 1920).
44. *Le Sionisme Culturel.* P. J. XIV, 41 (8 octobre 1920).
45. *La méthode et les moyens de Herzl.* P. J. XIV, 42 (15 octobre 1920).
46. *L'évolution du Sionisme.* P. J. XIV 43 (22 octobre 1920).
47. *Le Sionisme pratique.* P. J. XIV, 44 (29 octobre 1920)
48. *Le travail immédiat.* P. J. XIV, 45 (5 novembre 1920).
49. *Les droits de minorité des Juifs.* H. VIII, 18 (12 novembre 1920).
50. *La Guerre mondiale et le sionisme.* P. J. XIV, 46 (12 novembre 1920).

51. *La Guerre et l'Organisation sioniste*. P. J. XIV. 47, (19 novembre 1920).
52. *Hier. Aujourd'hui. Demain*. P. J, XIV, 48 (26 novembre 1920).
53. *Discours au Albert Hall*. V. J. I 17 (15 décembre 1920)
54. *Une lettre du Dr Nordau*. P. J. XV, 35 (4 novembre 1921).
55. *Mon autobiographie*. E. S. XVI, 1 (1^{er} janvier 1922).
56. *Les Juifs italiens « Israël »*. 16 novembre 1922.
57. *La Psychologie des antisionistes*. (Article posthume). R. 3-4 (8 et 15 avril 1927).
58. *Une lettre au P. Hyacinthe « Le Rayon, XVI, 3 (juin-septembre 1935)*.

II.

ARTICLES SUR MAX NORDAU
PARUS DANS LES PERIODIQUES JUIFS
DE LANGUE FRANCAISE

- M. D. HOROWITZ. — H. V. 7. (Juillet 1909)
- BARUCH HAGANI. — P. J. XIII. 31 (1^{er} août 1919)
- MYRIAM. — P. J. XIII. 31 (1^{er} août 1919)
- NAHUM SOKOLOW. — P. J. XIII. 32-35 (8 et 22 août 1919).
- BEN AMI. — P. J. XIII. 38-39 (19 septembre 1919).
- ALFRED VALENSI. — V. J. I. 7 (27 juin 1920).
- H. MAAREK. — V. J. I. 7 (27 juin 1920).
- A. FRIEDEMANN. — H. XIV. 23 (23 décembre 1921).
article reproduit dans P. J. XVI, 1 (1^{er} Janvier 1922)
- ANONYME. — A. I. LXXXIV. 4 (25 janvier 1923).
- ANONYME. — U. I. LXXXVII. 19 (26 janvier 1923).

- VICTOR BASCH. — M. II. 11, 12 (février 1923).
- PIERRE PARAF. — M. II. 11, 12 (février 1923.)
- JEAN FISCHER. — H. XVI. 3 (2 février 1923).
- S. — H. XVI. 3 (2 février 1923).
- M. D. H. — H. XVI. 3 (2 février 1923)
- ALEX MARMOREK. — H. XVI. 4 (16 février 1923).
- FERDINAND LOP. — P. S. II (9 mars 1923).
- L. ZOLOTKOFF. — H. XVI. 6 (16 mars 1923).
- M. D. H. — H. XVII. I (8 février 1924).
- BAR TOVIA. — M. III. 7 (15 avril 1924).
- Mme A. NORDAU et BAR TOVIA. — M. III. II (15 juin 1924).
- ALFRED VALENSI. — N. A. 1 (15 janvier 1925).
- M. — M. V. 2. (15 janvier 1926).
- ALFRED VALENSI. — R. J. III, 72 (22 janvier 1926).
- N. JITZCHAKI. — H. XIX, 9 (9 mai 1926).
- PIERRE PARAF. — M. V. II, 12 (1^{er} juin 1926).
- A. VALENSI. — M. V. II, 12 (1^{er} juin 1926).
- BARUCH HAGANI. — C. V. 15 (mars 1926).
- R. R. LAMBERT. — C. V. 15 (mars 1926).
- FERDINAND CORCOS. — C. V. 17 (mai 1926).
- Mme A. NORDAU. — M. VI, 8, 9, 10, 11, 14-15, 18 (1^{er} avril
15 mai, 1^{er} juin, 1^{er} octobre, 15 novembre 1927).
- Mme A. NORDAU. — R. J. V. 177. (27 janvier 1928)
- ALFRED VALENSI. — R. J. V. 177. (27 janvier 1928).
- MAXA NORDAU. — R. L. J. II, 2 (février 1928).
- PIERRE PARAF. — R. L. J. II, 2 (février 1928).
- Mme A. NORDAU. — R. L. J. II, 6. (juin 1928)
- ANDRÉ SPIRE. — P. III. 4. (juin 1930).
- ANONYME. — L'Avenir illustré, (15 février 1933).
- HENRY MARX. — U. I. (4 octobre 1935).

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i> , par BARUCH HAGANI.....	1
<i>Introduction au Sionisme</i> , par MAX NORDAU.....	19

PREMIERE PARTIE

Situation du Peuple Juif

CHAPITRE I. — L'EMANCIPATION ET L'ASSIMILATION.

I. Ma vie	35
II. La tragédie des Ilotes.....	40
III. L'émancipation des Juifs.....	45
IV. Réforme et Mission.....	48
V. Le Jeune Juif.....	55

CHAPITRE II. — L'ANTISEMITISME.

I. L'Affaire Dreyfus	67
II. Les causes de l'antisémitisme.....	76
III. La situation	85
IV. La « Cavalerie de St Georges ».....	89

CHAPITRE III. — LA SITUATION ECONOMIQUE.

I. Le « Luftmensch ».....	93
II. Le commerçant	95
III. L'artisan	96
IV. Le prolétaire intellectuel.....	98
V. Le millionnaire	102

DEUXIEME PARTIE

Le Relèvement

CHAPITRE I. — RELEVEMENT PHYSIQUE.

I. De l'importance de la gymnastique pour les Juifs	111
II. Du mariage et de l'instruction précoces....	118

CHAPITRE II. — RELEVEMENT ECONOMIQUE....

CHAPITRE III. — RELEVEMENT MORAL.....

123
129

TROISIÈME PARTIE

Le Sionisme

CHAPITRE I. — LES ADVERSAIRES ET LEURS OBJECTIONS.

I. M. Théodore Reinach, historien du judaïsme	141
II. Le Sionisme et les Juifs occidentaux....	149
III. Les socialistes	155
IV. Les orthodoxes	164
V. Les indifférents et les renégats.....	166
VI. Patriotisme et Sionisme.....	169
VII. Le Sionisme et l'Antisémitisme.....	179
VIII. Sionisme et progrès.....	186
IX. Le Messianisme, idéal nécessaire.....	189

CHAPITRE II. — L'ÉVOLUTION DU SIONISME.

I. Les « Bilou ».....	195
II. Tschlenow	202
III. « Hibath-Zion »	210
IV. Wolffsohn et le sionisme « pratique ».....	218

CHAPITRE III. — HERZL, L'HOMME ET L'ŒUVRE.

I. Théodore Herzl	223
II. A la mémoire de Théodore Herzl.....	232
III. La vie et la mort de Herzl.....	245
IV. Le sionisme politique de Herzl.....	250
V. La méthode et les moyens de Herzl.....	258

CHAPITRE IV. — LA DÉCLARATION BALFOUR ET SES CONSÉQUENCES.

I. Discours au Albert Hall.....	269
II. Entrons-y en masse.....	275
III. Pour une Palestine intégrale.....	278
IV. La Grande-Bretagne et la Palestine.....	282
V. La question agraire en Palestine.....	292
VI. Antisionisme palestinien	303
<i>Essai de Bibliographie.....</i>	<i>315</i>

En vente à notre Librairie :

JUDAÏSME

AISENSTADT (Dina) : <i>Le Bouclier de David. Contes de la vie juive</i>	9 fr.
ARIÉ (Gabriel) : <i>Histoire juive, des origines à nos jours</i>	15 fr.
ASCH (Chalom) : <i>La chaise électrique. (Roman traduit du yidisch)</i>	15 fr.
BAUMGARTEN (A.) : <i>La civilisation japhéto-sémitique</i>	5 fr.
BEDARRIDE (I.) : <i>Les Juifs en France, en Italie et en Espagne. (Recherches sur leur état depuis leur dispersion jusqu'à nos jours, sous le rapport de la législation, de la littérature et du commerce)</i> ..	60 fr.
BIJAOUI (Félix) : <i>Où va le Sionisme ?</i>	2 fr.
BLOCH (Gr. Rabbin Is.) : <i>Catéchisme israélite</i>	2 fr. 50
BLOCH (Gr. Rab. Is.) : <i>Sermons. (Recueil de 18 sermons sur des sujets divers)</i>	10 fr.
BLONDHEIM (S.) : <i>Liste des Manuscrits des commentaires bibliques de Raschi</i>	20 fr.
BLOY (Léon) : <i>Le Salut par les Juifs</i>	5 fr.
BRANDON-SALVADOR (Marguerite) : <i>A travers les moissons. (Recueil de méditations arrangées pour chaque jour de l'année, tirées de la Bible, du Talmud, des Apocryphes et des poètes et moralistes juifs du Moyen-Age)</i>	15 fr.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES. — Suivi de : RUTH. Texte hébreu et traduction française par les membres du Rabinat français. Edition de luxe, numérotée sur pur chiffon. (Publié à 60 frs).....	30 fr.
CLEMENCEAU (Georges) : <i>Au pied du Sinai. Contes juifs par l'illustre Homme d'Etat</i>	10 fr.
COHN (H.) : <i>Mœurs des Juifs et des Arabes de Tétuan (Maroc)</i>	6 fr.
DANON (Grand-Rabbin Abr.) : <i>Contribution à l'histoire des Sultans Osman II et Mouçtafa I^{er} Avec textes hébraïques</i>	12 fr.
DANON (Vitalis) : <i>Aron le colporteur. Nouvelle juive nord-africaine</i>	5 fr.
DANON (Vitalis) : <i>Dieu a pardonné. Nouvelle juive nord-africaine</i>	5 fr.
DELAUNAY (F.) : <i>Moines et Sibylles dans l'antiquité judéo-grecque</i>	20 fr.
DOUBNOV (Simon) : <i>Histoire du peuple juif, pour l'école et le foyer. (Des origines à 1934). Avec préface d'André Spire</i>	15 fr.
FICHELEFF S.) : <i>Le statut international de la Palestine orientale</i>	20 fr.
FLEG (Edmond) : <i>Jézabel. Midrasch inspiré des Ecritures</i>	30 fr.
FLEG : <i>Le Mur des Pleurs</i>	6 fr.
— <i>Le Psaume de la Terre Promise</i>	2 fr.
FRANCK (Jules) : <i>Le Guide de l'Officiant. Récitatifs et chants des offices avec chœurs, d'après les mélodies traditionnelles</i>	15 fr.

FRIDMAN (Gr. Rabbin) : <i>Le vin chez les Hébreux</i>	5 fr.
GINSBURGER (Gr. Rabbin) : <i>Les Juifs de Belgique au XVIII^e siècle</i>	20 fr.
— <i>La méthode juive d'abatage des animaux</i>	5 fr.
— <i>Divorce civil, répudiation judaïque</i>	5 fr.
— <i>Leibele Hirsch</i> . Recueil de contes pour la jeunesse	10 fr.
— <i>Le Comité de Surveillance de Jean-Jacques Rousseau, Saint-Esprit-les-Bayonne</i> . Procès-verbaux et correspondance, 11 octobre 1793, 30 fructidor an II. Avec préface de René Cuzacq, 1934, in-8° de XX-338 pp. (Tableau inédit de l'histoire des Juifs de Saint-Esprit pendant la Révolution Française)..	40 fr.
GOLDBERG (Abraham) : <i>Dessins de la vie juive</i> . Album in-4° illustré	75 fr.
HAGGADAH DE PESSACH : Texte hébreu et traduction française par Edmond Fleg. Orné d'illustrations en couleurs par Janine Aghion. Edition de luxe, tirée à petit nombre sur pur fil. (Publiée à 60 fr)....	30 fr.
HAGUENAU (Grand-Rabbin) : <i>Discours et prières</i>	20 fr.
HERENGER (Alexandre) : <i>Le Mythe Raciste</i> . Av. préf. de Guglielmo FERRERO	5 fr.
HERIOT : <i>La Palestine aux Israélites</i>	3 fr.
HERZL (Théodore) : <i>L'Etat Juif</i> . Av. préface de Baruch HAGANI	12 fr.
HOROWITZ (W. L.) : <i>L'histoire humaine par la plus ancienne race du monde</i> (aux points de vue linguistique, anthropologique, psychologique et historique)	25 fr.
JACOBOWSKI (L.) : <i>Werther le Juif</i> , Roman	12 fr.
JEHOUDA (Josué) : <i>Le Royaume de Justice</i> . Roman d'un chevalier juif	15 fr.
JEHOUDA (Josué) : <i>La Terre Promise</i>	9 fr.
JUNES (D ^r E.) — <i>Le Cantique des Cantiques de Salomon</i> . Traduit de l'hébreu avec des notes explicatives et une étude sur l'authenticité, le plan, la signification et les caractères littéraires du poème	20 fr.
JUNES (D ^r) : <i>Qu'est-ce qu'un Juif ?</i>	5 fr.
KADMI-COHEN : <i>Esquisse d'un sionisme nouveau</i> ..	6 fr.
— <i>A new Zionism</i>	6 fr.
KADOUCH (L.) : <i>Divorce juif et tribunaux civils français</i> . (Solutions les plus récentes de jurisprudence et de doctrine)	30 fr.
KAHN (Gustave) : <i>Images bibliques</i> (Publié à 50 fr.)	25 fr.
KOHN (S.) : <i>Les fils de Samson</i> . Histoire Juive....	10 fr.
KOMPERT (E.) : <i>Scènes du ghetto</i> . Contes juifs pour la jeunesse	15 fr.
LA BIBLE DU RABBINAT : Texte hébreu et traduction française en regard, sous la direction de Zadoc Kahn. Edition de luxe, tirée à petit nombre et numérotés sur pur chiffon (publiée à 60 fr. le volume). 9 volumes. (Au lieu de 540 fr.).....	200 fr.
<i>Contient</i> : La Genèse. — L'Eode. — Le Lévitique. — Les Proverbes de Salomon. — Les Petits Prophètes. — Job. — Le Cantique des Cantiques. — Ruth. — L'Ecclésiaste. — Le Livre des La-	

- mentations. — Le Livre d'Esther. — Chroniques I.
 — Même ouvrage : Les 9 volumes reliés en 3, demi-chagrin havane, têtes dorées, dos jansénistes à nerfs, sans étui (Au lieu de 765 fr.)..... 350 fr.
- LACRETELLE Aîné : *Plaidoyer pour deux Juifs de Metz contre l'Hôtel-de-Ville et le Corps des Marchands de Thionville (publié à 100 fr.)*..... 50 fr.
- L'ECCLESIASTE (Kohélet). — LE LIVRE DES LAMENTATIONS. Echa, du Prophète Jérémie). — LE LIVRE D'ESTHER. — Ensemble trois ouvrages en un volume. Texte hébreu et traduction française par les membres du Rabbinate. Edition de luxe, tirée à petit nombre sur pur chiffon (*Publiée à 60 fr.*)..... 30 fr.
- LEROY-BEAULIEU (A.) : *L'Antisémitisme*..... 10 fr.
- LEVY (Alphonse) : *Scènes de la vie juive en Alsace*. Album in-folio illustré de nombreuses lithographies..... 20 fr.
- LICHTENSTEIN (J.) : *Racine, poète biblique*, avec préface de Gustave Kahn..... 25 fr.
- LICHTENSTEIN (J.) : *YEHI OR*. Nouveau manuel de lecture hébraïque avec vocabulaire, lexique alphabétique et remarques grammaticales. Orné des illustrations de LÉON ZACK..... 10 fr.
- MAIMONIDE : *Les huit chapitres*. Trad. franc. p. J. WOLFF..... 10 fr.
- MAIMONIDE : *Les Lois concernant les Rois et la guerre*..... 6 fr.
- MAIMONIDE : *Miloth ha-Higaïon*. Traité de terminologie logique. Trad. française p. Ventura avec textes originaux..... 30 fr.
- MAIMONIDE : *Traité des Poisons*. Trad. française p. I. M. Rabbinowicz. 2^e édition..... 10 fr.
- MALEH (Jacques) : *Deux cœurs, un Dieu*. (Roman)..... 12 fr.
- MICHAELIS et SOMIN : *La haine brune*. Av. de nombreuses photographies reproduisant des scènes de la vie allemande sous le régime hitlérien. Cartonné..... 20 fr.
- MILBAUER (J.) : *Pilpoulim*. Mots croisés tirés de la Bible, du Talmud, ainsi que de l'histoire, de la littérature et des sciences juives..... 6 fr.
- MOCH (Maurice) : *Le mandat britannique en Palestine*. Avec préface de Justin Godart..... 30 fr.
- MOSSÉ (Armand) : *Un Juif comtadin : Alfred Naquet*..... 5 fr.
 — *Histoire des Juifs du Comtat-Venaissin*..... 25 fr.
- NORDAU (Max) : *Contes pour Maxa*, ornés de nombreuses illustrations en couleurs par Maxa Nordau. Beau volume in-4^o tiré à petit et numéroté sur pur fil de Rives. (*Publié à 150 fr.*)..... 60 fr.
- NORDAU (Max) : *Ecrits Sionistes*. Avec préface de de Baruch Hagani..... 15 fr.
- NORDAU (Maxa) : *Monographie illustrée*, contenant 25 reproductions. Texte par Jacques Biélinky. Edition de luxe, tirée à 200 exemplaires sur vélin pur fil..... 50 fr.
- PALESTINE ECONOMIQUE 1936. Numéro spécial des *Cahiers Juifs* édité sous le patronage de M. Justin Fodart et du Comité de la Foire du Levant de Tel-

Aviv. Un fort volume in-4°, orné de nombreuses reproductions	30 fr.
PALLIERE (A.) : <i>L'âme juive et Dieu</i>	6 fr.
PAULY (J. de) : <i>Le meurtre rituel des Juifs</i>	6 fr.
— <i>Kiriah Néémanah. La Cité Juive.</i> 2 volumes	20 fr.
PERETZ (J.-L.) : <i>Contes Hassidiques</i> . (Recueil de contes du grand écrivain yidisch, traduits en français)	15 fr.
PINSKER (Leo) : <i>Auto-émancipation</i> . Trad. franc. p. JOS. SCHULSINGER	6 fr.
LA PROTESTATION DE LA FRANCE CONTRE LES PERSECUTIONS ANTISEMITES. Recueil des discours prononcés à Paris sur les récents événements d'Allemagne par : le R. P. Sanson, Claude Farrère, François Piétri, Grand-Rabbin Israël Lévi, Chanoine Desgranges, Pasteur Monod, député Rollin, etc., etc. Avec de nombreuses illustrations..	7 fr. 50
PSAUMES : Texte hébreu intégral et trad. française par le Gr. Rabbin Honel MEISS.....	15 fr.
LA QUESTION JUIVE vue par 26 éminentes personnalités. Un fort volume grand in-8° orné d'illustrations. (<i>Publié à 50 fr.</i>).....	15 fr.
REZNIK (Jacob) : <i>Le Duc Joseph de Naxos</i> . Contribution à l'histoire des Juifs du XVI ^e siècle. In-8 de 320 pages, orné de reproductions de documents	60 fr.
ROTH (Josef) : <i>Job</i> . Roman d'un simple Juif.....	15 fr.
ROUAH ISRAEL : <i>Quelques caractéristiques du judaïsme</i>	0 25
ROUKHOMOVSKY (Suzanne) : <i>Palestine dernière heure</i> . (Reportage d'une Sioniste française au pays d'Israël)	10 fr.
RYVEL : <i>Les lumières de la Hara</i> . Nouvelles juives nord-africaines. Récits	6 fr.
— <i>En marge de la Bible</i> . Récits tirés de la Genèse	6 fr.
RYVEL et VEHEL : <i>Le bestiaire du ghetto</i> . Folklore tunisien. (Illustré)	9 fr.
SABATIER : <i>Chansons hébraïco-provençales des Juifs comtadins</i>	6 fr.
SALMON (André) : <i>Histoire de l'Affaire Dreyfus</i> . (Complète en 1 vol.).....	3 fr. 75
SAMUEL DAVID : <i>Musique religieuse ancienne et moderne en usage dans les Temples Consistoriaux de Paris</i>	50 fr.
SCHIFFER (S.) : <i>La fondation d'un Etat Juif en Palestine</i>	10 fr.
SCHULSINGER (Jos.) : <i>La gémflexion d'Alénou</i> . Drame en 3 actes	6 fr.
SCHULSINGER (Jos.) : <i>Nécessité d'une doctrine</i>	5 fr.
— <i>Kidousch ha-Schem</i> . De la sanctification du nom	5 fr.
SCHWALM (M. B.) : <i>L'industrie et les artisans juifs à l'époque de Jésus</i>	10 fr.
SCHWALM (M. B.) : <i>Le type social du paysan juif à l'époque de Jésus</i>	10 fr.

LE THEATRE JUIF DANS LE MONDE.....	12 fr.
LE TALMUD DE JERUSALEM. Traduction française intégrale par Moïse SCHWAB. Complet en 11 volumes	1.300 fr.
THEMANLYS (Pascal) : <i>Les Merveilles du Becht</i> . (Vie et miracles du <i>Baal Chem Tob</i> , fondateur de la secte mystique des Chassidim).....	10 fr.
ULMANN (D ^r S.) : <i>La voie du bonheur conjugal tracée par le judaïsme (Prescriptions réglant la vie conjugale des Juifs)</i>	5 fr.
VENTURA : <i>Méthode pratique d'hébreu pour les débutants</i> (illustrée)	12.50
— <i>Le Judaïsme par l'image</i> . Traditions, cérémonies et coutumes. Ouvrage pour la jeunesse, orné de nombreuses illustrations	10 fr.
— <i>L'hébreu par la joie</i> . Méthode autodidactique illustrée	10 fr.
— <i>L'Année préparatoire d'hébreu</i> . Av. illustrations de J. COHEN. 2 vol.....	18 fr.
— <i>Lecture expliquée à la Méthode pratique d'hébreu</i> ..	6 fr.
— <i>Mon premier cahier d'hébreu. Lecture-écriture</i> ..	2 fr. 50
— <i>La philosophie de Saadia Gaon</i>	80 fr.
— <i>Le Kalâm et le péripatétisme d'après le Kuzari</i> ..	20 fr.
— <i>Cours d'initiation à la lecture hébraïque d'après la méthode synchrétique</i>	6 fr.
LA VOIX D'ISRAEL : 25 conférences radiophoniques faites par les sommités rabbiniques de France..	5 fr.
ZANGWILL (Israël) : <i>Flutter-Duck, ou le Canard agité</i>	5 fr.
— <i>Le Roi des Schnorrers</i>	4 fr. 50
— <i>Les Enfants du Ghetto</i> . Traduction française par Pierre Mille. Avec les lithographies de Halicka. Edition de luxe, tirée sur pur fil et numérotée (Au lieu de 170 fr.).....	80 fr.

Pour paraître prochainement :

BERMAN (Grand-Rabbin Léon) : Histoire des Juifs en France, des origines à nos jours.....	15 fr.
MICHEL (Abbé) : La Bible d'après le Talmud.	
— — La Tradition d'après le Talmud.	
LEVY-DHURMER : Monographie illustrée du Maître, ornée de nombreuses reproductions.	

MÉDECINE

BARAS D ^r E.) : La Circoncision. Son historique et son importance au point de vue hygiénique. Avec la traduction intégrale de la <i>Prière de Maïmonide</i> ..	10 fr.
BLOOM (D ^r Asher) : <i>L'ostéologie d'Abul Qasim et d'Avicenne. Son origine talmudique</i> , suivie d'un chapitre sur : <i>L'Anatomie dans le Talmud</i>	10 fr.
FLAMANT (D ^r) : <i>Contribution à la pathologie des Israélites</i> . (Maladies particulières aux Juifs et raisons pour lesquelles ils échappent à certaines maladies)	20 fr.
LE MASLE (Robert) : Le Professeur Adrien PROUST (1834-1903). Av. portrait	10 fr.

- SIMON (Dr.) : *Asaph Ha-Iehoudi*, médecin et exégète juif du Moyen-Age. Avec une étude sur la médecine dans la Bible et le Talmud 25 fr.
- SOUBIRAN (Dr) : *Avicenne, Prince des Médecins*. (Ouvrage couronné par l'Académie de Médecine).... 20 fr.
- VALENSI (Dr G.) : *Contribution à l'étude du traitement de l'avortement*. Accompagnée de 73 clichés 20 fr.

DROIT

- AGAPITIDES (S.) : *Le Corporatisme en Italie*. Avec préface de M. le Prof. William Oualid 25 fr.
- MOURABET (F.) : *La condition juridique de la femme musulmane en Syrie* 20 fr.
- TANOVICEANU (Nicolas) : *Les mesures de sûreté*.. 20 fr.
- ZANGAROL (Dr) : *L'évolution des idées sur l'avortement provoqué*. (Étude morale et juridique).... 20 fr.

BELLES-LETTRES

- BAILEY (Pearce) : *Étude des types psychologiques au moyen des tests* *Epuisé*
- BEAUCOUDREY (E. de) : *La psychologie et la métaphysique des idées-forces chez Alfred Fouillée*.... 80 fr.
- *Perception et courant de conscience*..... 30 fr.

BEAUX-ARTS

- CHEVAILLIER (Lucien) : *Le Troupeau d'Orphée*. (Réflexions sur la musique) 10 fr.
- SAMUEL (Dr E.) : *L'hérédité des qualités artistiques chez les peintres, sculpteurs et graveurs* 12 fr.
- WAGNER (Richard) : *Le judaïsme dans la musique* 3 fr. 50
- WEILL (Berthe) : *Pan!... dans l'œil, ou 30 ans dans les coulisses de la peinture contemporaine*. Illustré par Picasso, Raoul Dufy et Pascin. (Tiré à petit nombre sur vélin). Avec préface de Paul Reboux.... 100 fr.

PÉDAGOGIE

- OLLIVAUD (Mme) : *Les origines intellectuelles du jardin d'enfants*. Ouvrage accompagné de 10 reproductions photographiques 20 fr.

Pour paraître prochainement :

J. REZNIK

LE DUC JOSEPH DE NAXOS

(Contribution à l'histoire des Juifs du XVI^e siècle)

- Un fort volume in-8, orné de reproductions de documents originaux Tirage limité à 300 exemplaires..... **60** fr.
- Il sera tiré quelques exemplaires sur velin pur fil, au prix de. . . **100** fr.

HISTOIRE DES JUIFS DE FRANCE

depuis les origines jusqu'à nos jours

par

Léon BERMAN
(Grand-Rabbin de Lille)

UN VOLUME in-16 de 400 pages environ

Prix de l'ouvrage broché.....	15 fr.
— — cartonné.....	18 fr.
— — dos cuir.....	27 fr.
Tirage de luxe sur velia pur fil, limité à 190 exemplaires.....	50 fr.



« *L'histoire des Juifs de France, a écrit un des maîtres en la matière, M. Le Grand Rabbin ISRAËL LEVI, n'intéresse pas seulement les Israélites français, mais le Judaïsme entier.* »

Les Juifs de France, ont en effet, de tout temps, joué un rôle de premier plan, soit dans la vie intellectuelle, soit dans la vie sociale du Judaïsme mondial : entre le X^e et le XIV^e siècle, les rabbins lorrains (Rabénu GUERSCHOM, etc.) et surtout les rabbins champenois (RASCHI, LES TOSSAFISTES) ont renouvelé de fond en comble les études talmudiques et bibliques et c'est dans les écoles françaises que se sont formées les sommités du rabbinat allemand (Méir de Rothenbourg). Les KIMHI, les IBN TIBBON, les KALONYMOS, en traduisant en hébreu et en latin les œuvres des philosophes et des savants arabes, aidèrent au développement de la Scholastique chrétienne.

Les médecins Juifs ont contribué à la célébrité de la Faculté de Médecine de MONTPELLIER.

Les mathématiciens et les astronomes du MIDI ont enrichi la Science d'apports qui ne sont pas méprisables.

Pour tous ces motifs, RENAN a pu dire que l'histoire des Juifs de France est « *une partie de notre histoire nationale* ».

La part des Juifs dans la prospérité économique de la France n'est pas négligeable non plus, tant dans les centres maritimes (MARSEILLE, NICE, ARLES, BEZIERS, BORDEAUX, NANTES) que dans les autres centres d'activité (PARIS, ORLEANS, NARBONNE, MONTPELLIER, TOULOUSE, LA NORMANDIE, LA BRETAGNE, L'ANJOU, etc., etc...)

Chassés de France par un édit de Charles VI, en 1394, les Juifs n'y sont revenus qu'au XVIII^e siècle. Mais ce serait une

erreur de croire qu'entre temps il n'y eut aucun Juif sur le sol français. Le roi de France ne pouvait empêcher le Pape de conserver des Juifs dans ses Etats (à AVIGNON, CARPENTRAS, etc...)

Quand la LORRAINE échut à la France (1766) elle comptait d'importantes communautés juives (METZ, célèbre par ses rabbins, point de départ de la grande œuvre d'émancipation de 1791 ; NANCY, LUNEVILLE...)

Quant à l'ALSACE, berceau d'une grande partie du judaïsme français, elle n'a, pour ainsi dire, jamais cessé de posséder des Juifs. Certes, l'existence qu'ils y ont menée a longtemps été dramatique. Depuis le Moyen-Age jusqu'au XVI^e siècle que de persécutions, de massacres, de proscriptions ! (COLMAR, MULHOUSE, ENSISHEIM, BENFELD, MOLSHEIM, LAUTERBOURG, WISSEMBOURG, etc., etc...) Les Juifs restent cependant fermement attachés à ce coin de terre et l'action de JOSELMAN de ROSHEIM, homme remarquable, contribua à adoucir leur sort (XV-XVI^e siècles). Si des villes libres comme COLMAR et STRASBOURG leur interdisent une résidence fixe sur leur territoire, les bourgs et les villages abritent des communautés dont certaines sont très importantes.

Même à PARIS, où ils n'avaient pas droit de cité, les Juifs réussirent à former, surtout depuis la Régence, une communauté de quelques centaines de familles. Et même, spectacle paradoxal, on vit un Juif fraîchement anobli, LOUIS CALMER, monter sur la guillotine, comme ci-devant.

A BAYONNE et à BORDEAUX, des Marranes venus d'Espagne et de Portugal, d'abord comme néo-chrétiens, finirent par ouvrir des synagogues et par organiser des communautés florissantes. Leurs armateurs et leurs banquiers (GRADIS) ont largement contribué à la prospérité des ANTILLES FRANÇAISES (la MARTINIQUE).

Le grand mouvement d'émancipation, issu de la Révolution française et dont les principaux artisans furent MIRABEAU et l'ABBE GREGOIRE, a servi d'exemple à d'autres pays. Devenus des hommes libres les Juifs de France s'illustrèrent parmi les meilleurs serviteurs de leur Patrie. Depuis les soldats de NAPOLEON jusqu'à ceux de 1914-18, en passant par les savants, les penseurs, les écrivains, les artistes, les pédagogues, les administrateurs, les financiers, les industriels, les négociants, ils n'ont cessé et ne songent guère à cesser de se dévouer à la grandeur de la FRANCE.

Mais ils n'ont pas, pour cela, négligé la misère de leurs coreligionnaires des pays de persécution et, bien que peu nombreux, ils ont été à la tête de divers mouvements de régénération juive (l'ALLIANCE ISRAELITE UNIVERSELLE, 1860). L'action d'un CREMIEUX, d'un CHARLES NETTER, d'un ZADOC KAHN, d'un EDMOND de ROTHSCHILD, a largement débordé les frontières de notre pays. N'oublions pas non plus que c'est à PARIS qu'HERZL a écrit son « ETAT JUIF ».

Jusqu'à ce jour, les différentes étapes de cette passionnante histoire, décrites dans maints ouvrages de détail, n'avaient pas encore fait l'objet d'un ouvrage d'ensemble. M. le Grand-Rabbin LEON BERMAN, auteur d'un intéressant recueil de CONTES du TALMUD, a cherché à combler cette lacune.